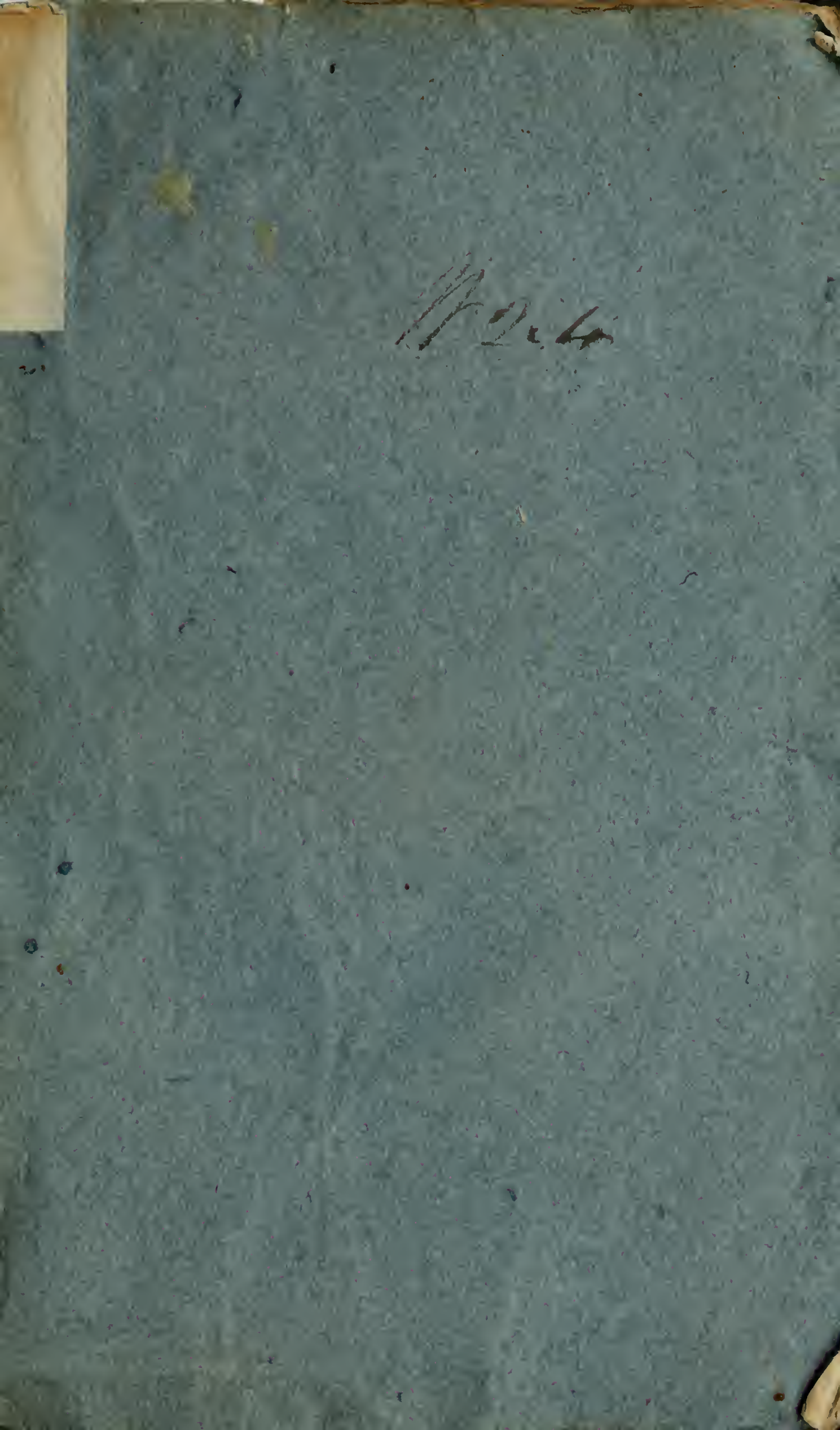


QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPÉDIE,

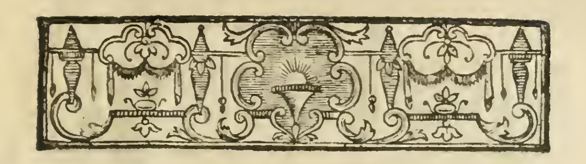
PAR

DES AMATEURS.

TROISIEME PARTIE.



M. DCC. LXX.



QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPEDIE.

B A B E L.



ABEL ſignifiait, chez les Orientaux, DIEU *le père*, *la puiſſance de* DIEU, *la porte de* DIEU, ſelon que l'on prononçait ce nom. C'eſt de-là que Babilone fut la ville de DIEU, la ville ſainte. Chaque capitale d'un état était la ville de DIEU, la ville ſacrée. Les Grecs les appellèrent toutes *Hierapolis*, & il y en eut plus de trente de ce nom. La tour de Babel ſignifiait donc *la tour du père* DIEU.

Joſeph à la vérité dit, que Babel ſignifiait *confuſion*. Calmet prétend que *Bilba*, en caldéen, ſignifie *confondue*; mais tous les

Orientaux ont été d'un ſentiment contraire. Le mot de *confuſion* ſerait une étrange origine de la capitale d'un vaſte empire. J'aime autant *Rabelais*, qui prétend que Paris fut autrefois appellé *Lutèce* à cauſe des blanches cuiſſes des dames.

Quoi qu'il en ſoit, les commentateurs ſe ſont fort tourmentés pour ſavoir juſqu'à quelle hauteur les hommes avaient élevé cette fameuſe tour de Babel. *St. Jérôme* lui donne vingt mille pieds. L'ancien livre juif intitulé *Jacult*, lui en donnait quatre-vingt & un mille. *Paul Lucas* en a vu les reſtes, & c'eſt bien voir à lui ; mais ces dimenſions ne ſont pas la ſeule difficulté qui ait exercé les doctes.

On a voulu ſavoir comment les enfans
Genèſe de Noé, ayant *partagé entre eux les iſles des*
ch. x *nations, s'établiſſant en divers pays où chacun*
℣. 5. *eut ſa langue, ſes familles & ſon peuple particulier*, tous les hommes ſe trouvèrent en-
Ch. xi. ſuite *dans la plaine de Senaar pour y bâtir une*
℣. 2 & 4. *tour, en diſant : Rendons notre nom célèbre avant que nous ſoyons diſperſés dans toute la terre.*

La Genèſe parle des états que les fils de *Noé* fondèrent. On a recherché comment les peuples de l'Europe, de l'Afrique, de l'Aſie vinrent tous à Senaar, n'ayant tous qu'un même langage & une même volonté.

La vulgate met le déluge en l'année du monde 1656, & on place la conſtruction de la tour de Babel en 1771 ; c'eſt-à-dire, cent quinze ans après la deſtruction du genre-humain, & pendant la vie même de *Noé*.

Les hommes purent donc multiplier avec une prodigieuſe célérité ; tous les arts renaquirent en bien peu de tems. Si on réfléchit au grand nombre de métiers différens qu'il faut employer pour élever une tour ſi haute, on eſt effrayé d'un ſi prodigieux ouvrage.

Il y a bien plus : *Abraham* était né, ſelon la Bible, environ quatre cent ans après le déluge ; & déja on voyait une ſuite de rois puiſſans en Egypte & en Aſie. *Bochart* & les autres doctes ont beau charger leurs gros livres de ſyſtêmes & de mots phéniciens & caldéens qu'ils n'entendent point ; ils ont beau prendre la Thrace pour la Cappadoce, la Grèce pour la Crète, & l'iſle de Chypre pour Tyr ; ils n'en nagent pas moins dans une mer d'ignorance qui n'a ni fond ni rive. Il eût été plus court d'avouer que DIEU nous a donné, après pluſieurs ſiécles, les livres ſacrés pour nous rendre plus gens de bien, & non pour faire de nous des géographes & des chronologiſtes & des étymologiſtes.

Babel eſt Babilone ; elle fut fondée, ſelon les hiſtoriens Perſans, par un prince nommé *Tâmurath*. La ſeule connaiſſance qu'on ait de

Voyez la *Bibliothèque orientale*.

ſes antiquités, conſiſte dans les obſervations aſtronomiques de dix-neuf cent trois années, envoyées par *Calliſthène* par ordre d'*Alexandre*, à ſon précepteur *Ariſtote.* A cette certitude ſe joint une probabilité extrême qui lui eſt preſque égale ; c'eſt qu'une nation qui avait une ſuite d'obſervations céleſtes depuis près de deux mille ans, était raſſemblée en corps de peuple, & formait une puiſſance conſidérable pluſieurs ſiécles avant la première obſervation.

Il eſt triſte qu'aucun des calculs des anciens auteurs prophanes ne s'accorde avec nos auteurs ſacrés, & que même aucun nom des princes qui régnèrent après les différentes époques aſſignées au déluge, n'ait été connu ni des Egyptiens, ni des Syriens, ni des Babiloniens, ni des Grecs. Cet embarras afflige notre curioſité. *Hérodote* qui avait tant voyagé, ne parle ni de *Noé*, ni de *Sem*, ni de *Rébu*, ni de *Salé*, ni de *Nembrôd.* Le nom de *Nembrod* eſt inconnu à toute l'antiquité prophane ; il n'y a que quelques Arabes & quelques Perſans modernes qui ayent fait mention de *Nembrod* en falſifiant les livres des Juifs. Il ne nous reſte, pour nous conduire dans ces ruines anciennes, que la foi à la Bible, ignorée de toutes les nations de l'univers pendant tant de ſiécles ; mais heureuſement c'eſt un guide infaillible.

Hérodote qui a mêlé trop de fables avec quelques vérités, prétend que de son tems, qui était celui de la plus grande puissance des Perses souverains de Babilone, toutes les citoyennes de cette ville immense étaient obligées d'aller une fois dans leur vie au temple de *Milyta*, déesse qu'il croit la même qu'*Aphrodite* ou *Vénus*, pour se prostituer aux étrangers; & que la loi leur ordonnait de recevoir de l'argent comme un tribut sacré qu'on payait à la déesse.

Ce conte des *mille & une nuits* ressemble à celui qu'*Hérodote* fait dans la page suivante, que *Cyrus* partagea le fleuve de l'Inde en trois cent soixante canaux, qui tous ont leur embouchure dans la mer Caspienne. Que diriez-vous de *Mézerai* s'il nous avait raconté que *Charlemagne* partagea le Rhin en trois cent soixante canaux qui tombent dans la Méditerranée, & que toutes les dames de sa cour étaient obligées d'aller une fois en leur vie se présenter à l'église de Ste. Geneviéve, & de se prostituer à tous les passans pour de l'argent?

Il faut remarquer qu'une telle fable est encor plus absurde dans le siécle des *Xerxès* où vivait *Hérodote*, qu'elle ne le serait dans celui de *Charlemagne*. Les Orientaux étaient mille fois plus jaloux que les Francs & les Gaulois. Les femmes de tous les grands sei-

gneurs étaient ſoigneuſement gardées par des eunuques. Cet uſage ſubſiſtait de tems immémorial. On voit même dans l'*Hiſtoire juive*, que lorſque cette petite nation veut, comme les autres, avoir un roi ; *Samuel*, pour les en détourner & pour conſerver ſon autorité, dit, qu'*un roi les tyranniſera, qu'il prendra la dixme des vignes & des blés pour donner à ſes eunuques.* Les rois accomplirent cette prédiction, car il eſt dit dans le troiſiéme livre des Rois, que le roi *Achab* avait des eunuques ; & dans le quatriéme, que *Joram*, *Jéhu*, *Joachin* & *Sédékias* en avaient auſſi.

Livre I. des Rois ch. VIII ℣. 15. ch XXII ℣. 9. ch. VIII. ℣. 6 ch. IX ℣ 32 chap XXIV. ℣. 12. & ch. XXV. ℣. 19.

Il eſt parlé longtems auparavant dans la Genèſe des eunuques du pharaon, & il eſt dit que *Putiphar*, à qui *Joſeph* fut vendu, était eunuque du roi. Il eſt donc clair qu'on avait à Babilone une foule d'eunuques pour garder les femmes. On ne leur feſait donc pas un devoir d'aller coucher avec le premier venu pour de l'argent. Babilone, la ville de DIEU, n'était donc pas un vaſte bordel comme on l'a prétendu.

chapitre XXXVII. ℣. 36.

Ces contes d'*Hérodote*, ainſi que tous les autre contes dans ce goût, ſont aujourd'hui ſi décriés par tous les honnêtes gens, la raiſon a fait de ſi grand progrès, que les vieilles & les enfans mêmes ne croyent plus ces ſotiſes ; *non eſt vetula quæ credat, nec pueri credunt, niſi qui nondum ære lavantur.*

Il ne s'eſt trouvé de nos jours qu'un ſeul homme qui, n'étant pas de ſon ſiécle, a voulu juſtifier la fable d'*Hérodote*. Cette infamie lui parait toute ſimple. Il veut prouver que les princeſſes Babiloniennes ſe proſtituaient par piété au premier venu, parce qu'il eſt dit, dans la ſainte Ecriture, que les Ammonites feſaient paſſer leurs enfans par le feu en les préſentant à *Moloch*. Mais cet uſage très peu connu de purifier ſes enfans en les feſant paſſer légérement auprès des flammes, ou même d'en immoler, comme on le prétend, quelques-uns dans les grands dangers, a-t-il quelque rapport avec une proſtitution ſi incroyable chez la nation la plus jalouſe & la plus policée de tout l'Orient connu ? Ce qui ſe paſſe chez les Iroquois ſera t-il parmi nous une preuve des uſages de la cour d'Eſpagne ou de celle de France ?

Il apporte encor en preuve la fête des Lupercales chez les Romains, pendant laquelle, dit-il, *des jeunes gens de qualité & des magiſtrats reſpectables couraient nuds par la ville, un fouet à la main, & frappaient de ce fouet des femmes de qualité qui ſe préſentaient à eux ſans rougir, dans l'eſpérance d'obtenir par-là une plus heureuſe délivrance.*

Premiérement, il n'eſt point dit que ces Romains de qualité couruſſent tout nuds; *Plutarque*, au contraire, dit expreſſément dans

ſes *Demandes ſur les Romains* , qu'ils étaient couverts de la ceinture en bas.

En ſecond lieu, il ſemble à la manière dont s'exprime le défenſeur des *coutumes infames* , que les dames Romaines ſe trouſſaient pour recevoir les coups de fouet ſur leur ventre nud; ce qui eſt abſolument faux.

Troiſiémement, cette fête des Lupercales n'a aucun rapport à la prétendue loi de Babilone, qui ordonne aux femmes & aux filles du roi, des ſatrapes & des mages, de ſe vendre & de ſe proſtituer par dévotion aux paſſans.

Quand on ne connaît ni l'eſprit humain, ni les mœurs des nations; quand on a le malheur de s'être borné à compiler des paſſages de vieux auteurs qui preſque tous ſe contrediſent, il faut alors propoſer ſon ſentiment avec modeſtie; il faut ſavoir douter, ſecouer la pouſſière du collège, & ne jamais s'exprimer avec une inſolence outrageuſe.

Hérodote, ou *Ctéſias*, ou *Diodore* de Sicile rapportent un fait; vous l'avez lu en grec; donc ce fait eſt vrai. Cette manière de raiſonner n'eſt pas celle d'*Euclide*; elle eſt aſſez ſurprenante dans le ſiécle où nous vivons: mais tous les eſprits ne ſe corrigeront pas ſi-tôt; & il y aura toûjours plus de gens qui compilent que de gens qui penſent.

Nous ne dirons rien ici de la confuſion des langues arrivée tout d'un coup pendant la

conſtruction de la tour de Babel. C'eſt un miracle rapporté dans la ſainte Ecriture. Nous n'expliquons, nous n'examinons même aucun miracle : nous les croyons d'une foi vive & ſincère comme tous les auteurs du grand ouvrage de l'Encyclopédie les ont crus.

Nous dirons ſeulement que la chûte de l'empire Romain a produit plus de confuſion & plus de langues nouvelles que la chûte de la tour de Babel. Depuis le régne d'*Auguſte* juſques vers le tems des *Attila*, des *Clodvic*, des *Gondebaud*, pendant ſix ſiécles, *terra erat unius labii*, la terre connue de nous était d'une ſeule *langue*. On parlait latin de l'Euphrate au mont Atlas. Les loix ſous leſquelles vivaient cent nations, étaient écrites en latin ; & le grec ſervait d'amuſement : le jargon barbare de chaque province n'était que pour la populace. On plaidait en latin dans les tribunaux de l'Afrique comme à Rome. Un habitant de Cornouaille partait pour l'Aſie mineure, ſûr d'être entendu partout ſur la route. C'était du moins un bien que la rapacité des Romains avait fait aux hommes. On ſe trouvait citoyen de toutes les villes, ſur le Danube comme ſur le Guadalquivir. Aujourd'hui un Bergamaſque qui voyage dans les petits cantons Suiſſes, dont il n'eſt ſéparé que par une montagne, a beſoin d'interprète comme s'il était à la Chine. C'eſt un des plus grands fléaux de la vie.

BACCHUS.

De tous les perſonnages véritables ou fabuleux de l'antiquité prophane, *Bacchus* eſt le plus important pour nous. Je ne dis pas par la belle invention que tout l'univers, excepté les Juifs, lui attribua, mais par la prodigieuſe reſſemblance de ſon hiſtoire fabuleuſe avec les avantures véritables de *Moïſe*.

Les anciens poëtes font naître *Bacchus* en Egypte; il eſt expoſé ſur le Nil; & c'eſt delà qu'il eſt nommé *Miſæs* par le premier *Orphée*, ce qui veut dire en ancien égyptien *ſauvé des eaux*. Il eſt élevé vers une montagne d'Arabie nommée *Niſa*, qu'on a cru être le mont Sina. On feint qu'une déeſſe lui ordonna d'aller détruire une nation barbare, qu'il paſſa la mer Rouge à pié avec une multitude d'hommes, de femmes & d'enfans. Une autre fois le fleuve Oronte ſuſpendit ſes eaux à droite & à gauche pour le laiſſer paſſer; l'Hidaſpe en fit autant. Il commanda au ſoleil de s'arrêter; deux rayons lumineux lui ſortaient de la tête. Il fit jaillir une fontaine de vin en frappant la terre de ſon thirſe; il grava ſes loix ſur deux tables de marbre.

Il ne lui manque que d'avoir affligé l'Egypte de dix playes pour être la copie parfaite de *Moïse*.

Vossius est, je pense, le premier qui ait étendu ce parallèle. L'évêque d'Avranche *Huet* l'a poussé tout aussi loin ; mais il ajoute, dans sa *Démonstration évangelique*, que non-seulement *Moïse* est *Bacchus*, mais qu'il est encor *Osiris* & *Tiphon*. Il ne s'arrête pas en si beau chemin ; *Moïse*, selon lui, est *Esculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Adonis*, *Priape* même. Il est assez plaisant que *Huet*, pour prouver que *Moïse* est *Adonis*, se fonde sur ce que l'un & l'autre ont gardé des moutons :

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Adonis & Moïse ont gardé les moutons.

Sa preuve qu'il est *Priape*, est qu'on peignait quelquefois *Priape* avec un âne, & que les juifs passèrent chez les gentils pour adorer un âne. Il en donne une autre preuve qui n'est pas canonique, c'est que la verge de *Moïse* pouvait être comparée au sceptre de Priape ; *sceptrum tribuitur Priapo, virga Mosi*. Ces démonstrations ne sont pas celles d'*Euclide*. *Démonst. Evangel. page 79. 87. & 110.*

Nous ne parlerons point ici des *Bacchus* plus modernes, tel que celui qui précéda de deux cent ans la guerre de Troye, & que les Grecs

célébrèrent comme un fils de *Jupiter* enfermé dans sa cuisse.

Nous nous arrètons à celui qui passa pour être né sur les confins de l'Egypte, & pour avoir fait tant de prodiges. Notre respect pour les livres sacrés ne nous permet pas de douter que les Egyptiens, les Arabes, & ensuite les Grecs n'ayent voulu imiter l'histoire de *Moïse*. La difficulté consistera seulement à savoir comment ils auront pu être instruits de cette histoire incontestable.

A l'égard des Egyptiens, il est très vraisemblable qu'ils n'ont jamais écrit les miracles de *Moïse*, qui les auraient couverts de honte. S'ils en avaient dit un mot, l'historien *Joseph* & *Philon* n'auraient pas manqué de se prévaloir de ce mot. *Joseph* dans sa *réponse* à *Appion* se fait un devoir de citer tous les auteurs d'Egypte qui ont fait mention de *Moïse*; & il n'en trouve aucun qui rapporte un seul de ces miracles. Aucun juif n'a jamais cité un auteur Egyptien qui ait dit un mot des dix playes d'Egypte, du passage miraculeux de la mer Rouge &c. Ce ne peut donc être chez les Egyptiens qu'on ait trouvé de quoi faire ce parallèle scandaleux du divin *Moïse* avec le prophane *Bacchus*.

Les Arabes qui ont toûjours aimé le merveilleux, sont probablement les premiers auteurs des fables inventées sur *Bacchus*, adop-

tées bientôt & embellies par les Grecs. Mais comment les Arabes & les Grecs ont-ils puisé chez les Juifs ? On sait que les Hébreux ne communiquèrent leurs livres à personne jusqu'au tems des *Ptolomées* ; ils regardaient cette communication comme un sacrilège ; & *Joseph* même, pour justifier cette obstination à cacher le Pentateuque au reste de la terre, dit que DIEU avait puni tous les étrangers qui avaient osé parler des histoires juives. Si on l'en croit, l'historien *Théopompe* ayant eu seulement dessein de faire mention d'eux dans son ouvrage, devint fou pendant trente jours ; & le poëte tragique *Théodecte* devint aveugle pour avoir fait prononcer le nom des juifs dans une de ses tragédies. Voilà les excuses que *Flavien Joseph* donne dans sa *réponse* à *Appion* de ce que l'histoire juive a été si longtems inconnue.

Ces livres étaient d'une si prodigieuse rareté, qu'on n'en trouva qu'un seul exemplaire sous le roi *Josias* ; & cet exemplaire encor avait été longtems oublié dans le fond d'un coffre, au rapport de *Saphan* scribe du pontife *Helcias*, qui le porta au roi.

Cette avanture arriva, selon le quatriéme livre des Rois, six cent vingt-quatre ans avant notre ère vulgaire, quatre cent ans après *Homère*, & dans les tems les plus florissans de la Grèce. Les Grecs savaient alors à peine qu'il y

eût des Hébreux au monde. La captivité des Juifs à Babilone augmenta encor leur ignorance de leurs propres livres. Il falut qu'*Esdras* les restaurât au bout de soixante & dix ans; & il y avait déja plus de cinq cent ans que la fable de *Bacchus* courait toute la Grèce.

Si les Grecs avaient puisé leurs fables dans l'histoire juive, ils y auraient pris des faits plus intéressans pour le genre-humain. Les avantures d'*Abraham*, celles de *Noé*, de *Mathusalem*, de *Seth*, d'*Abel*, d'*Adam* & d'*Eve*, tous ces noms leur ont été de tout tems inconnus: & ils n'eurent une faible connaissance du peuple Juif que longtems après la révolution que fit *Alexandre* en Asie & en Europe. L'historien *Joseph* l'avoue en termes formels. Voici comme il s'exprime dès le commencement de sa réponse à *Appion* qui (par parenthèse) était mort quand il lui répondit: car *Appion* mourut sous l'empereur *Claude*; & *Joseph* écrivit sous *Vespasien*.

Réponse de *Joseph*. Traduction d'*Arnaud* d'*Andilli*. chap. v.

„ Comme le pays que nous habitons est
„ éloigné de la mer, nous ne nous appliquons
„ point au commerce, & n'avons point de
„ communication avec les autres nations.
„ Nous nous contentons de cultiver nos ter-
„ res qui sont très fertiles, & travaillons
„ principalement à bien élever nos enfans,
„ parce que rien ne nous paraît si nécessaire
„ que de les instruire dans la connaissance

„ de nos ſaintes loix, & dans une véritable
„ piété qui leur inſpire le deſir de les obſer-
„ ver. Ces raiſons ajoutées à ce que j'ai dit
„ & à cette manière de vie qui nous eſt
„ particulière, font voir que dans les ſiécles
„ paſſés nous n'avons point eu de communi-
„ cation avec les Grecs, comme ont eu les
„ Egyptiens & les Phéniciens...... Y a-t-il
„ donc ſujet de s'étonner que notre nation n'é-
„ tant point voiſine de la mer, n'affectant point
„ de rien écrire, & vivant en la manière que
„ je l'ai dit, elle ait été peu connue? "

Après un aveu auſſi authentique du juif le plus entêté de l'honneur de ſa nation qui ait jamais écrit, on voit aſſez qu'il eſt impoſſible que les anciens Grecs euſſent pris la fable de *Bacchus* dans les livres ſacrés des Hébreux, ni même aucune autre fable, comme le ſacrifice d'*Iphigénie*, celui du fils d'*Idoménée*, les travaux d'*Hercule*, l'avanture d'*Euridice* &c. : la quantité d'anciens récits qui ſe reſſemblent eſt prodigieuſe. Comment les Grecs ont ils mis en fables ce que les Hébreux ont mis en hiſtoire? Serait-ce par le don de l'invention? Serait-ce par la facilité de l'imitation? Serait-ce parce que les beaux eſprits ſe rencontrent? Enfin, DIEU l'a permis; cela doit ſuffire. Qu'importe que les Arabes & les Grecs ayent dit les mêmes choſes que les Juifs? Ne liſons l'an-

cien Teſtament que pour nous préparer au nouveau ; & ne cherchons dans l'un & dans l'autre que des leçons de bienfaiſance, de modération, d'indulgence, & d'une véritable charité.

DE BACON,

ET DE L'ATTRACTION.

LE plus grand ſervice peut-être que *François Bacon* ait rendu à la philoſophie, a été de deviner l'attraction.

Il diſait ſur la fin du ſeiziéme ſiécle, dans ſon livre de *la nouvelle méthode de ſavoir*,

„ Il faut chercher s'il n'y aurait point une
„ eſpèce de force magnétique qui opère entre
„ la terre & les choſes peſantes, entre la lune
„ & l'océan, entre les planètes.... Il faut
„ ou que les corps graves ſoient pouſſés vers
„ le centre de la terre, ou qu'ils en ſoient
„ mutuellement attirés ; &, en ce dernier cas,
„ il eſt évident que plus les corps en tom-
„ bant s'approchent de la terre, plus forte-
„ ment ils s'attirent..... Il faut expérimen-
„ ter ſi la même horloge à poids ira plus
„ vîte ſur le haut d'une montagne ou au
„ fond d'une mine. Si la force des poids di-
„ minue ſur la montagne & augmente dans

„ la

„ la mine, il y a apparence que la terre a
„ une vraie attraction. "

Environ cent ans après, cette attraction, cette gravitation, cette propriété universelle de la matière, cette cause qui retient les planètes dans leurs orbites, qui agit dans le soleil, & qui dirige un fétu vers le centre de la terre, a été trouvée, calculée & démontrée par le grand *Newton*; mais quelle sagacité dans *Bacon* de Verulam de l'avoir soupçonnée lorsque personne n'y pensait?

Ce n'est pas là de la matière subtile produite par des échancrures de petits dés qui tournèrent autrefois sur eux-mêmes quoique tout fût plein; ce n'est pas de la matiere globuleuse formée de ces dés, ni de la matière canelée. Ces grotesques furent reçus pendant quelque tems chez les curieux; c'était un très mauvais roman; non-seulement il réussit comme *Cyrus* & *Pharamond*, mais il fut embrassé comme une vérité par des gens qui cherchaient à penser. Si vous en exceptez *Bacon*, *Galilée*, *Toricelli* & un très petit nombre de sages, il n'y avait alors que des aveugles en physique.

Ces aveugles quittèrent les chimères grecques pour les chimères des tourbillons & de la matière canelée; & lorsqu'enfin on eut découvert & démontré l'attraction, la gravi-

tation & ſes loix, on cria aux qualités occultes. Hélas ! tous les premiers reſſorts de la nature, ne ſont-ils pas pour nous des qualités occultes ? Les cauſes du mouvement, du reſſort, de la génération, de l'immutabilité des eſpèces, du ſentiment, de la mémoire, de la penſée, ne ſont-elles pas très occultes ?

Bacon ſoupçonna, *Newton* démontra l'exiſtence d'un principe juſqu'alors inconnu. Il faut que les hommes s'en tiennent là, juſqu'à ce qu'ils deviennent des dieux. *Newton* fut aſſez ſage en démontrant les loix de l'attraction pour dire qu'il en ignorait la cauſe ; il ajouta que c'était peut-être une impulſion, peut-être une ſubſtance légère prodigieuſement élaſtique, répandue dans la nature. Il tâchait apparemment d'apprivoiſer par ces *peut-être*, les eſprits effarouchés du mot d'*attraction*, & d'une propriété de la matière qui agit dans tout l'univers ſans toucher à rien.

Le premier qui oſa dire (du moins en France) qu'il eſt impoſſible que l'impulſion ſoit la cauſe de ce grand & univerſel phénomène, s'expliqua ainſi, lors même que les tourbillons & la matière ſubtile étaient encor fort à la mode.

„ L'or, le plomb, le papier, la plume
„ tomber également vîte & arriver au fond

„ du récipient en même tems dans la ma-
„ chine pneumatique.

„ Ceux qui tiennent encor pour le plein
„ de *Descartes*, pour les prétendus effets de
„ la matière subtile, ne peuvent rendre au-
„ cune bonne raison de ce fait; car les faits
„ sont leurs écueils. Si tout était plein,
„ quand on leur accorderait qu'il pût y avoir
„ alors du mouvement, (ce qui est absolu-
„ ment impossible) au-moins cette préten-
„ due matière subtile remplirait exactement le
„ récipient, elle y serait en aussi grande
„ quantité que de l'eau ou du mercure qu'on
„ y aurait mis: elle s'opposerait au-moins à
„ cette descente si rapide des corps: elle
„ résisterait à ce large morceau de papier
„ selon la surface de ce papier, & laisserait
„ tomber la balle d'or ou de plomb beau-
„ coup plus vîte. Mais ces chûtes se font au
„ même instant; donc il n'y a rien dans le
„ récipient qui résiste; donc cette prétendue
„ matière subtile ne peut faire aucun effet sen-
„ sible dans ce récipient; donc il y a une au-
„ tre force qui fait la pesanteur.

„ En vain dirait-on qu'il reste une ma-
„ tière subtile dans ce récipient, puisque la
„ lumière le pénètre. Il y a bien de la dif-
„ férence; la lumière qui est dans ce vase de
„ verre n'en occupe certainement pas la cent
„ milliéme partie; mais, selon les cartésiens,
„ il faut que leur matière imaginaire remplisse

„ bien plus exactement le récipient que si je „ le supposais rempli d'or, car il y a beaucoup de vide dans l'or ; & ils n'en admettent point dans leur matière subtile.

„ Or, par cette expérience, la piéce d'or „ qui pèse cent mille fois plus que le morceau de papier, est descendue aussi vîte que „ le papier ; donc la force qui l'a fait descendre a agi cent mille fois plus sur lui que „ sur le papier ; de même qu'il faudra cent „ fois plus de force à mon bras pour remuer „ cent livres que pour remuer une livre ; donc „ cette puissance qui opère la gravitation agit „ en raison directe de la masse des corps. Elle „ agit en effet tellement sur la masse des „ corps, non selon les surfaces, qu'un morceau d'or réduit en poudre, descend dans la „ machine pneumatique aussi vîte que la „ même quantité d'or étendue en feuille. La „ figure du corps ne change ici en rien leur „ gravité ; ce pouvoir de gravitation agit donc „ sur la nature interne des corps, & non „ en raison des superficies.

„ On n'a jamais pu répondre à ces vérités „ pressantes que par une supposition aussi „ chimérique que les tourbillons. On suppose „ que la matière subtile prétendue, qui remplit tout le récipient, ne pèse point. Etrange „ idée, qui devient absurde ici ; car il ne s'agit pas dans le cas présent d'une matière „ qui ne pèse pas, mais d'une matière qui

„ ne réſiſte pas. Toute matière réſiſte par ſa „ force d'inertie. Donc ſi le récipient était „ plein, la matière quelconque qui le remplirait réſiſterait infiniment ; cela paraît démontré en rigueur.

„ Ce pouvoir ne réſide point dans la prétendue matière ſubtile. Cette matière ſerait „ un fluide ; tout fluide agit ſur les ſolides „ en raiſon de leurs ſuperficies ; ainſi le vaiſſeau préſentant moins de ſurface par ſa „ proue, fend la mer qui réſiſterait à ſes flancs. „ Or quand la ſuperficie d'un corps eſt le „ quarré de ſon diamètre, la ſolidité de ce „ corps eſt le cube de ce même diamètre ; le „ même pouvoir ne peut agir à la fois en „ raiſon du cube & du quarré ; donc la peſanteur, la gravitation n'eſt point l'effet „ de ce fluide. De plus, il eſt impoſſible que „ cette prétendue matière ſubtile ait d'un côté „ aſſez de force pour précipiter un corps de „ cinquante-quatre mille pieds de haut en „ une minute, (car telle eſt la chûte des „ corps) & que de l'autre elle ſoit aſſez impuiſſante pour ne pouvoir empêcher le pendule du bois le plus léger de remonter de „ vibration en vibration dans la machine „ pneumatique dont cette matière imaginaire „ eſt ſuppoſée remplir exactement tout l'eſpace. Je ne craindrai donc point d'affirmer, „ que, ſi l'on découvrait jamais une impulſion, qui fût la cauſe de la peſanteur des

„ corps vers un centre, en un mot, la cauſe „ de la gravitation, de l'attraction univer„ ſelle, cette impulſion ſerait d'une toute „ autre nature que celle qui nous eſt connue."

Cette philoſophie fut d'abord très mal reçue; mais il y a des gens dont le premier aſpect choque & auxquels on s'accoutume.

La contradiction eſt utile; mais l'auteur du *Spectacle de la nature*, n'a-t-il pas un peu outré ce ſervice rendu à l'eſprit humain, lorſqu'à la fin de ſon *Hiſtoire du ciel* il a voulu donner des ridicules à *Newton*, & ramener les tourbillons ſur les pas d'un écrivain nommé *Privat de Molière?*

Tom. II. pag. 299. *Il vaudrait mieux*, dit-il, *ſe tenir en repos que d'exercer laborieuſement ſa géométrie à calculer & à meſurer des actions imaginaires, & qui ne nous apprennent rien, &c.*

Il eſt pourtant aſſez reconnu que *Galilée*, *Kepler* & *Newton* nous ont appris quelque choſe. Ce diſcours de Mr. *Pluche* ne s'éloigne pas beaucoup de celui que Mr. *Algarotti* rapporte dans le *Neutonianiſmo per le dame*, d'un brave Italien qui diſait: *Souffrirons-nous qu'un Anglais nous inſtruiſe?*

Pag. 300. *Pluche* va plus loin, il raille; il demande comment un homme dans une encognure de l'égliſe Notre-Dame n'eſt pas attiré & colé à la muraille?

Hugens & *Newton* auront donc en vain démontré, par le calcul de l'action des forces

centrifuges & centripètes, que la terre eſt un peu applatie vers les poles. Vient un *Pluche* qui vous dit froidement, que les terres ne doivent être plus hautes vers l'équateur qu'afin que *les vapeurs s'élèvent plus dans l'air, & que les Nègres de l'Afrique ne ſoient pas brûlés de l'ardeur du ſoleil.* Pag. 319.

Voilà, je l'avoue, une plaiſante raiſon. Il s'agiſſait alors de ſavoir ſi, par les loix mathématiques, le grand cercle de l'équateur terreſtre ſurpaſſe le cercle du méridien d'un cent ſoixante & dix-huitiéme; & on veut nous perſuader que ſi la choſe eſt ainſi, ce n'eſt point en vertu de la théorie des forces centrales, mais uniquement pour que les Nègres ayent environ cent ſoixante & dix-huit gouttes de vapeurs ſur leurs têtes tandis que les habitans du Spitzberg n'en auront que cent ſoixante & dix-ſept.

Le même *Pluche* continuant ſes railleries de collège, dit ces propres paroles: „ Si l'attraction a pu élargir l'équateur.... qui empêchera de demander ſi ce n'eſt pas l'attraction qui a mis en ſaillie le devant du globe de l'œil, ou qui a élancé au milieu du viſage de l'homme ce morceau de cartilage qu'on appelle *le nez? a*)"

a) En effet, *Maupertuis*, dans un petit livre intitulé *la Vénus phyſique*, avança cette étrange opinion.

Ce qu'il y a de pis, c'eſt que l'*Hiſtoire du ciel* & le *Spectacle de la nature* contiennent de très bonnes choſes pour les commençans, & que les erreurs ridicules prodiguées à côté de vérités utiles, peuvent aiſément égarer des eſprits qui ne ſont pas encor formés.

BADAUT.

QUand on dira que *badaut* vient de l'italien *badare*, qui ſignifie *regarder*, *s'arrêter*, *perdre ſon tems*, on ne dira rien que d'aſſez vraiſemblable. Mais il ſerait ridicule de dire avec le Dictionnaire de Trévoux que *badaut* ſignifie ſot, niais, ignorant, *ſtolidus*, *ſtupidus*, *bardus*, & qu'il vient du mot latin *badaldus*.

Si on a donné ce nom au peuple de Paris plus volontiers qu'à un autre, c'eſt uniquement parce qu'il y a plus de monde à Paris qu'ailleurs, & par conſéquent plus de gens inutiles qui s'attroupent pour voir le premier objet auquel ils ne ſont pas accoutumés, pour contempler un charlatan, ou deux femmes du peuple qui ſe diſent des injures, ou un charretier dont la charrette ſera renverſée, & qu'ils ne reléveront pas. Il y a des badauts partout, mais on a donné la préférence à ceux de Paris.

BAISER.

J'En demande pardon aux jeunes gens & aux jeunes demoiſelles ; mais ils ne trouveront point ici peut-être ce qu'ils chercheront. Cet article n'eſt que pour les ſavans & les gens ſérieux auxquels il ne convient guères.

Il n'eſt que trop queſtion de baiſer dans les comédies du tems de *Molière*. Champagne, dans la comédie de la *Mère coquette*, demande des baiſers à Laurette : elle lui dit ;

Tu n'es donc pas content ? vraiment c'eſt une honte ;
Je t'ai baiſé deux fois.

Champagne lui repond,

Quoi, tu baiſes par compte ?

Les valets demandaient toûjours des baiſers aux ſoubrettes ; on ſe baiſait ſur le théâtre. Cela était d'ordinaire tres fade & très inſupportable, ſurtout dans des acteurs aſſez vilains, qui feſaient mal au cœur.

Si le lecteur veut des baiſers, qu'il en aille chercher dans le *Paſtor Fido* ; il y a un chœur entier où il n'eſt parlé que de

baiſers *a*); & la piéce n'eſt fondée que ſur un baiſer que *Mirtillo* donna un jour à la belle *Amarilli* au jeu du Colin-Maillart, *un baccio molto ſaporito.*

On connaît le chapitre ſur les baiſers, dans lequel *Jean de la Caza* archevèque de Benevent dit, qu'on peut ſe baiſer de la tète aux pieds. Il plaint les grands nez qui ne peuvent s'approcher que difficilement; & il conſeille aux dames qui ont le nez long d'avoir des amans camus.

Le baiſer était une manière de ſaluer très ordinaire dans toute l'antiquité. *Plutarque* rapporte que les conjurés avant de tuer *Céſar*, lui baiſèrent le viſage, la main & la poitrine. *Tacite* dit, que lorſque ſon beau-père *Agricola* revint de Rome, *Domitien* le reçut avec un froid baiſer, ne lui dit rien, & le laiſſa confondu dans la foule. L'inférieur qui ne pou-

a) *Bacci pur bocca curioſa e ſcaltra*
O ſeno, ô fronte, ô mano: unqua non ſia
Che parte alcuna in bella donna bacci,
Che bacciatrice ſia
Se non la bocca; ove l'una alma & l'altra
Corre, e ſi baccia anche ella, e con vivaci
Spiriti pellegrini
Dà vita al bel' téſauro,
Di bacianti rubini &c.

vait parvenir à ſaluer ſon ſupérieur en le baiſant, appliquait ſa bouche à ſa propre main, & lui envoyait ce baiſer qu'on lui rendait de même ſi on voulait.

On employait même ce ſigne pour adorer les Dieux. *Job*, dans ſa *parabole*, qui eſt peut-être le plus ancien de nos livres connus, dit, „ qu'il n'a point adoré le ſoleil & la lune „ comme les autres Arabes, qu'il n'a point „ porté ſa main à ſa bouche en regardant „ ces aſtres. *Job* chap. XXXI.

Il ne nous eſt reſté, dans notre Occident, de cet uſage ſi antique, que la civilité *puérile & honnête*, qu'on enſeigne encor dans quelques petites villes aux enfans, de baiſer leur main droite quand on leur donne quelque ſucrerie.

C'était une choſe horrible de trahir en baiſant; c'eſt ce qui rend l'aſſaſſinat de *Céſar*

Il y a quelque choſe de ſemblable dans ces vers français dont on ignore l'auteur.

De cent baiſers dans votre ardente flamme,
Si vous preſſez belle gorge & beaux bras,
C'eſt vainement; ils ne le rendent pas.
Baiſez la bouche, elle répond à l'ame.
L'ame ſe colle aux lèvres de rubis,
Aux dents d'yvoire, à la langue amoureuſe,
Ame contre ame alors eſt fort heureuſe.
Deux n'en font qu'une; & c'eſt un paradis.

encor plus odieux. Nous connaiſſons aſſez les baiſers de *Judas* ; ils ſont devenus proverbe.

Joab, l'un des capitaines de *David*, étant fort jaloux d'*Amaza* autre capitaine, lui dit ; *Bon jour mon frère, & il prit de ſa main le menton d'Amaza pour le baiſer, & de l'autre main il tira ſa grande épée & l'aſſaſſina d'un ſeul coup, ſi terrible que toutes ſes entrailles lui ſortirent du corps.*

Livre II. des Rois ch. II.

On ne trouve aucune baiſer dans les autres aſſaſſinats aſſez fréquens qui ſe commirent chez les Juifs, ſi ce n'eſt peut-être les baiſers que donna *Judith* au capitaine *Holoferne* avant de lui couper la tête dans ſon lit lorſqu'il fut endormi ; mais il n'en eſt pas fait mention, & la choſe n'eſt que vraiſemblable.

Dans une tragédie de *Shakeſpear* nommée *Othello*, cet *Othello* qui eſt un Nègre, donne deux baiſers à ſa femme avant de l'étrangler. Cela paraît abominable aux honnêtes gens ; mais des partiſans de *Shakeſpear* diſent que c'eſt la belle nature, ſurtout dans un Nègre.

Lorſqu'on aſſaſſina *Jean Galeas Sforza* dans la cathédrale de Milan le jour de St. Etienne, les deux *Médicis* dans l'égliſe de la Reparata, l'amiral *Coligni*, le prince d'*Orange*, le maréchal d'*Ancre*, les frères de *With*, & tant d'autres ; du moins on ne les baiſa pas.

Il y avait chez les anciens je ne ſais quoi de ſimbolique & de ſacré attaché au baiſer, puiſqu'on baiſait les ſtatues des Dieux & leurs barbes, quand les ſculpteurs les avaient figurés avec de la barbe. Les initiés ſe baiſaient aux myſtères de *Cérès* en ſigne de concorde.

Les premiers chrétiens & les premières chrétiennes ſe baiſaient à la bouche dans leurs agapes. Ce mot ſignifiait *repas d'amour*. Ils ſe donnaient le ſaint baiſer, le baiſer de paix, le baiſer de frère & de ſœur, *agion filéma*. Cet uſage dura plus de quatre ſiécles, & fut enfin aboli à cauſe des conſéquences. Ce furent ces baiſers de paix, ces agapes d'amour, ces noms de *frère* & de *ſœur*, qui attirèrent longtems aux chrétiens peu connus, ces imputations de débauche dont les prêtres de *Jupiter* & les prêtreſſes de *Veſta* les chargèrent. Vous voyez dans *Pétrone* & dans d'autres auteurs prophanes que les diſſolus ſe nommaient *frère* & *ſœur*. On crut que chez les chrétiens les mêmes noms ſignifiaient les mêmes infamies. Ils ſervirent innocemment eux-mêmes à répandre ces accuſations dans l'empire Romain.

Il y eut dans le commencement dix-ſept ſociétés chrétiennes différentes, comme il y en eut neuf chez les Juifs en comptant les deux eſpèces de Samaritains. Les ſociétés qui ſe flattaient d'être les plus orthodoxes accu-

ſaient les autres des impuretés les plus inconcevables. Le terme de *gnoſtique* qui fut d'abord ſi honorable & qui ſignifiait *ſavant*, *éclairé*, *pur*, devint un terme d'horreur & de mépris, un reproche d'héréſie. *St. Epiphane* au troiſiéme ſiécle prétendait qu'ils ſe chatouillaient d'abord les uns les autres, hommes & femmes, qu'enſuite ils ſe donnaient des baiſers fort impudiques, & qu'ils jugaient du degré de leur foi par la volupté de ces baiſers; que le mari diſait à ſa femme, en lui préſentant un jeune initié, *Fais l'agape avec mon frère;* & qu'ils feſaient l'agape.

Nous n'oſons répéter ici dans la chaſte langue françaiſe *b*) ce que *St. Epiphane* ajoute en grec. Nous dirons ſeulement que peut-être on en impoſa un peu à ce ſaint, qu'il ſe laiſſa trop emporter à ſon zèle; & que tous les hérétiques ne ſont pas de vilains débauchés.

La ſecte des piétiſtes, en voulant imiter les premiers chrétiens, ſe donne aujourd'hui des

Epiphane contra hæreſ liv. I. tom. II.

b) En voici la traduction latine.
» Poſtquam enim inter ſe permixti fuerunt per » ſcortationis affectum, inſuper blaſphemiam ſuam » in cœlum extendunt. Et ſuſcipit quidem muliercula, itemque vir fluxum à maſculo in proprias » ſuas manus, & ſtant ad cœlum intuentes, & » immundiciam in manibus habentes, & precantur nimirum ſtratiotici quidem & gnoſtici appellati, ad patrem, ut aiunt, univerſorum, offerentes ipſum hoc quod in manibus habent & di-

baiſers de paix en ſortant de l'aſſemblée, & en s'appellant *mon frère*, *ma ſœur*; c'eſt ce que m'avoua, il y a vingt ans, une piétiſte fort jolie & fort humaine. L'ancienne coutume de baiſer ſur la bouche, les piétiſtes l'ont ſoigneuſement conſervée.

Il n'y avait point d'autre manière de ſaluer les dames en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre; c'était le droit des cardinaux de baiſer les reines ſur la bouche, & même en Eſpagne. Ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'ils n'eurent pas la même prérogative en France où les dames eurent toûjours plus de liberté que par tout ailleurs; mais *chaque pays a ſes cérémonies*, & il n'y a point d'uſage ſi général, que le hazard & l'habitude n'y ayent mis quelque exception. C'eût été une incivilité, un affront, qu'une dame honnête, en recevant la première viſite d'un ſeigneur, ne le baiſât pas à la bouche malgré ſes mouſtaches. *C'eſt une déplaiſante coutume*, dit Montagne, *& injurieuſe à nos dames d'avoir* Liv. III. ch. V.

» cunt : offerimus tibi hoc donum corpus CHRISTI. » Et ſic ipſum edunt, aſſumentes ſuam ipſorum » immundiciam, & dicunt, hoc eſt corpus CHRISTI, » & hoc eſt paſcha. Ideo patiuntur corpora noſtra, » & coguntur confiteri paſſionem CHRISTI. Eodem » verò modo etiam de fœmina, ubi contigerit ip- » ſam in ſauguinis fluxu eſſe, menſtruum collec- » tum ab ipſa immunditiei ſanguinem acceptum in » communi edunt, & hic eſt (inquiunt) ſanguis » CHRISTI.

à prêter leurs lèvres à quiconque a trois valets à sa suite, pour mal plaisant qu'il soit. Cette coutume était pourtant la plus ancienne du monde.

S'il est désagréable à une jeune & jolie bouche de se coler par politesse à une bouche vieille & laide, il y avait un grand danger entre des bouches fraiches & vermeilles de vingt à vingt-cinq ans; & c'est ce qui fit abolir enfin la cérémonie du baiser dans les mystères & dans les agapes. C'est ce qui fit enfermer les femmes chez les Orientaux, afin qu'elles ne baisassent que leurs pères & leurs frères. Coutume longtems introduite en Espagne par les Arabes.

Voici le danger: il y a un nerf de la cinquiéme paire qui va de la bouche au cœur, & de là plus bas; tant la nature a tout préparé avec l'industrie la plus délicate; les petites glandes des lèvres, leur tissu spongieux, leurs mammelons veloutés, leur peau fine, chatouilleuse, leur donne un sentiment exquis & voluptueux, lequel n'est pas sans analogie avec une partie plus cachée & plus sensible encore. La pudeur peut souffrir d'un baiser longtems savouré entre deux piétistes de dix-huit ans.

Il est à remarquer que l'espèce humaine, les tourterelles & les pigeons, sont les seules qui connaissent les baisers; de-là est venu chez les

chez les Latins le mot *columbatim*, que notre langue n'a pu rendre. Il n'y a rien dont on n'ait abufé. Le baifer deftiné par la nature à la bouche, a été proftitué fouvent à des membranes qui ne femblaient pas faites pour cet ufage. On fait de quoi les templiers furent accufés.

Nous ne pouvons honnêtement traiter plus au long ce fujet intéreffant, quoique Montagne dife, *Il en faut parler fans vergogne; nous prononçons hardiment tuer, dérober, trahir, & nous n'oferions prononcer qu'entre les dents chofes agréables.*

BANNISSEMENT.

BAnniffement à tems ou à vie, peine à laquelle on condamne les délinquans, ou ceux qu'on veut faire paffer pour tels.

On banniffait, il n'y a pas bien longtems, du reffort de la jurifdiction, un petit voleur, un petit fauffaire, un coupable de voie de fait. Le réfultat était qu'il devenait grand voleur, grand fauffaire, & meurtrier dans une autre jurifdiction. C'eft comme fi nous jettions dans les champs de nos voifins les pierres qui nous incommoderaient dans les nôtres.

Ceux qui ont écrit ſur le droit des gens, ſe ſont fort tourmentés, pour ſavoir au juſte ſi un homme qu'on a banni de ſa patrie eſt encor de ſa patrie. C'eſt à-peu-près comme ſi on demandait ſi un joueur qu'on a chaſſé de la table du jeu eſt encor un des joueurs.

S'il eſt permis à tout homme par le droit naturel de ſe choiſir ſa patrie, celui qui a perdu le droit de citoyen peut à plus forte raiſon ſe choiſir une patrie nouvelle. Mais peut-il porter les armes contre ſes anciens concitoyens? Il y en a mille exemples. Combien de proteſtans Français naturaliſés en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, ont ſervi contre la France, & contre des armées où étaient leurs parens & leurs propres frères! Les Grecs qui étaient dans les armées du roi de Perſe ont fait la guerre aux Grecs leurs anciens compatriotes. On a vu les Suiſſes au ſervice de la Hollande tirer ſur les Suiſſes au ſervice de la France. C'eſt encor pis que de ſe battre contre ceux qui vous ont banni; car après tout, il ſemble moins malhonnête de tirer l'épée pour ſe venger, que de la tirer pour de l'argent.

BANQUEROUTE.

ON connaiſſait peu de banqueroutes en France avant le ſeiziéme ſiécle. La grande raiſon c'eſt qu'il n'y avait point de banquiers. Des Lombards, des juifs prêtaient ſur gages au denier dix : on commerçait argent comptant. Le change, les remiſes en pays étranger étaient un ſecret ignoré de tous les juges.

Ce n'eſt pas que beaucoup de gens ne ſe ruinaſſent ; mais cela ne s'appellait point *banqueroute* ; on diſait *déconfiture ;* ce mot eſt plus doux à l'oreille. On ſe ſervait du mot de *rompture* dans la coutume du Boulonnais ; mais rompture ne ſonne pas ſi bien.

Les banqueroutes nous viennent d'Italie, *bancorotto*, *bancarotta*, *gambarotta & la juſticia non impicar.* Chaque négociant avait ſon banc dans la place du change ; & quand il avait mal fait ſes affaires, qu'il ſe déclarait *fallito*, & qu'il abandonnait ſon bien à ſes créanciers moiennant qu'il en retînt une bonne partie pour lui, il était libre & réputé très galant homme. On n'avait rien à lui dire, ſon banc était caſſé, *banco rotto*, *banca rotta ;* il pouvait même dans certaines villes garder tous ſes biens & fruſtrer ſes créanciers, pour-

vu qu'il s'assit le derrière nud sur une pierre en présence de tous les marchands. C'était une dérivation douce de l'ancien proverbe romain *solvere aut in ære aut in cute*, payer de son argent ou de sa peau. Mais cette coutume n'existe plus ; les créanciers ont préféré leur argent au derrière d'un banqueroutier.

En Angleterre & dans d'autres pays, on se déclare banqueroutier dans les gazettes. Les associés & les créanciers s'assemblent en vertu de cette nouvelle, qu'on lit dans les caffés, & ils s'arrangent comme ils peuvent.

Comme parmi les banqueroutes il y en a souvent de frauduleuses, il a falu les punir. Si elles sont portées en justice, elles sont partout regardées comme un vol, & les coupables partout condamnés à des peines ignominieuses.

Il n'est pas vrai qu'on ait statué en France peine de mort contre les banqueroutiers sans distinction. Les simples faillites n'emportent aucune peine; les banqueroutiers frauduleux furent soumis à la peine de mort aux états d'Orléans sous *Charles IX*, & aux états de Blois en 1586 ; mais ces édits renouvellés par *Henri IV* ne furent que comminatoires.

Il est trop difficile de prouver qu'un homme s'est deshonoré exprès, & a cédé volontairement tous ses biens à ses créanciers pour

les tromper. Dans le doute, on s'eſt contenté de mettre le malheureux au pilori, ou de l'envoyer aux galères, quoique d'ordinaire un banquier ſoit un fort mauvais forçat.

Les banqueroutiers furent fort favorablement traités la dernière année du règne de *Louïs XIV*; &, pendant la régence. Le triſte état où l'intérieur du royaume fut réduit, la multitude des marchands qui ne pouvaient ou qui ne voulaient pas payer, la quantité d'effets invendus ou invendables, la crainte de l'interruption de tout commerce obligèrent le gouvernement en 1715, 1716, 1718, 1721, 1722 & 1726 à faire ſuſpendre toutes les procédures contre tous ceux qui étaient dans le cas de la faillite. Les diſcutions de ces procès furent renvoyées aux juges conſuls; c'eſt une juriſdiction de marchands très experts dans ces cas, & plus faite pour entrer dans ces détails de commerce que des parlemens qui ont toûjours été plus occupés des loix du royaume que de la finance. Comme l'état feſait alors banqueroute, il eût été trop dur de punir les pauvres bourgeois banqueroutiers.

Nous avons eu depuis des hommes conſidérables, banqueroutiers frauduleux; mais ils n'ont pas été punis.

Un homme de lettres de ma connaiſſance perdit quatre-vingt mille francs à la ban-

queroute d'un magiſtrat *important*, qui avait eu pluſieurs millions net en partage de la ſucceſſion de monſieur ſon pere, & qui, outre l'*importance* de ſa charge & de ſa perſonne, poſſédait encor une dignité aſſez *importante* à la cour. Il mourut malgré tout cela. Et monſieur ſon fils, qui avait acheté auſſi une charge *importante*, s'empara des meilleurs effets.

L'homme de lettres lui écrivit, ne doutant pas de ſa loiauté, attendu que cet homme avait une dignité d'homme de loi. L'*important* lui manda qu'il protégerait toûjours les gens de lettres, s'enfuit & ne paya rien.

BAPTÊME.

NOus ne parlons point du baptême en théologiens; nous ne ſommes que de pauvres gens de lettres qui n'entrons jamais dans le ſanctuaire.

Les Indiens, de tems immémorial, ſe plongeaient, & ſe plongent encor dans le Gange. Les hommes qui ſe conduiſent toûjours par les ſens, imaginèrent aiſément que ce qui lavait le corps lavait auſſi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les ſouterrains des temples d'Egypte pour les prêtres & pour les initiés.

O nimium faciles qui triſtia crimina cædis
Fluminea tolli poſſe putatis aqua.

Le vieux *Boudier*, à l'âge de quatre-vingt ans, traduiſit comiquement ces deux vers :

C'eſt une drole de maxime
Qu'une leſſive efface un crime.

Comme tout ſigne eſt indifférent par lui-même, DIEU daigna conſacrer cette coutume chez le peuple Hébreu. On baptiſait tous les étrangers qui venaient s'établir dans la Paleſtine ; ils étaient appellés *proſélites de domicile.*

Ils n'étaient pas forcés à recevoir la circonciſion ; mais ſeulement à embraſſer les ſept préceptes des noachides, & à ne ſacrifier à aucun Dieu des étrangers. Les proſélites de juſtice étaient circoncis & baptiſés ; on baptiſait auſſi les femmes proſélites, toutes nues, en préſence de trois hommes.

Les juifs les plus dévots venaient recevoir le baptême de la main des prophêtes les plus vénérés par le peuple. C'eſt pourquoi on courut à *St. Jean* qui baptiſait dans le Jourdain.

JESUS-CHRIST même qui ne baptiſa jamais perſonne, daigna recevoir le baptême de *Jean.* Cet uſage ayant été longtems un acceſſoire de la religion judaïque, reçut une nouvelle dignité, un nouveau prix de notre Sauveur même ; il devint le principal rite &

le ſceau du chriſtianiſme. Cependant les quinze premiers évêques de Jéruſalem furent tous juifs. Les chrétiens de la Paleſtine conſervèrent très longtems la circonciſion. Les chrétiens de *St. Jean* ne reçurent jamais le baptême du CHRIST.

Pluſieurs autres ſociétés appliquèrent un cautère au baptiſé avec un fer rouge, déterminées à cette étonnante opération par ces paroles de *St. Jean-Baptiſte*, rapportées par St. Luc ; *Je baptiſe par l'eau*, *mais celui qui vient après moi baptiſera par le feu.*

Les ſeleuciens, les herminiens & quelques autres en uſaient ainſi. Ces paroles, *il baptiſera par le feu*, n'ont jamais été expliquées. Il y a pluſieurs opinions ſur le baptême de feu dont *St. Luc* & *St. Matthieu* parlent. La plus vraiſemblable, peut-être, eſt que c'était une alluſion à l'ancienne coutume des dévots à la déeſſe de Syrie, qui après s'être plongés dans l'eau s'imprimaient ſur le corps des caractères avec un fer brûlant. Tout était ſuperſtition chez les miſérables hommes ; & JESUS ſubſtitua une cérémonie ſacrée, un ſymbole efficace & divin à ces ſuperſtitions ridicules. *a*)

a) On s'imprimait ces ſtigmates principalement au cou & au poignet, afin de mieux faire ſavoir par ces marques apparentes, qu'on était initié & qu'on appartenait à la déeſſe. Voyez le chapitre

Dans les premiers ſiécles du chriſtianiſme, rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le baptême. L'exemple de l'empereur *Conſtantin* en eſt une aſſez forte preuve. *St. Ambroiſe* n'était pas encor baptiſé quand on le fit évêque de Milan. La coutume s'abolit bientôt d'attendre la mort pour ſe mettre dans le bain ſacré.

DU BAPTÊME DES MORTS.

On baptiſa auſſi les morts. Ce baptême eſt conſtaté par ce paſſage de *St. Paul* dans ſa lettre aux Corinthiens : *Si on ne reſſuſcite point, que feront ceux qui reçoivent le baptême pour les morts ?* C'eſt ici un point de fait. Ou l'on baptiſait les morts mêmes, ou l'on recevait le baptême en leur nom, comme on a reçu depuis des indulgences pour délivrer du purgatoire les ames de ſes amis & de ſes parens.

St. Epiphane & *St. Chryſoſtome* nous apprennent que dans quelques ſociétés chrétiennes, & principalement chez les marcionites, on mettait un vivant ſous le lit d'un mort ; on lui demandait s'il voulait être baptiſé ; le vivant répondait oui ; alors on prenait le mort, & on le plongeait dans une

de la déeſſe de Syrie écrit par un initié & inſéré dans *Lucien*. *Plutarque*, dans ſon *Traité de la ſuperſtition*, dit, que cette déeſſe donnait des ulcères au gras des jambes de ceux qui mangeaient des

cuve. Cette coutume fut bientôt condamnée ; *St. Paul* en fait mention, mais il ne la condamne pas ; au contraire, il s'en ſert comme d'un argument invincible qui prouve la réſurrection.

Du baptême d'aspersion.

Les Grecs conſervèrent toûjours le baptême par immerſion. Les Latins, vers la fin du huitiéme ſiécle, ayant étendu leur religion dans les Gaules & la Germanie, & voyant que l'immerſion pouvait faire périr les enfans dans des pays froids, ſubſtituèrent la ſimple aſperſion ; ce qui les fit ſouvent anathématiſer par l'égliſe grecque.

On demanda à *St. Cyprien* évêque de Carthage, ſi ceux-là étaient réellement baptiſés, qui s'étaient fait ſeulement arroſer tout le corps ? Il répond dans ſa ſoixante & ſeiziéme lettre, „ que pluſieurs égliſes ne croyaient pas „ que ces arroſés fuſſent chrétiens ; que pour „ lui il penſe qu'ils ſont chrétiens, mais „ qu'ils ont une grace infiniment moindre

viandes défendues. Cela peut avoir quelque rapport avec le Deutéronome, qui après avoir défendu de manger de l'ixion, du grifon, du chameau, de l'anguille &c., dit, *Si vous n'obſervez pas ces commandemens*
Chapitre *vous ſerez maudits &c... Le Seigneur vous donnera*
XXVIII. *des ulcères malins dans les genoux & dans les gras*
℣. 35. *des jambes.* C'eſt ainſi que le menſonge était en Syrie l'ombre de la vérité hébraïque.

„ que ceux qui ont été plongés trois fois „ ſelon l'uſage. “

On était initié chez les chrétiens dès qu'on avait été plongé ; avant ce tems on n'était que cathécumène. Il falait pour être initié avoir des répondans, des cautions, qu'on appellait d'un nom qui répond à *parains*, afin que l'égliſe s'aſſurât de la fidélité des nouveaux chrétiens, & que les myſtères ne fuſſent point divulgués. C'eſt pourquoi, dans les premiers ſiécles, les gentils furent généralement auſſi mal inſtruits des myſtères des chrétiens que ceux-ci l'étaient des myſtères d'*Iſis* & de *Cérès Eleuſine.*

Cyrille d'Alexandrie, dans ſon écrit contre l'empereur *Julien*, s'exprime ainſi: *Je parlerais du baptême, ſi je ne craignais que mon diſcours ne parvînt à ceux qui ne ſont pas initiés.* Il n'y avait alors aucun culte qui n'eût ſes myſtères, ſes aſſociations, ſes cathécumènes, ſes initiés, ſes profès. Chaque ſecte exigeait de nouvelles vertus, & recomman-

Le baptême par le feu, c'eſt-à-dire ces ſtigmates, étaient preſque partout en uſage. Vous liſez dans Ezéchiel ; *Tuez tout, vieillards, enfans, filles, excepté ceux qui ſeront marqués du thau.* Voyez dans l'Apocalypſe, *Ne frappez point la terre, la mer & les arbres juſqu'à ce que nous ayons marqué les ſerviteurs de* DIEU *ſur le front. Et le nombre des marqués était de cent quarante-quatre mille.* chap. IX. ℣. 9. ch. VII. ℣. 4 & 5.

dait à ſes pénitens une nouvelle vie. *Initium novæ vitæ*, & de-là le mot d'*initiation.* L'initiation des chrétiens & des chrétiennes était d'être plongés tout nuds dans une cuve d'eau froide; la rémiſſion de tous les péchés était attachée à ce ſigne. Mais la différence entre le baptème chrétien & les cérémonies grecques, ſyriennes, égyptiennes, romaines, était la même qu'entre la vérité & le menſonge. JESUS-CHRIST était le grand-prêtre de la nouvelle loi.

Dès le ſecond ſiécle, on commença à baptiſer des enfans; il était naturel que les chrétiens déſiraſſent que leurs enfans, qui auraient été damnés ſans ce ſacrement, en fuſſent pourvus. On conclut enfin, qu'il falait le leur adminiſtrer au bout de huit jours; parce que, chez les Juifs, c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'égliſe grecque eſt encor dans cet uſage.

Ceux qui mouraient dans la première ſemaine étaient damnés, ſelon les pères de l'égliſe les plus rigoureux. Mais *Pierre Chriſologue* au cinquiéme ſiécle imagina les *limbes*, eſpèce d'enfer mitigé, & proprement bord d'enfer, fauxbourg d'enfer, où vont les petits enfans morts ſans baptême, & où les patriarches reſtaient avant la deſcente de JESUS-CHRIST aux enfers. De ſorte que l'opinion que JESUS-CHRIST était deſcendu

aux limbes, & non aux enfers, a prévalu depuis.

Il a été agité ſi un chrétien dans les deſerts d'Arabie pouvait être baptiſé avec du ſable? On a répondu que non. Si on pouvait baptiſer avec de l'eau-roſe? & on a décidé qu'il falait de l'eau pure; que cependant on pouvait ſe ſervir d'eau bourbeuſe. On voit aiſément que toute cette diſcipline a dépendu de la prudence des premiers paſteurs qui l'ont établie.

L'empereur *Julien* le philoſophe, dans ſon immortelle ſatyre des *Céſars*, met ces paroles dans la bouche de *Conſtance* fils de *Conſtantin* : „Quiconque ſe ſent coupable de „ viol, de meurtre, de rapine, de ſacrilège „ & de tous les crimes les plus abominables, dès que je l'aurai lavé avec cette eau, „ il ſera net & pur. " Cette critique paraît très injuſte; car non-ſeulement chez les chrétiens, mais chez tous les autres peuples qui recevaient l'initiation du baptême, il falait que le baptême fût accompagné du repentir & d'une pénitence; l'eau ne lavait l'ame qu'en qualité de ſymbole; c'était la vertu qui devait la purifier. Voyez *Expiation*.

A l'égard des enfans incapables de pécher, le baptême ſeul les purifiait. Il ne faut pas oublier que dans le ſiécle paſſé il s'éleva une

petite ſecte de quelques fanatiques qui prétendirent qu'on devait tuer tous les enfans nouvellement baptiſés, que c'était leur faire le plus grand bien poſſible, en les préſervant des crimes qu'ils auraient commis s'ils avaient vécu, & en leur procurant la vie éternelle. On ſait aſſez qu'il n'y a rien de ſi ſaint que les hommes n'ayent corrompu.

Les anabaptiſtes & quelques autres communions qui ſont hors du giron, ont cru qu'il ne falait baptiſer, initier perſonne qu'en connaiſſance de cauſe. Vous faites promettre, diſent-ils, qu'on ſera de la ſociété chrétienne; mais un enfant ne peut s'engager à rien. Vous lui donnez un répondant, un parain: mais c'eſt un abus d'un ancien uſage. Cette précaution était très convenable dans le premier établiſſement. Quand des inconnus, hommes faits, femmes & filles adultes venaient ſe préſenter aux premiers diſciples pour être reçus dans la ſociété, pour avoir part aux aumônes, ils avaient beſoin d'une caution qui répondît de leur fidélité; il falait s'aſſurer d'eux; ils juraient d'être à vous: mais un enfant eſt dans un cas diamétralement oppoſé. Il eſt arrivé ſouvent qu'un enfant baptiſé par des Grecs à Conſtantinople, a été enſuite circoncis par des Turcs; chrétien à huit jours, muſulman à treize ans, il a trahi les ſermens de ſon parain. C'eſt une des

raiſons que les anabaptiſtes peuvent alléguer; mais cette raiſon qui ſerait bonne en Turquie, n'a jamais été admiſe dans des pays chrétiens, où le baptême aſſure l'état d'un citoyen. Il faut ſe conformer aux loix & aux rites de ſa patrie.

Les Grecs rebaptiſent les Latins qui paſſent d'une de nos communions latine à la communion grecque ; l'uſage était dans le ſiécle paſſé que ces cathécumènes prononçaſſent ces paroles : *Je crache ſur mon père & ma mère qui m'ont fait mal baptiſer.* Peut-être cette coutume dure encore & durera longtems dans les provinces.

BARAC ET DÉBORA,

ET PAR OCCASION DES CHARS DE GUERRE.

NOus ne prétendons point diſcuter ici en quel tems *Barac* fut chef du peuple Juif, pourquoi étant chef, il laiſſa commander ſon armée par une femme ; ſi cette femme nommée *Débora* avait épouſé *Lapidoth* ; ſi elle était la parente ou l'amie de *Barac*, ou même ſa fille ou ſa mère ; ni quel jour ſe donna la bataille du Thabor

en Galilée entre cette *Débora* & le capitaine *Sizara* général des armées du roi *Jabin*, lequel *Sizara* commandait vers la Galilée une armée de trois cent mille fantaſſins, dix mille cavaliers & trois mille chars armés en guerre, ſi l'on en croit l'hiſtorien *Joſeph*.

Antiq. jud. liv. V.

Nous laiſſerons même ce *Jabin* roi d'un village nommé Azor, qui avait plus de troupes que le grand Turc. Nous plaignons beaucoup la deſtinée de ſon grand-viſir *Sizara* qui ayant perdu la bataille en Galilée, ſauta de ſon chariot à quatre chevaux & s'enfuit à pied pour courir plus vite. Il alla demander l'hoſpitalité à une ſainte femme juive qui lui donna du lait, & qui lui enfonça un grand clou de charrette dans la tête, quand il fut endormi. Nous en ſommes très fâchés; mais ce n'eſt pas cela dont il s'agit: nous voulons parler des chariots de guerre.

C'eſt au pied du mont Thabor, auprès du torrent de Ciſon, que ſe donna la bataille. Le mont Thabor eſt une montagne eſcarpée dont les branches un peu moins hautes s'étendent dans une grande partie de la Galilée. Entre cette montagne & les rochers voiſins eſt une petite plaine ſemée de gros cailloux, & impraticable aux évolutions de la cavalerie. Cette plaine eſt de quatre à cinq cent pas. Il eſt à croire que le capitaine *Sizara* n'y rangea pas ſes trois cent mille hommes

en

en bataille ; ſes trois mille chariots auraient difficilement manœuvré dans cet endroit.

Il eſt à croire que les Hébreux n'avaient point des chariots de guerre dans un pays uniquement renommé pour les ânes : mais les Aſiatiques s'en ſervaient dans les grandes plaines.

Confucius, ou plutôt *Confutſé* dit poſitivement, que de tems immémorial les vice-rois des provinces de la Chine étaient tenus de fournir à l'empereur chacun mille chariots de guerre attelés de quatre chevaux. Livre 3.

Les chars devaient être en uſage longtems avant la guerre de Troye, puiſqu'*Homère* ne dit point que ce fût une invention nouvelle ; mais ces chars n'étaient point armés comme ceux de Babilone ; les roues ni l'eſſieu ne portaient point de fers tranchans.

Cette invention dut être d'abord très formidable dans les grandes plaines, ſurtout quand les chars étaient en grand nombre & qu'ils couraient avec impetuoſité, garnis de longues piques & de faulx : mais quand on y fut acoutumé, il parut ſi aiſé d'éviter leur choc, qu'ils ceſſerent d'ètre en uſage par toute la terre.

On propoſa, dans la guerre de 1741, de renouveller cette ancienne invention & de la rectifier.

Un miniſtre d'état fit conſtruire un de ces chariots qu'on eſſaya. On prétendait que dans des grandes plaines comme celles de Lutzen, on pourait s'en ſervir avec avantage, en les cachant derrière la cavalerie, dont les eſcadrons s'ouvriraient pour les laiſſer paſſer, & les ſuivraient enſuite. Les généraux jugèrent que cette manœuvre ſerait inutile & même dangereuſe, dans un tems où le canon ſeul gagne les batailles. Il fut repliqué qu'il y aurait dans l'armée à chars de guerre, autant de canons pour les protéger, qu'il y en aurait dans l'armée ennemie pour les fracaſſer. On ajouta que ces chars ſeraient d'abord à l'abri du canon derrière les bataillons ou eſcadrons, que ceux-ci s'ouvriraient pour laiſſer courir ces chars avec impétuoſité, que cette attaque inattendue pourait faire un effet prodigieux. Les généraux n'oppoſèrent rien à ces raiſons; mais ils ne voulurent point jouer à ce jeu renouvellé des Perſes.

B A R B E.

TOus les naturaliſtes nous aſſurent que la ſécrétion qui produit la barbe, eſt la même que celle qui perpétue le genre-humain. Les eunuques, dit-on, n'ont point

de barbe ; parce qu'on leur a ôté les deux bouteilles dans lesquelles s'élaborait la liqueur procréatrice qui devait à la fois former des hommes, & de la barbe au menton. On ajoute que la plûpart des impuissans n'ont point de barbe, par la raison qu'ils manquent de cette liqueur, laquelle doit être repompée par des vaisseaux absorbans, s'unir à la lymphe nourricière, & lui fournir de petits oignons de poils sous le menton, sur les joues, &c. &c.

Il y a des hommes velus de la tête aux pieds comme les singes ; on prétend que ce sont les plus dignes de propager leur espèce, les plus vigoureux, les plus prêts à tout ; & on leur fait souvent beaucoup trop d'honneur, ainsi qu'à certaines dames qui sont un peu velues, & qui ont ce qu'on appelle *une belle palatine*. Le fait est que les hommes & les femmes sont tous velus de la tête aux pieds ; blondes ou brunes, bruns ou blonds, tout cela est égal. Il n'y a que la paume de la main & la plante du pied qui soient absolument sans poil. La seule différence, surtout dans nos climats froids, c'est que les poils des dames, & surtout des blondes, sont plus folets, plus doux, plus imperceptibles. Il y a aussi beaucoup d'hommes, dont la peau semble très unie; mais il en est d'autres qu'on prendrait de loin pour des ours, s'ils avaient une queue.

Cette affinité conſtante entre le poil & la liqueur ſéminale, ne peut guère ſe conteſter dans notre hémiſphère. On peut ſeulement demander pourquoi les eunuques & les impuiſſans étant ſans barbe ont pourtant des cheveux ? La chevelure ſerait-elle d'un autre genre que la barbe, & que les autres poils ? N'aurait-elle aucune analogie avec cette liqueur ſéminale ? Les eunuques ont des ſourcils & des cils aux paupières ; voilà encor une nouvelle exception. Cela pourait nuire à l'opinion dominante que l'origine de la barbe eſt dans les teſticules. Il y a toûjours quelques difficultés qui arrêtent tout court les ſuppoſitions les mieux établies. Les ſyſtêmes ſont comme les rats qui peuvent paſſer par vingt petits trous, & qui en trouvent enfin deux ou trois qui ne peuvent les admettre.

Il y a un hémiſphère entier qui ſemble dépoſer contre l'union fraternelle de la barbe & de la ſemence. Les Américains de quelque contrée, de quelque couleur, de quelque ſtature qu'ils ſoient, n'ont ni barbe au menton, ni aucun poil ſur le corps, excepté les ſourcils & les cheveux. J'ai des atteſtations juridiques d'hommes en place qui ont vécu, converſé, combattu avec trente nations de l'Amérique ſeptentrionale ; ils atteſtent qu'ils ne leur ont jamais vu un poil ſur le corps, & ils

ſe moquent, comme ils le doivent, des écrivains qui, ſe copiant les uns les autres, diſent que les Américains ne ſont ſans poil que parce qu'ils ſe l'arrachent avec des pinces; comme ſi *Chriſtophe Colomb*, *Fernand Cortez* & les autres conquérans avaient chargé leurs vaiſſeaux de ces petites pincettes avec leſquelles nos dames arrachent leurs poils folets, & en avaient diſtribué dans tous les cantons de l'Amérique.

J'avais cru longtems que les Eſquimaux étaient exceptés de la loi générale du nouveau monde : mais on m'aſſure qu'ils ſont imberbes comme les autres. Cependant on fait des enfans au Chili, au Pérou, en Canada, ainſi que dans notre continent barbu. La virilité n'eſt point attachée en Amérique à des poils tirant ſur le noir ou ſur le jaune. Il y a donc une différence ſpécifique entre ces bipèdes & nous, de même que leurs lions, qui n'ont point de crinière, ne ſont pas de la même eſpèce que nos lions d'Afrique.

Il eſt à remarquer que les Orientaux n'ont jamais varié ſur leur conſidération pour la barbe. Le mariage chez eux a toûjours été, & eſt encor l'époque de la vie où l'on ne ſe raſe plus le menton. L'habit long & la barbe impoſent du reſpect. Les Occidentaux ont preſque toûjours changé d'habit, &, ſi on l'oſe dire, de menton. On porta des mouſtaches

ſous *Louïs XIV* juſques vers l'année 1672. Sous *Louïs XIII* c'était une petite barbe en pointe. *Henri IV* la portait quarrée. *Charles-Quint*, *Jules II*, *François I* remirent en honneur à leur cour la large barbe, qui était depuis longtems paſſée de mode. Les gens de robe alors, par gravité & par reſpect pour les uſages de leurs pères, ſe feſaient raſer, tandis que les courtiſans en pourpoint & en petit manteau portaient la barbe la plus longue qu'ils pouvaient. Les rois alors, quand ils voulaient envoyer un homme de robe en ambaſſade, priaient ſes confrères de ſouffrir qu'il laiſſât croître ſa barbe ſans qu'on ſe moquât de lui dans la chambre des comptes, ou des enquêtes. En voilà trop ſur les barbes.

BATAILLON.

ORDONNANCE MILITAIRE.

LA quantité d'hommes dont un bataillon a été ſucceſſivement compoſé, a changé depuis l'impreſſion de l'Encyclopédie, & on changera encor, les calculs par leſquels pour tel nombre donné d'hommes on doit trouver les côtés du quarré, les moyens de faire ce quarré plein ou vide, & de faire d'un ba-

taillon un triangle à l'imitation du cuneus des anciens, qui n'était cependant point un triangle. Voilà ce qui eſt déja à l'article *Bataillon*, & nous n'ajouterons que quelques remarques ſur les propriétés, ou ſur les défauts de cette ordonnance.

La méthode de ranger les bataillons ſur quatre hommes de hauteur, leur donne, ſelon pluſieurs officiers, un front fort étendu, & des flancs très faibles: le flottement, ſuite néceſſaire de ce grand front, ôte à cette ordonnance les moyens d'avancer légerément ſur l'ennemi, & la faibleſſe de ſes flancs l'expoſe à être battu toutes les fois que ſes flancs ne ſont pas appuiés ou protégés; alors il eſt obligé de ſe mettre en quarré, & il devient preſque immobile: voilà, dit-on, ſes défauts.

Ses avantages, ou plutôt ſon ſeul avantage, c'eſt de donner beaucoup de feu, parce que tous les hommes qui le compoſent peuvent tirer; mais on croit que cet avantage ne compenſe pas ſes défauts, ſurtout chez les Français.

La façon de faire la guerre aujourd'hui eſt toute différente de ce qu'elle était autrefois. On range une armée en bataille pour être en butte à des milliers de coups de canon; on avance un peu plus enſuite pour donner & recevoir des coups de fuſil, & l'armée, qui

la première s'ennuie de ce tapage, a perdu la bataille. L'artillerie françaiſe eſt très bonne, mais le feu de ſon infanterie eſt rarement ſupérieur & fort ſouvent inférieur à celui des autres nations. On peut dire avec autant de vérité que la nation Françaiſe attaque avec la plus grande impétuoſité, & qu'il eſt très difficile de réſiſter à ſon choc : le même homme qui ne peut pas ſouffrir patiemment des coups de canon pendant qu'il eſt immobile, & qu'il aura peur même, volera à la batterie, ira avec rage, s'y fera tuer ou enclouera le canon ; c'eſt ce qu'on a vu pluſieurs fois. Tous les grands généraux ont jugé de même des Français. Ce ſerait augmenter inutilement cet article que de citer des faits connus ; on ſait que le maréchal de *Saxe* voulait réduire toutes les affaires à des affaires de poſte. Pour cette même raiſon, *les Français l'emporteront ſur leurs ennemis*, dit Folard, *ſi on les abandonne deſſus, mais ils ne valent rien ſi on fait le contraire.*

On a prétendu qu'il faudrait croiſer la bayonnette avec l'ennemi, &, pour le faire avec plus d'avantage, mettre les bataillons ſur un front moins étendu, & en augmenter la profondeur ; ſes flancs feraient plus ſûrs, ſa marche plus prompte, & ſon attaque plus forte.

(*Cet article eſt de Mr.* D. P. *officier de l'état major.*)

ADDITION.

Remarquons que l'ordre, la marche, les évolutions des bataillons, tels à-peu-près qu'on les met aujourd'hui en uſage, ont été rétablis en Europe par un homme qui n'était point militaire, par *Machiavel* ſecrétaire de Florence. Bataillons ſur trois, ſur quatre, ſur cinq de hauteur; bataillons marchans à l'ennemi; bataillons quarrés pour n'être point entamés après une déroute; bataillons de quatre de profondeur ſoutenus par d'autres en colonne; bataillons flanqués de cavalerie, tout eſt de lui: il apprit à l'Europe l'art de la guerre. On la feſait depuis longtems, mais on ne la ſavait pas.

Le grand duc voulut que l'auteur de la *Mandragore* & de *Clitie* commandât l'exercice à ſes troupes, ſelon ſa méthode nouvelle. *Machiavel* s'en donna bien de garde; il ne voulut pas que les officiers & les ſoldats ſe moquaſſent d'un général en manteau noir: les officiers exercèrent les troupes en ſa préſence, & il ſe réſerva pour le conſeil.

C'eſt une choſe ſingulière, que toutes les qualités qu'il demande dans le choix d'un ſoldat. Il exige d'abord la *gagliardia*, & cette gaillardiſe ſignifie *vigueur alerte*; il veut des yeux vifs & aſſurés dans leſquels il y ait même de la gayeté; le cou nerveux, la

poitrine large, le bras muſculeux, les flancs arrondis, peu de ventre, les jambes & les pieds ſecs, tous ſignes d'agilité & de force.

Mais il veut ſurtout que le ſoldat ait de l'honneur, & que ce ſoit par honneur qu'on le mène. „ La guerre, dit-il, ne corrompt que „ trop les mœurs, & il rappelle le proverbe „ italien, qui dit, *La guerre forme les vo-* „ *leurs, & la paix leur dreſſe des potences.*

Machiavel fait très peu de cas de l'infanterie Françaiſe; & il faut avouer que juſqu'à la bataille de Rocroi elle a été fort mauvaiſe. C'était un étrange homme que ce *Machiavel*, il s'amuſait à faire des vers, des comédies, à montrer de ſon cabinet l'art de ſe tuer régulièrement, & à enſeigner aux princes l'art de ſe parjurer, d'aſſaſſiner & d'empoiſonner dans l'occaſion; grand art que le pape *Alexandre VI*, & ſon bâtard *Céſar Borgia* pratiquaient merveilleuſement ſans avoir beſoin de ces leçons.

Obſervons que dans tous les ouvrages de *Machiavel*, ſur tant de différens ſujets, il n'y a pas un mot qui rende la vertu aimable, pas un mot qui parte du cœur. C'eſt une remarque qu'on a faite ſur *Boileau* même. Il eſt vrai qu'il ne fait pas aimer la vertu; mais il la peint comme néceſſaire.

BATARD.

NOus n'ajouterons que deux mots à l'article *Bâtard* de l'Encyclopédie.

En Efpagne, les bâtards ont toûjours hérité. Le roi *Henri de Tranftamare* ne fut point regardé comme roi illégitime, quoiqu'il fût enfant illégitime ; & cette race de bâtards, fondue dans la maifon d'Autriche, a régné en Efpagne jufqu'à *Philippe V.*

La race d'*Arragon*, qui régnait à Naples du tems de *Louïs XII*, était bâtarde. Le comte de Dunois fignait, *le bâtard d'Orléans*, & l'on a confervé longtems des lettres du duc de Normandie roi d'Angleterre fignées, *Guillaume le bâtard.* (Voyez à l'article *Loi* comme toutes les loix & tous les ufages fe contredifent.)

BAYLE.

MAis fe peut-il que *Louïs Racine* ait traité Bayle de *cœur cruel & d'homme affreux* dans une épître à *Jean-Batifte Rouffeau*, qui eft affez peu connue, quoi qu'imprimée ?

Il compare *Bayle*, dont la profonde dialec-

tique fit voir le faux de tant de ſyſtèmes ; à *Marius* aſſis ſur les ruines de Carthage.

Ainſi d'un œil content, Marius dans ſa fuite,
Contemplait les débris de Carthage détruite.

Voilà une ſimilitude bien peu reſſemblante, comme dit Pope, *ſimilé unlike.* Marius n'avait point détruit Carthage comme *Bayle* avait détruit de mauvais argumens. *Marius* ne voyait point ces ruines avec plaiſir ; au contraire, pénétré d'une douleur ſombre & noble, en contemplant la viciſſitude des choſes humaines, il fit cette mémorable réponſe, *Dis au proconſul d'Afrique que tu as vu Marius ſur les ruines de Carthage. a*)

Nous demandons en quoi *Marius* peut reſſembler à *Bayle ?*

On conſent que *Loüis Racine* donne le nom de *cœur affreux* & d'*homme cruel* à Marius, à Sylla, aux trois triumvirs &c. &c. &c.

a) Il ſemble que ce grand mot ſoit au-deſſus de la penſée de Lucain.

Solatia fati
Carthago Mariuſque tulit, pariterque jacentes,
Ignovera Deis.

Carthage & Marius couchés ſur le même ſable ſe conſolèrent & pardonnèrent aux Dieux ; mais ils ne ſont contens ni dans *Lucain*, ni dans la réponſe du Romain.

Mais à Bayle ! *déteſtable plaiſir*, *cœur cruel*, *homme affreux !* il ne falait pas mettre ces mots dans la ſentence portée par *Louïs Racine*, contre un philoſophe qui n'eſt convaincu que d'avoir peſé les raiſons des manichéens, des pauliciens, des ariens, des eutichiens, & celles de leurs adverſaires. *Louïs Racine* ne proportionnait pas les peines aux délits. Il devait ſe ſouvenir que *Bayle* combattit *Spinoſa* trop philoſophe, & *Jurieu* qui ne l'était point du tout. Il devait reſpecter les mœurs de *Bayle*, & apprendre de lui à raiſonner. Mais il était janſéniſte, c'eſt-à-dire, il ſavait les mots de la langue du janſéniſme & les employait au hazard.

Vous appelleriez avec raiſon *cruel & affreux*, un homme puiſſant qui commanderait à ſes eſclaves ſous peine de mort, d'aller faire une moiſſon de froment où il aurait ſemé des chardons ; qui donnerait aux uns trop de nourriture, & qui laiſſerait mourir de faim les autres, qui tuerait ſon fils ainé pour laiſſer un gros héritage au cadet. C'eſt-là ce qui eſt affreux & cruel ; *Louïs Racine* ! On prétend que c'eſt-là le Dieu de tes janſéniſtes : mais je ne le crois pas.

O gens de parti ! gens attaqués de la jauniſſe, vous verrez toûjours tout jaune.

Et à qui l'héritier non-penſeur d'un père qui avait cent fois plus de goût que de phi-

losophie, adressait-il sa malheureuse épître dévote contre le vertueux *Bayle* ? A *Rousseau*, à un poëte qui pensait encor moins, à un homme dont le principal mérite avait consisté dans des épigrammes qui révoltent l'honnèteté la plus indulgente, à un homme qui s'était étudié à mettre en rimes riches la sodomie & la bestialité, qui traduisait tantôt un psaume & tantôt une ordure du moyen de parvenir, à qui il était égal de chanter JESUS-CHRIST ou *Giton*. Tel était l'apôtre à qui *Louïs Racine* déférait *Bayle* comme un scélérat. Quel motif avait pu faire tomber le frère de *Phèdre* & d'*Iphigénie* dans un si prodigieux travers ? Le voici ; *Rousseau* avait fait des vers pour les jansénistes qu'il croyait alors en crédit.

C'est tellement la rage de la faction qui s'est déchainée sur *Bayle*, que vous n'entendez aucun des chiens qui ont heurlé contre lui, aboyer contre *Lucrèce*, *Cicéron*, *Senèque*, *Epicure*, ni contre tant de philosophes de l'antiquité. Ils en veulent à *Bayle* ; il est leur concitoyen, il est de leur siécle ; sa gloire les irrite. On lit *Bayle*, on ne lit point *Nicole* ; c'est la source de la haine janséniste. On lit *Bayle*, on ne lit ni le révérend père *Croiset* ni le révérend père *Caussin*. C'est la source de la haine jésuitique.

En vain un parlement de France lui a fait le plus grand honneur, en rendant ſon teſtament valide malgré la ſévérité de la loi. La démence de parti ne connait ni honneur ni juſtice. Je n'ai donc point inſéré cet article pour faire l'éloge du meilleur des Dictionnaires, éloge qui ſied pourtant ſi bien dans celui-ci; mais dont *Bayle* n'a pas beſoin. Je l'ai écrit pour rendre, ſi je puis, l'eſprit de parti odieux & ridicule.

BEAU.

PUiſque nous avons cité *Platon* ſur l'amour, pourquoi ne le citerions-nous pas ſur le beau, puiſque le beau ſe fait aimer? On ſera peut-être curieux de ſavoir, comment un Grec parlait du beau, il y a plus de deux mille ans.

„ L'homme expié dans les myſtères ſacrés, „ quand il voit un beau viſage décoré d'une „ forme divine, ou bien quelque eſpèce in- „ corporelle, ſent d'abord un frémiſſement ſe- „ cret, & je ne ſais quelle crainte reſpec- „ tueuſe; il regarde cette figure comme une „ divinité........ quand l'influence de la „ beauté entre dans ſon ame par les yeux, il „ s'échauffe; les aîles de ſon ame ſont arroſées, „ elles perdent leur dureté qui retenait leur

„ germe, elles se liquefient ; ces germes en-
„ flés dans les racines de ses aîles s'efforcent
„ de sortir par toute l'espèce de l'ame, (car
„ l'ame avait des aîles autrefois.) &c. "

Je veux croire que rien n'est plus beau que ce discours de *Platon ;* mais il ne nous donne pas des idées bien nettes de la nature du beau.

Demandez à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le to kalon ? il vous répondra que c'est sa crapaude avec deux gros yeux ronds sortans de sa petite tête, une gueule large & plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée, le beau est pour lui une peau noire huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le diable, il vous dira que le beau est une paire de cornes, quatre griffes & une queüe. Consultez enfin les philosophes, ils vous répondront par du galimatias ; il leur faut quelque chose de conforme à l'archétipe du beau en essence, au to kalon.

J'assistais un jour à une tragédie auprès d'un philosophe ; Que cela est beau ! disait-il. Que trouvez-vous là de beau ? lui dis-je ; C'est, dit-il, que l'auteur a atteint son but. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien. Elle a atteint son but, lui dis-je ; voilà une belle médecine ? Il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine est belle, &

que

que pour donner à quelque chofe le nom de *beauté*, il faut qu'elle vous caufe de l'admiration & du plaifir. Il convint que cette tragédie lui avait infpiré ces deux fentimens, & que c'était-là le to kalon, le beau.

Nous fimes un voyage en Angleterre: on y joüa la même piéce, parfaitement traduite; elle fit bâiller tous les fpectateurs. Oh oh! dit-il, le to kalon n'eft pas le même pour les Anglais & pour les Français. Il conclut après bien des refléxions, que le beau eft fouvent très rélatif, comme ce qui eft décent au Japon eft indécent à Rome; & ce qui eft de mode à Paris ne l'eft pas à Pekin; & il s'épargna la peine de compofer un long traité fur le beau.

Il y a des actions que le monde entier trouve belles. Deux officiers de *Céfar*, ennemis mortels l'un de l'autre, fe portent un défi, non à qui répandra le fang l'un de l'autre derrière un buiffon en tierce & en quarte comme chez nous; mais à qui défendra le mieux le camp des Romains, que les barbares vont attaquer. L'un des deux, après avoir repouffé les ennemis, eft prêt de fuccomber; l'autre vole à fon fecours, lui fauve la vie & achève la victoire.

Un ami fe dévoue à la mort pour fon ami; un fils pour fon père; ..... l'Algonquin, le Français, le Chinois diront tous que cela eft

fort *beau*, que ces actions leur font plaisir ; qu'ils les admirent.

Ils en diront autant des grandes maximes de morale ; de celle-ci de Zoroastre ; *dans le doute si une action est juste, abstien-toi....* ; de celle-ci de Confucius ; *oublie les injures, n'oublie jamais les bienfaits.*

Le Nègre aux yeux ronds, au nez épaté, qui ne donnera pas aux dames de nos cours le nom de *Belles*, le donnera sans hésiter à ces actions & à ces maximes. Le méchant homme même reconnaîtra la beauté des vertus qu'il n'ose imiter. Le beau qui ne frappe que les sens, l'imagination & ce qu'on appelle l'*esprit*, est donc souvent incertain. Le beau qui parle au cœur ne l'est pas. Vous trouverez une foule de gens qui vous diront qu'ils n'ont rien trouvé de *beau* dans les trois quarts de l'*Iliade* ; mais personne ne vous niera que le dévouement de *Codrus* pour son peuple ne soit fort beau, supposé qu'il soit vrai.

Le frère *Attiret*, jésuite, natif de Dijon, était employé comme dessinateur dans la maison de campagne de l'empereur *Cambi*, à quelques *lis* de Pekin.

Cette maison des champs, dit-il dans une de ses lettres à Mr. *Dassaut*, est plus grande que la ville de Dijon. Elle est partagée en mille corps de logis, sur une même ligne ; chacun de ces palais a ses cours, ses par-

terres, ſes jardins & ſes eaux ; chaque façade eſt ornée d'or, de vernis & de peintures. Dans le vaſte enclos du parc on a élevé à la main des collines hautes de vingt juſqu'à ſoixante pieds. Les vallons ſont arroſés d'une infinité de canaux qui vont au loin ſe rejoindre pour former des étangs & des mers. On ſe promène ſur ces mers dans des barques vernies & dorées de douze à treize toiſes de long ſur quatre de large. Ces barques portent des ſallons magnifiques ; & les bords de ces canaux, de ces mers & de ces étangs ſont couverts de maiſons toutes dans des goûts différens. Chaque maiſon eſt accompagnée de jardins & de caſcades. On va d'un vallon dans un autre par des allées tournantes ornées de pavillons & de grottes. Aucun vallon ne ſe reſſemble ; le plus vaſte de tous eſt entouré d'une colonade, derrière laquelle ſont des bâtimens dorés. Tous les appartemens de ces maiſons répondent à la magnificence du dehors ; tous les canaux ont des ponts de diſtance en diſtance ; ces ponts ſont bordés de baluſtrades de marbre blanc ſculptées en bas-relief.

Au milieu de la grande mer on a élevé un rocher, & ſur ce rocher un pavillon quarré, où l'on compte plus de cent appartemens. De ce pavillon quarré on découvre tous les palais, toutes les maiſons, tous les jardins de cet enclos immenſe ; il y en a plus de quatre cent.

Quand l'empereur donne quelque fête ; tous ces bâtimens ſont illuminés en un inſtant ; & de chaque maiſon on voit un feu d'artifice.

Ce n'eſt pas tout ; au bout de ce qu'on appelle *la mer*, eſt une grande foire que tiennent les officiers de l'empereur. Des vaiſſeaux partent de la grande mer pour arriver à la foire. Les courtiſans ſe déguiſent en marchands, en ouvriers de toute eſpèce ; l'un tient un caffé, l'autre un cabaret ; l'un fait le métier de filou, l'autre d'archer qui court après lui. L'empereur, l'impératrice & toutes les dames de la cour viennent marchander des étoffes ; les faux marchands les trompent tant qu'ils peuvent. Ils leur diſent qu'il eſt honteux de tant diſputer ſur le prix, qu'ils ſont de mauvaiſes pratiques. Leurs majeſtés répondent qu'ils ont affaire à des fripons ; les marchands ſe fâchent & veulent s'en aller ; on les appaiſe : l'empereur achète tout & en fait des loteries pour toute ſa cour. Plus loin ſont des ſpectacles de toute eſpèce.

Quand frère *Attiret* vint de la Chine à Verſailles, il le trouva petit & triſte. Des Allemands qui s'extaſiaient en parcourant les boſquets, s'étonnaient que frère *Attiret* fût ſi difficile. C'eſt encor une raiſon qui me détermine à ne point faire un traité du *beau*.

BÉKER,

OU DU MONDE ENCHANTÉ, ET DU DIABLE.

CE *Baltazar Béker*, très bon homme, grand ennemi de l'enfer éternel & du diable, & encor plus de la précifion, fit beaucoup de bruit en fon tems par fon gros livre du *Monde enchanté.*

Un *Jaques-George de Chaufepié*, prétendu continuateur de *Bayle*, affure que *Béker* apprit le grec à Groningue. *Niceron* a de bonnes raifons pour croire que ce fut à Franeker. On eft fort en doute à la cour fur ce point d'hiftoire.

Le fait eft que du tems de *Béker* miniftre du St. Evangile, (comme on dit en Hollande) le diable avait encor un crédit prodigieux chez les théologiens de toutes les efpèces au milieu du dix-feptiéme fiécle, malgré *Bayle* & les bons efprits qui commençaient à éclairer le monde. La forcellerie, les poffeffions, & tout ce qui eft attaché à cette belle théologie, étaient en vogue dans toute l'Europe, & avaient fouvent des fuites funeftes.

Il n'y avait pas un fiécle que le roi *Jaques* lui-même, furnommé par Henri IV, *Maître Jaques*, ce grand ennemi de la communion

romaine, & du pouvoir papal, avait fait imprimer ſa *Démonologie* (quel livre pour un roi!) & dans cette Démonologie *Jaques* reconnait des enſorcellemens, des incubes, des ſuccubes; il avoue le pouvoir du diable & du pape, qui, ſelon lui, a le droit de chaſſer *Satan* du corps des poſſedés, tout comme les autres prêtres.

Croirait-on bien qu'à Genève on fit brûler en 1652, du tems de ce même *Béker*, une pauvre fille nommée *Magdelaine Chaudron*, à qui on perſuada qu'elle était ſorcière?

Voici la ſubſtance très exacte de ce que porte le procès verbal de cette ſotiſe affreuſe, qui n'eſt pas le dernier monument de cette eſpèce.

„ *Michelle* ayant rencontré le diable en
„ ſortant de la ville, le diable lui donna un
„ baiſer, reçut ſon hommage, & imprima
„ ſur ſa lèvre ſupérieure & à ſon teton droit,
„ la marque qu'il a coutume d'appliquer à
„ toutes les perſonnes qu'il reconnait pour
« ſes favorites. Ce ſceau du diable eſt un
„ petit ſeing qui rend la peau inſenſible,
„ comme l'affirment tous les juriſconſultes
„ démonographes.

„ Le diable ordonna à *Michelle Chaudron*
„ d'enſorceler deux filles. Elles obéit à ſon
„ ſeigneur ponctuellement. Les parens des
„ filles l'accuſèrent juridiquement de dia-
„ blerie; les filles furent interrogées & con-

„ frontées avec la coupable. Elles atteſtèrent
„ qu'elles ſentaient continuellement une four-
„ millière dans certaines parties de leur corps,
„ & qu'elles étaient poſſedées. On appella
„ les médecins, ou du moins ceux qui paſ-
„ ſaient alors pour médecins. Ils viſitèrent
„ les filles; ils cherchèrent ſur le corps de
„ *Michelle* le ſceau du diable, que le pro-
„ cès verbal appelle les *marques ſataniques.*
„ Ils y enfoncèrent une longue aiguille, ce
„ qui était déja une torture douloureuſe. Il
„ en ſortit du ſang, & *Michelle* fit connaître
„ par ſes cris que les marques ſataniques ne
„ rendent point inſenſible. Les juges ne
„ voyant pas de preuve complette que *Mi-*
„ *chelle Chaudron* fût ſorcière, lui firent don-
„ ner la queſtion, qui produit infailliblement
„ ces preuves: cette malheureuſe cédant à
„ la violence des tourmens, confeſſa enfin
„ tout ce qu'on voulut.

„ Les médecins cherchèrent encor la mar-
„ que ſatanique. Ils la trouvèrent à un petit
„ ſeing noir ſur une de ſes cuiſſes. Ils y en-
„ foncèrent l'aiguille; les tourmens de la
„ queſtion avaient été ſi horribles, que cette
„ pauvre créature expirante ſentit à peine
„ l'aiguille; elle ne cria point: ainſi le crime
„ fut avéré. Mais comme les mœurs com-
„ mençaient à s'adoucir, elle ne fut brûlée
„ qu'après avoir été pendue & étranglée. "

Tous les tribunaux de l'Europe chré-

tienne retentiſſaient encor de pareils arrêts. Cette imbécillité barbare a duré ſi longtems, que de nos jours, à Vurtzbourg en Franconie, on a encor brûlé une ſorcière en 1750.

De telles horreurs dont l'Europe était pleine, déterminerent le bon *Béker* à combattre le diable. On eut beau lui dire, en proſe & en vers, qu'il avait tort de l'attaquer, attendu qu'il lui reſſemblait beaucoup, étant d'une laideur horrible; rien ne l'arrêta; il commença par nier abſolument le pouvoir de *Satan*, & s'enhardit même juſqu'à ſoutenir qu'il n'exiſte pas. „ S'il y avait un „ diable, diſait-il, il ſe vengerait de la „ guerre que je lui fais. "

Béker ne raiſonnait que trop bien, en diſant que le diable le punirait s'il exiſtait. Les miniſtres ſes confrères prirent le parti de *Satan* & dépoſerent *Béker*.

> Car l'hérétique excommunie auſſi
> Au nom de Dieu. Genève imite Rome
> Comme le ſinge eſt copiſte de l'homme.

Béker entre en matière dès le ſecond tome. Selon lui, le ſerpent qui ſéduiſit nos premiers parens n'était point un diable, mais un vrai ſerpent; comme l'âne de *Balaam* était un âne véritable, & comme la baleine qui engloutit *Jonas* était une baleine réelle. C'était ſi bien un vrai ſerpent, que toute ſon eſpèce qui mar-

chait auparavant ſur ſes pieds, fut condamnée à ramper ſur le ventre. Jamais ni ſerpent, ni autre bète n'eſt appellée *Satan* ou *Belzébuth* ou *Diable* dans le Pentateuque. Jamais il n'y eſt queſtion de *Satan*.

Le Hollandais deſtructeur de *Satan*, admet à la vérité des anges, mais en même tems il aſſure qu'on ne peut prouver par la raiſon qu'il y en ait; *& s'il y en a*, dit-il dans ſon chapitre huitiéme du tome ſecond, *il eſt difficile de dire ce que c'eſt. L'Ecriture ne nous dit jamais ce que c'eſt, en tant que cela concerne la nature, ou en quoi conſiſte la nature d'un eſprit..... La Bible n'eſt pas faite pour les anges, mais pour les hommes.* JESUS *n'a pas été fait ange pour nous, mais homme.*

Si *Béker* a tant de ſcrupule ſur les anges, il n'eſt pas étonnant qu'il en ait ſur les diables; & c'eſt une choſe aſſez plaiſante de voir toutes les contorſions où il met ſon eſprit pour ſe prévaloir des textes qui lui ſemblent favorables, & pour éluder ceux qui lui ſont contraires.

Il fait tout ce qu'il peut pour prouver que le diable n'eut aucune part aux afflictions de *Job*, & en cela il eſt plus prolixe que les amis mêmes de ce ſaint homme.

Il y a grande apparence qu'on ne le condamna que par le dépit d'avoir perdu ſon tems à le lire. Et je ſuis perſuadé que ſi le

diable lui-même avait été forcé de lire le *Monde enchanté* de *Béker*, il n'aurait jamais pû lui pardonner de l'avoir ſi prodigieuſement ennuié.

Un des plus grands embarras de ce théologien Hollandais, eſt d'expliquer ces paroles: JESUS *fut tranſporté par l'eſprit au deſert pour être tenté par le diable, par le Knathbull.* Il n'y a point de texte plus formel. Un théologien peut écrire contre *Belzébuth* tant qu'il voudra, mais il faut de néceſſité qu'il l'admette; après quoi il expliquera les textes difficiles comme il poura.

Que ſi on veut ſavoir préciſément ce que c'eſt que le diable, il faut s'en informer chez le jéſuite *Schotus*; perſonne n'en a parlé plus au long. C'eſt bien pis que *Béker*.

En ne conſultant que l'hiſtoire, l'ancienne origine du diable eſt dans la doctrine des Perſes. *Hariman* ou *Arimane* le mauvais principe, corrompt tout ce que le bon principe a fait de ſalutaire. Chez les Egyptiens *Typhon* fait tout le mal qu'il peut, tandis qu'*Oshireth*, que nous nommons *Oſiris*, fait avec *Ishet* ou *Iſis* tout le bien dont il eſt capable.

Avant les Egyptiens & les Perſes, *Moizazor* chez les Indiens, s'était révolté contre DIEU, & était devenu le diable; mais enfin DIEU lui avait pardonné. Si *Béker* & les ſo-

ciniens avaient ſu cette anecdote de la chûte des anges indiens & de leur rétabliſſement, ils en auraient bien profité pour ſoutenir leur opinion que l'enfer n'eſt pas perpétuel, & pour faire eſpérer leur grace aux damnés qui liront leurs livres.

On eſt obligé d'avouer que les Juifs n'ont jamais parlé de la chûte des anges dans l'ancien Teſtament; mais il en eſt queſtion dans le nouveau.

On attribua vers le tems de l'établiſſement du chriſtianiſme, un livre à *Enoch ſeptiéme homme après Adam*, concernant le diable & ſes aſſociés. *Enoch* dit, que le chef des anges rebelles, était *Semiaxah*; qu'*Araciel*, *Atareulf*, *Ozampſifer* étaient ſes lieutenans: que les capitaines des anges fidèles étaient *Raphael*, *Gabriel*, *Uriel* &c.; mais il ne dit point que la guerre ſe fit dans le ciel; au contraire, on ſe battit ſur une montagne de la terre, & ce fut pour des filles. *St. Jude* cite ce livre dans ſon épître; DIEU *a gardé*, dit-il, *dans les ténèbres enchaînés juſqu'au jugement du grand jour les anges qui ont dégénéré de leur origine, & qui ont abandonné leur propre demeure. Malheur à ceux qui ont ſuivi les traces de Caïn, deſquels Enoch ſeptiéme homme après Adam a prophétiſé.*

St. Pierre, dans ſa ſeconde épître, fait alluſion au livre d'*Enoch*, en s'exprimant ainſi:

DIEU *n'a pas épargné les anges qui ont péché ; mais il les a jettés dans le tartare avec des cables de fer.*

Il était difficile que *Béker* résistât à des passages si formels.

On peut demander aujourd'hui pourquoi nous appellons Lucifer l'*esprit malin*, que la traduction hébraïque & le livre attribué à *Enoch* appellent *Semiaxah* ou, si on veut, *Semexiah ?* C'est que nous entendons mieux le latin que l'hébreu.

On a trouvé dans *Isaïe* une parabole contre un roi de Babilone. *Isaïe* lui-même l'appelle *parabole.* Il dit dans son quatorziéme chapitre au roi de Babilone ; *A ta mort on a chanté à gorge déploiée ; les sapins se sont réjouïs, tes commis ne viendront plus nous mettre à la taille. Comment ta hautesse est-elle descendue au tombeau malgré les sons de tes musettes ? Comment es-tu couché avec les vers & la vermine ? Comment es-tu tombée du ciel étoile du matin, Helel ? toi qui pressais les nations, tu es abattue en terre !*

On traduisit ce mot caldéen hébraïsé *Helel*, par Lucifer. Cette étoile du matin, cette étoile de *Vénus* fut donc le diable, *Lucifer*, tombé du ciel, & précipité dans l'enfer. C'est ainsi que les opinions s'établissent, & que souvent un seul mot, une seule sillabe mal entendus, une lettre changée ou supprimée ont été l'origine de

la croyance de tout un peuple. Du mont *Soracté* on a fait *St. Oreste* , du mot *Rabboni* on a fait *St. Rabboni* , qui rabonnit les maris jaloux , ou qui les fait mourir dans l'année ; de *Semo sancus* on a fait *St. Simon* le magicien. Ces exemples sont innombrables.

Mais que le diable soit l'étoile de *Vénus*, ou le *Semiaxah* d'Enoch , ou le *Satan* des Babiloniens , ou le *Moizazor* des Indiens , ou le *Typhon* des Egyptiens , Béker a raison de dire qu'il ne falait pas lui attribuer une si énorme puissance que celle dont nous l'avons cru revêtu jusqu'à nos derniers tems. C'est trop que de lui avoir immolé la femme de Vurtzbourg , *Magdelaine Chaudron* , le curé *Gaufredi* , la maréchale d'*Ancre* , & plus de cent mille sorciers en treize cent années dans les états chrétiens. Si *Baltazar Béker* s'en était tenu à rogner les ongles au diable , il aurait été très bien reçu ; mais quand un curé veut anéantir le diable , il perd sa cure.

BETHSAMÈS,

OU BETHSHEMESH.

LEs gens du monde seront peut-être étonnés que ce mot soit le sujet d'un article ; mais on ne s'adresse qu'aux savans , & on leur demande des instructions.

Bethshemesh ou Bethſamès, était un village appartenant au peuple de DIEU, ſitué à deux milles au nord de Jéruſalem, ſelon les commentateurs.

Les Phéniciens ayant battu les Juifs du tems de *Samuël*, & leur ayant pris leur arche d'alliance dans la bataille, où ils leur tuèrent trente mille hommes, en furent ſévérement punis par le Seigneur. *Percuſſit eos in ſecretiori parte natium & ebullierunt villæ & agri ..... & nati ſunt mures, & facta eſt confuſio mortis magna in civitate.* Mot-à-mot, *Il les frappa dans la plus ſecrette partie des feſſes, & les granges & les champs bouillirent, & il nâquit des rats, & une grande confuſion de mort ſe fit dans la cité.*

Livre de *Samuel* ou 1. des Rois ch. V & VI.

Les prophètes des Phéniciens ou Philiſtins, les ayant avertis qu'ils ne pouvaient ſe délivrer de ce fléau qu'en donnant au Seigneur cinq rats d'or & cinq anus d'or, & en lui renvoyant l'arche juive, ils accomplirent cet ordre, & renvoyèrent, ſelon l'exprès commandement de leurs prophètes, l'arche avec les cinq rats & les cinq anus, ſur une charrette attelée de deux vaches qui nouriſſaient chacune leur veau, & que perſonne ne conduiſait.

Ces deux vaches amenèrent d'elles-mêmes, l'arche & les préſens droit à Bethſamès; les Bethſamites s'aprochèrent & voulurent regarder l'arche. Cette liberté fut punie encor

plus févérement que ne l'avait été la prophanation des Phéniciens. Le Seigneur frappa de mort fubite foixante & dix perfonnes du peuple, & cinquante mille hommes de la populace.

Le révérend docteur *Kennicott* Irlandais, a fait imprimer en 1768 un commentaire français fur cette avanture, & l'a dédié à fa grandeur l'évêque d'Oxford. Il s'intitule à la tête de ce commentaire, *docteur en théologie, membre de la fociété royale de Londres, de l'académie Palatine, de celle de Gottingue & de l'académie des infcriptions de Paris.* Tout ce que je fais, c'eft qu'il n'eft pas de l'académie des infcriptions de Paris. Peut-être en eft-il correfpondant. Sa vafte érudition a pu le tromper; mais les titres ne font rien à la chofe.

Il avertit le public que fa brochure fe vend à Paris chez *Saillant* & chez *Molini*; à Rome chez *Monaldini*, à Venife chez *Pafquali*, à Florence chez *Cambiagi*, à Amfterdam chez *Marc-Michel Rey*, à la Haye chez *Goffe*, à Leyde chez *Jaquau*, à Londres chez *Béquet*, qui reçoivent les foufcriptions.

Il prétend prouver dans fa brochure, appellée en anglais *Panphlet*, que le texte de l'Ecriture eft corrompu. Il nous permettra de n'être pas de fon avis. Prefque toutes les bibles s'accordent dans ces expreffions, foixan-

te & dix hommes du peuple, & cinquante mille de la populace; *de populo ſeptuaginta viros, & quingenta millia plebis.*

Le révérend docteur *Kennicott* dit au révérend mylord évêque d'Oxford, *qu'autrefois il avait de forts préjugés en faveur du texte hébraïque, mais que depuis dix-ſept ans ſa grandeur & lui ſont bien revenus de leurs préjugés après la lecture réfléchie de ce chapitre.*

Nous ne reſſemblons point au docteur *Kennicott*, & plus nous liſons ce chapitre, plus nous reſpectons les voies du Seigneur qui ne ſont pas nos voies.

Il eſt impoſſible, dit Kennicott, *à un lecteur de bonne foi, de ne ſe pas ſentir étonné & affecté à la vue de plus de cinquante mille hommes détruits dans un ſeul village*, & *encor c'était cinquante mille hommes occupés à la moiſſon.*

Nous avouons que cela ſuppoſerait environ cent mille perſonnes au moins dans ce village. Mais Mr. le docteur doit-il oublier que le Seigneur avait promis à *Abraham*, que ſa poſtérité ſe multiplierait comme le ſable de la mer?

Les juifs & les chrétiens, ajoute-t-il, *ne ſe ſont point fait de ſcrupule d'exprimer leur répugnance à ajouter foi à cette deſtruction de cinquante mille ſoixante & dix hommes.*

Nous

Nous répondons que nous ſommes chrétiens, & que nous n'avons nulle répugnance *à ajouter foi* à tout ce qui eſt dans les ſaintes Ecritures. Nous répondrons avec le révérend pere *Dom Calmet*, que s'il falait *rejetter tout ce qui eſt extraordinaire & hors de la portée de notre eſprit, il faudrait rejetter toute la Bible.* Nous ſommes perſuadés que les Juifs étant conduits par DIEU même, ne devaient éprouver que des événemens marqués au ſceau de la Divinité, & abſolument différens de ce qui arrive aux autres hommes. Nous oſons même avancer que la mort de ces cinquante mille ſoixante & dix hommes eſt une des choſes des moins ſurprenantes qui ſoient dans l'ancien Teſtament.

On eſt ſaiſi d'un étonnement encor plus reſpectueux, quand le ſerpent d'*Eve* & l'âne de *Balaam* parlent, quand l'eau des cataractes s'elève avec la pluie quinze coudées au deſſus de toutes les montagnes, quand on voit les playes de l'Egypte & ſix cent trente mille Juifs combattans fuir à pied à travers la mer ouverte & ſuſpendue, quand *Joſué* arrête le ſoleil & la lune à midi, quand *Samſon* tue mille Philiſtins avec une machoire d'âne... tout eſt miracle ſans exception dans ces tems divins; & nous avons le plus profond reſpect pour tous ces miracles, pour ce monde ancien qui n'eſt pas notre monde, pour

cette nature qui n'eſt pas notre nature ; pour un livre divin qui ne peut avoir rien d'humain.

Mais ce qui nous étonne, c'eſt la liberté que prend Mr. *Kennicott* d'appeller *déïſtes* & *athées* ceux qui en révérant la Bible plus que lui, ſont d'une autre opinion que lui. On ne croira jamais qu'un homme qui a de pareilles idées ſoit de l'académie des inſcriptions & médailles. Peut-être eſt-il de l'académie de Bedlam, la plus ancienne, la plus nombreuſe de toutes, & dont les colonies s'étendent dans toute la terre.

BIBLIOTHÈQUE.

UNe grande bibliothèque a cela de bon, qu'elle effraye celui qui la regarde. Deux cent mille volumes découragent un homme tenté d'imprimer ; mais malheureuſement il ſe dit bientôt à lui-même : on ne lit point la plûpart de ces livres-là ; & on poura me lire. Il ſe compare à la goute d'eau qui ſe plaignait d'être confondue & ignorée dans l'océan ; un génie eut pitié d'elle ; il la fit avaler par une huitre. Elle devint la plus belle perle de l'Orient, & fut le principal ornement du trône du grand-Mogol. Ceux qui ne ſont que compilateurs, imitateurs, commentateurs, éplucheurs de phraſes, critiques

à la petite ſemaine ; enfin ceux dont un génie n'a point eu pitié reſteront toûjours goutes d'eau.

Notre homme travaille donc au fond de ſon galetas avec l'eſpérance de devenir perle.

Il eſt vrai que dans cette immenſe collection de livres, il y en a environ cent quatre-vingt-dix-neuf mille qu'on ne lira jamais, du-moins de ſuite ; mais on peut avoir beſoin de les conſulter une fois en ſa vie. C'eſt un grand avantage, pour quiconque veut s'inſtruire, de trouver ſous ſa main dans le palais des rois le volume & la page qu'il cherche ſans qu'on le faſſe attendre un moment. C'eſt une des plus nobles inſtitutions. Il n'y a point eu de dépenſe plus magnifique, & plus utile.

La bibliothèque publique du roi de France eſt la plus belle du monde entier, moins encore par le nombre & la rareté des volumes, que par la facilité, & la politeſſe avec laquelle les bibliothécaires les prêtent à tous les ſavans. Cette bibliothèque eſt ſans contredit le monument le plus précieux qui ſoit en France.

Cette multitude étonnante de livres ne doit point épouvanter. On a déja remarqué que Paris contient ſept cent mille hommes, qu'on ne peut vivre avec tous, & qu'on choiſit trois ou quatre amis. Ainſi il ne faut

pas plus ſe plaindre de la multitude des livres, que de celle des citoyens.

Un homme, qui veut s'inſtruire un peu de ſon être, & qui n'a pas de tems à perdre, eſt bien embarraſſé. Il voudrait lire à la fois *Hobbes*, *Spinoſa*, *Bayle* qui a écrit contre eux, *Leibnitz* qui a diſputé contre *Bayle*, *Clarke* qui a diſputé contre *Leibnitz*, *Mallebranche* qui diffère d'eux tous, *Loke* qui paſſe pour avoir confondu *Mallebranche*, *Stillingfleet* qui croit avoir vaincu *Loke*, *Cudworth* qui penſe être au deſſus d'eux tous, parce qu'il n'eſt entendu de perſonne. On mourrait de vieilleſſe avant d'avoir feuilleté la centiéme partie des romans métaphyſiques.

On eſt bien aiſe d'avoir les plus anciens livres, comme on recherche les plus anciennes médailles. C'eſt-là ce qui fait l'honneur d'une bibliothèque. Les plus anciens livres du monde ſont les cinq *King* des Chinois, le *Shaſtabah* des brames, dont Mr. *Holwell* nous a fait connaître des paſſages admirables; ce qui peut reſter de l'ancien *Zoroaſtre*, les fragmens de *Sanchoniaton* qu'*Euſèbe* nous a conſervés, & qui portent les caractères de l'antiquité la plus reculée. Je ne parle pas du Pentateuque qui eſt au deſſus de tout ce qu'on en pourait dire.

Nous avons encore la prière du véritable *Orphée*, que le hiérophante récitait dans les

anciens myſtères des Grecs. *Marchez dans la voie de la juſtice, adorez le ſeul maître de l'univers. Il eſt un; il eſt ſeul par lui-même. Tous les êtres lui doivent leur exiſtence; il agit dans eux & par eux. Il voit tout, & jamais n'a été vu des yeux mortels.*

St. Clément d'Alexandrie, le plus ſavant des pères de l'égliſe, ou plutôt le ſeul ſavant dans l'antiquité prophane, lui donne preſque toûjours le nom d'*Orphée de Thrace*, d'*Orphée le théologien*, pour le diſtinguer de ceux qui ont écrit depuis ſous ſon nom. Il cite de lui ces vers qui ont tant de rapport à la formule des myſtères: *Strom.* liv. V.

Lui ſeul il eſt parfait; tout eſt ſous ſon pouvoir.
Il voit tout l'univers, & nul ne peut le voir.

Nous n'avons plus rien ni de *Muſée*, ni de *Linus*. Quelques petits paſſages de ces prédéceſſeurs d'*Homère* orneraient bien une bibliothèque.

Auguſte avait formé la bibliothèque nommée *Palatine*. La ſtatue d'*Apollon* y préſidait. L'empereur l'orna des buſtes des meilleurs auteurs. On voyait vingt-neuf grandes bibliothèques publiques à Rome. Il y a maintenant plus de quatre mille bibliothèques conſidérables en Europe. Choiſiſſez ce qui vous convient, & tâchez de ne vous pas ennuier. Voyez *Livres*.

SOUVERAIN BIEN.

LE bien-être eſt rare. Le ſouverain bien en ce monde ne pourait il pas être regardé comme ſouverainement chimérique? Les philoſophes Grecs diſcutèrent longuement à leur ordinaire cette queſtion. Ne vous imaginez-vous pas, mon cher lecteur, voir des mendians qui raiſonnent ſur la pierre philoſophale?

Le ſouverain bien! quel mot! autant aurait-il valu demander ce que c'eſt que le ſouverain bleu, ou le ſouverain ragoût, le ſouverain marcher, le ſouverain lire, &c.

Chacun met ſon bien où il peut, & en a autant qu'il peut à ſa façon, & a bien petite meſure.

Quid dem, quid non dem, renuis tu quod jubet alter.
Caſtor gaudet equis, ovo prognatus eodem
Pugnis &c.

Caſtor veut des chevaux, Pollux veut des lutteurs:
Comment concilier tant de goûts, tant d'humeurs!

Le plus grand bien eſt celui qui vous délecte avec tant de force, qu'il vous met dans l'impuiſſance totale de ſentir autre choſe, comme le plus grand mal eſt celui qui va juſqu'à nous priver de tout ſentiment. Voilà les deux extrêmes de la nature humaine, & ces deux momens ſont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices, ni extrêmes tourmens qui puiſſent durer toute la vie : le ſouverain bien & le ſouverain mal ſont des chimères.

Nous avons la belle fable de *Crantor* ; il fait comparaître aux jeux olimpiques la richeſſe, la volupté, la ſanté, la vertu ; chacune demande la pomme : la richeſſe dit, c'eſt moi qui ſuis le ſouverain bien, car avec moi on achète tous les biens : la volupté dit, la pomme m'appartient, car on ne demande la richeſſe que pour m'avoir : la ſanté aſſure que ſans elle il n'y a point de volupté, & que la richeſſe eſt inutile : enfin la vertu repréſente qu'elle eſt au-deſſus des trois autres, parce qu'avec de l'or, des plaiſirs & de la ſanté, on peut ſe rendre très miſérable ſi on ſe conduit mal. La vertu eut la pomme.

La fable eſt très ingénieuſe ; elle le ſerait encor plus ſi *Crantor* avait dit que le ſouverain bien eſt l'aſſemblage des quatre rivales réunies, vertu, ſanté, richeſſe, volupté : mais cette fable ne reſout ni ne peut reſoudre la queſtion abſurde du ſouverain bien. La vertu n'eſt pas un bien : c'eſt un devoir ; elle eſt d'un genre différent, d'un ordre ſupérieur. Elle n'a rien à voir aux ſenſations douloureuſes ou agréables. Un homme vertueux avec la pierre & la goutte, ſans appui, ſans amis, privé du néceſſaire, perſécuté, enchaîné par un

tyran voluptueux qui se porte bien, est très malheureux; & le persécuteur insolent qui caresse une nouvelle maîtresse sur son lit de pourpre est très heureux. Dites que le sage persécuté est préférable à son indigne persécuteur; dites que vous aimez l'un, & que vous détestez l'autre; mais avouez que le sage dans les fers enrage. Si le sage n'en convient pas, il vous trompe, c'est un charlatan.

BIENS D'ÉGLISE.

SECTION PREMIÈRE.

L'Evangile défend à ceux qui veulent atteindre à la perfection, d'amasser des trésors & de conserver leurs biens temporels.
Matth. *Nolite thesaurisare vobis thesauros in terra.* —
ch. VI. *Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes,*
℣. 19. *& da pauperibus.* — *Et omnis qui reliquerit*
ibid. ℣. *domum vel fratres, aut sorores, aut filios,*
25. *aut agros propter nomen meum, centuplum*
ibid. ℣. *accipiet, & vitam æternam possidebit.*
29.

Les apôtres & leurs premiers successeurs ne recevaient aucun immeuble, ils n'en acceptaient que le prix; & après avoir prélevé ce qui était nécessaire pour leur subsistance, ils distribuaient le reste aux pauvres. *Sa-*

phire & *Ananie* ne donnèrent pas leurs biens à *St. Pierre*, mais ils le vendirent & lui en apportèrent le prix. *Vende quæ habes & da pauperibus.*

L'église possédait déja des biens fonds considérables sur la fin du troisiéme siécle, puisque *Dioclétien* & *Maximien* en prononcèrent la confiscation en 302.

Dès que *Constantin* fut sur le trône des Césars, il permit de doter les églises comme l'étaient les temples de l'ancienne religion; & dès-lors l'église acquit de riches terres. *St. Jérôme* s'en plaignit dans une de ses lettres à *Eustochie*; „ Quand vous les voyez, dit-il,
„ aborder d'un air doux & sanctifié les riches
„ veuves qu'ils rencontrent, vous croiriez
„ que leur main ne s'étend que pour leur
„ donner des bénédictions, mais c'est au
„ contraire pour recevoir le prix de leur
„ hypocrisie. "

Les saints prêtres recevaient sans demander. *Valentinien I* crut devoir défendre aux ecclésiastiques de rien recevoir des veuves & des femmes par testament, ni autrement. Cette loi, que l'on trouve au *Code Théodosien*, fut révoquée par *Martien* & par *Justinien.*

Justinien, pour favoriser les ecclésiastiques, défendit aux juges par sa novelle XVIII. chap. II. d'annuller les testamens faits en faveur de

l'églife, quand même ils ne feraient pas revêtus des formalités prefcrites par les loix.

Anaftafe avait ftatué en 491, que les biens d'églife fe prefcriraient par quarante ans. *Juftinien* inféra cette loi dans fon code; mais ce prince qui changea continuellement la jurifprudence, étendit cette prefcription à cent ans. Alors quelques eccléfiaftiques, indignes de leur profeffion, fuppofèrent de faux titres; ils tirèrent de la pouffière de vieux teftamens, nuls felon les anciennes loix, mais valables fuivant les nouvelles. Les citoyens étaient dépouillés de leur patrimoine par la fraude. Les poffeffions qui jufques-là avaient été regardées comme facrées, furent envahies par l'églife. Enfin, l'abus fut fi criant, que *Juftinien* lui-même fut obligé de rétablir les difpofitions de la loi d'*Anaftafe* par fa novelle CXXXI. chap. VI.

Cod. tit. *de fund. patrimon.*

Cod. loi XXIV. *de facro fanctis ecclefiis.*

Les tribunaux français ont longtems adopté le chap. XI de la novelle XVIII, quand les legs faits à l'églife n'avaient pour objet que des fommes d'argent, ou des effets mobiliers; mais depuis l'ordonnance de 1735 les legs pieux n'ont plus ce privilège en France.

Pour les immeubles, prefque tous les rois de France depuis *Philippe le hardi*, ont défendu aux églifes d'en acquerir fans leur permiffion. Mais la plus efficace de toutes les loix, c'eft l'édit de 1749, rédigé par le chancelier

d'*Agueſſeau.* Depuis cet édit, l'égliſe ne peut recevoir aucun immeuble, ſoit par donation, par teſtament, ou par les lettres-patentes du roi enrégiſtrées au parlement.

SECTION SECONDE.

Les biens d'égliſe pendant les cinq premiers ſiécles de notre ère, furent régis par des diacres qui en feſaient la diſtribution aux clercs & aux pauvres. Cette communauté n'eut plus lieu dès la fin du cinquiéme ſiécle ; on partagea les biens de l'égliſe en quatre parts ; on en donna une aux évêques, une autre aux clercs, une autre à la fabrique, & la quatriéme fut aſſignée aux pauvres.

Bientôt après ce partage, les évêques ſe chargèrent ſeuls des quatre portions ; & c'eſt pourquoi le clergé inférieur eſt en général très pauvre.

Le parlement de Toulouſe rendit un arrêt le 18 Avril 1651, qui ordonnait que dans trois jours les évêques du reſſort pourvoiraient à la nourriture des pauvres, paſſé lequel tems ſaiſie ſerait faite du ſixiéme de tous les fruits que les évêques prennent dans les paroiſſes dudit reſſort, &c.

En France l'égliſe n'aliéne pas valablement ſes biens ſans de grandes formalités, & ſi elle ne trouve pas de l'avantage dans l'alié-

nation, on juge que l'on peut preſcrire ſans titre, par une poſſeſſion de quarante ans, les biens d'égliſe ; mais s'il paraît un titre, & qu'il ſoit défectueux, c'eſt-à-dire, que toutes les formalités n'y ayent pas été obſervées, l'acquéreur, ni ſes héritiers ne peuvent jamais preſcrire. Et de-là cette maxime, *melius eſt non habere titulum, quam habere vitioſum.* On fonde cette juriſprudence ſur ce que l'on préſume que l'acquéreur dont le titre n'eſt pas en forme eſt de mauvaiſe foi, & que ſuivant les canons, un poſſeſſeur de mauvaiſe foi ne peut jamais preſcrire. Mais celui qui n'a point de titres ne devrait-il pas plutôt être préſumé uſurpateur ? Peut-on prétendre que le défaut d'une formalité que l'on a ignorée ſoit une préſomption de mauvaiſe foi ? Doit-on dépouiller le poſſeſſeur ſur cette préſomption ? Doit-on juger que le fils qui a trouvé un domaine dans l'hoirie de ſon père, le poſſède avec mauvaiſe foi, parce que celui de ſes ancêtres qui acquit ce domaine n'a pas rempli une formalité ?

Les biens de l'égliſe néceſſaires au maintien d'un ordre reſpectable, ne ſont point d'une autre nature que ceux de la nobleſſe & du tiers-état ; les uns & les autres devraient être aſſujettis aux mêmes règles. On ſe rapproche aujourd'hui autant qu'on le peut de cette juriſprudence équitable.

Il ſemble que les prêtres & les moines qui aſpirent à la perfection évangelique, ne devraient jamais avoir de procès ; *& ei qui vult tecum judicio contendere, & tunicam tuam tollere, dimitte ei & pallium.*

Matthieu ch. v. ℣. 40.

St. Baſile entend ſans doute parler de ce paſſage, lorſqu'il dit, qu'il y a dans l'Evangile une loi expreſſe, qui défend aux chrétiens d'avoir jamais aucun procès. *Salvien* a entendu de même ce paſſage. *Jubet Chriſtus ne litigemus nec ſolum jubet, ſed in tantum hoc jubet ut ipſa nos de quibus lis eſt, relinquere jubeat, dum modo litibus exuamur.*

Homel. *de legend. græc.*

De gubern. Dei lib. III. p. 47. édit. de Paris 1645.

Le quatriéme concile de Carthage a auſſi réïtéré ces défenſes. *Epiſcopus nec provocatus de rebus tranſitoriis litiget.*

Mais d'un autre côté il n'eſt pas juſte qu'un évêque abandonne ſes droits ; il eſt homme, il doit jouïr du bien que les hommes lui ont donné ; il ne faut pas qu'on le vole parce qu'il eſt prêtre.

(*Ces deux ſections ſont de* Mr. C.. *avocat au parlement de Bezançon.*)

DE LA PLURALITÉ DES BÉNÉFICES ET DES ABBAYES EN COMMANDE.

SECTION TROISIÉME.

Il en eſt de la pluralité des gros bénéfices, archevêchés, évêchés, abbayes, de tren-

te, quarante, cinquante, ſoixante mille florins d'Empire, comme de la pluralité des femmes ; c'eſt un droit qui n'appartient qu'aux hommes puiſſans.

Un prince de l'Empire, cadet de ſa maiſon, ſerait bien peu chrétien s'il n'avait qu'un ſeul évêché ; il lui en faut quatre ou cinq pour conſtater ſa catholicité. Mais un pauvre curé qui n'a pas de quoi vivre, ne peut guères parvenir à deux bénéfices ; du moins rien n'eſt plus rare.

Le pape qui diſait qu'il était dans la règle ; qu'il n'avait qu'un ſeul bénéfice, & qu'il s'en contentait, avait très grande raiſon.

On a prétendu qu'un nommé *Ebrouin* évêques de Poitiers, fut le premier qui eut à la fois une abbaye & un évêché. L'empereur *Charles le chauve* lui fit ces deux préſens. L'abbaye était celle de St. Germain-des-Prés-les-Paris. C'était un gros morceau, mais pas ſi gros qu'aujourd'hui.

Avant cet *Ebrouin* nous voyons force gens d'égliſe poſſéder pluſieurs abbayes.

Alcuin diacre, favori de *Charlemagne*, poſſédait à la fois celles de St. Martin-de-Tours, de Ferrières, de Comeri & quelques autres. On ne ſaurait trop en avoir ; car ſi on eſt un ſaint, on édifie plus d'ames ; & ſi on a le malheur d'être un honnête homme du monde, on vit plus agréablement.

Il ſe pourait bien que dès ce tems-là ces abbés fuſſent commendataires; car ils ne pouvaient réciter l'office dans ſept ou huit endroits à la fois. *Charles Martel* & *Pepin* ſon fils, qui avaient pris pour eux tant d'abbayes, n'étaient pas des abbés réguliers.

Quelle eſt la différence entre un abbé commendataire & un abbé qu'on appelle *régulier?* La même qu'entre un homme qui a cinquante mille écus de rente pour ſe réjouïr, & un homme qui a cinquante mille écus pour gouverner.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit loiſible aux abbés réguliers de ſe réjouïr auſſi. Voici comme s'exprimait ſur leur douce joie *Jean Trithême* dans une de ſes harangues, en préſence d'une convocation d'abbés bénédictins.

Neglecto ſuperum cultu ſpretoque tonantis
Imperio, Baccho indulgent venerique neſandæ, &c.

En voici une traduction, ou plutôt une imitation faite par une bonne ame, quelque tems après *Jean Trithême.*

„ Ils ſe moquent du ciel & de la providence,
„ Ils aiment mieux Bacchus & la mère d'amour;
„ Ce ſont leurs deux grands ſaints pour la nuit &
„ le jour.
„ Des pauvres à prix d'or ils vendent la ſubſtance.
„ Ils s'abreuvent dans l'or, l'or eſt ſur leurs lambris;

„ L'or eſt ſur leurs catins qu'on paye au plus haut prix.
„ Et paſſant mollement de leur lit à la table,
„ Ils ne craignent ni loix, ni rois, ni dieu, ni diable.

Jean Trithème, comme on voit, était de très méchante humeur. On eût pu lui répondre ce que diſait *Céſar* avant les ides de Mars; *Ce n'eſt pas ces voluptueux que je crains, ce ſont ces raiſonneurs maigres & pâles.* Les moines qui chantent le *parvigilium veneris* pour matines, ne ſont pas dangereux. Les moines argumentans, prêchans, cabalans, ont fait beaucoup plus de mal que tous ceux dont parle *Jean Trithême.*

Les moines ont été auſſi maltraités par l'évêque célèbre du *Bellai* qu'ils l'avaient été par l'abbé *Trithème.* Il leur applique, dans ſon apocalypſe de Meliton, ces paroles d'Oſée: *Vaches graſſes qui fruſtrez les pauvres, qui dites ſans ceſſe, Apportez & nous boirons, le Seigneur a juré par ſon ſaint nom que voici les jours qui viendront ſur vous; vous aurez agacement de dents & diſette de pain en toutes vos maiſons.*

La prédiction ne s'eſt pas accomplie; mais l'eſprit de police qui s'eſt répandu dans toute l'Europe en mettant des bornes à la cupidité des moines, leur a inſpiré plus de décence.

Il faut convenir malgré tout ce qu'on a écrit contre leurs abus, qu'il y a toûjours eu parmi eux des hommes éminens en ſcience & en vertu; que s'ils ont fait de grands maux ils

ils ont rendu de grands ſervices, & qu'en général on doit les plaindre encor plus que les condamner.

DES BIENS DE L'ÉGLISE.

SECTION QUATRIÉME.

Tous les abus groſſiers qui durèrent dans la diſtribution des bénéfices depuis le dixiéme ſiécle juſqu'au ſeiziéme, ne ſubſiſtent plus aujourd'hui; & s'ils ſont inſéparables de la nature humaine, ils ſont beaucoup moins révoltans par la décence qui les couvre. Un Maillard ne dirait plus aujourd'hui en chaire, *O domina quæ facitis placitum domini epiſcopi &c. O madame qui faites le plaiſir de monſieur l'évêque; ſi vous demandez comment cet enfant de dix ans a eu un bénéfice, on vous répondra que madame ſa mère était fort privee de monſieur l'évêque.*

On n'entend plus en chaire un cordelier Menot criant, *deux croſſes, deux mîtres, & adhuc non ſunt contenti. Entre vous, meſdames, qui faites à monſieur l'évêque le plaiſir que ſavez, & puis dites, oh oh! il fera du bien à mon fils, ce ſera un des mieux pourvus en l'égliſe, iſti protonotarii qui habent illas diſpenſas ad tria, immò in quindecim beneficia, & ſunt ſimoniaci & ſacrilegi: & non ceſſant arripere beneficia, incompatibilia: idem*

est eis. Si vacet episcopatus, pro eo habendo dabitur unus grossus fasciculus aliorum beneficiorum. Primò accumulabantur archidiaconatus, abbatiæ, duo prioratus, quatuor aut quinque præbendæ, & dabuntur hæc omnia pro recompensatione.

Si ces protonotaires qui ont des dispenses pour trois, ou même quinze bénéfices, sont simoniaques & sacrilèges, & si on ne cesse d'accrocher des benéfices incompatibles, c'est même chose pour eux. Il vaque un bénéfice; pour l'avoir on vous donnera une poignée d'autres bénéfices, un archidiaconat, des abbayes, deux prieurés, quatre ou cinq prébendes, & tout cela pour faire la compensation.

Le même prédicateur dans un autre endroit s'exprime ainsi: „ Dans quatre plaideurs „ qu'on rencontre au palais, il y a toûjours „ un moine; & si on leur demande ce qu'ils „ sont là, un cléricus répondra, notre chapitre est bandé contre le doyen, contre „ l'évêque & contre les autres officiers, & „ je vais après les queues de ces messieurs pour „ cette affaire. Et toi, maître moine, que fais-„ tu ici? Je plaide une abbaye de huit cent „ livres de rente pour mon maître. Et toi, „ moine blanc? Je plaide un petit prioré „ pour moi. Et vous, mendians, qui n'avez „ terre, ni sillon, que battez-vous ici le pa-

„ vé ? Le roi nous a octroié du ſel, du bois „ & autres choſes : mais ſes officiers les nous „ dénient. Ou bien, un tel curé par ſon „ avarice & envie nous veut empêcher la „ ſépulture & la dernière volonté d'un qui „ eſt mort ces jours paſſés, tellement qu'il „ nous eſt force d'en venir à la cour. "

Il eſt vrai que ce dernier abus, dont retentiſſent tous les tribunaux de l'égliſe catholique romaine, n'eſt point déraciné.

Il en eſt un plus funeſte encor, c'eſt celui d'avoir permis aux bénédictins, aux bernardins, aux chartreux même, d'avoir des mainmortables, des eſclaves. On diſtingue ſous leur domination dans pluſieurs provinces de France & en Allemagne,

Eſclavage de la perſonne,

Eſclavage des biens,

Eſclavage de la perſonne & des biens.

L'eſclavage de la perſonne conſiſte dans l'incapacité de diſpoſer de ſes biens en faveur de ſes enfans, s'ils n'ont pas toûjours vécu avec leur père dans la même maiſon & à la meme table. Alors tout appartient aux moines. Le bien d'un habitant du mont Jura mis entre les mains d'un notaire de Paris, devient dans Paris même la proie de ceux qui originairement avaient embraſſé la pauvreté évangelique au mont Jura. Le fils demande l'aumône à la porte de la maiſon que ſon père

a bâtie ; & les moines, bien loin de lui donner cette aumône, s'arrogent jusqu'au droit de ne point payer les créanciers du père, & de regarder comme nulles les dettes hypothéquées sur la maison dont ils s'emparent. La veuve se jette en vain à leurs pieds pour obtenir une partie de sa dot. Cette dot, ces créances, ce bien paternel, tout appartient de droit divin aux moines. Les créanciers, la veuve, les enfans, tout meurt dans la mendicité.

L'esclavage réel est celui qui est affecté à une habitation. Quiconque vient occuper une maison dans l'empire de ces moines, & y demeure un an & un jour, devient leur serf pour jamais. Il est arrivé quelquefois qu'un négociant Français, père de famille, attiré par ses affaires dans ce pays barbare, y ayant pris une maison à loyer pendant une année, & étant mort ensuite dans sa patrie, dans une autre province de France, sa veuve, ses enfans ont été tout étonnés de voir des huissiers venir s'emparer de leurs meubles, avec des parćatis, les vendre au nom de *St. Claude*, & chasser une famille entière de la maison de son père.

L'esclavage mixte est celui qui étant composé des deux, est ce que la rapacité à jamais inventé de plus exécrable, & ce que les brigands n'oseraient pas même imaginer.

Il y a donc des peuples chrétiens gémissans

dans un triple eſclavage ſous des moines qui ont fait vœu d'humilité & de pauvreté ! chacun demande comment les gouvernemens ſouffrent ces fatales contradictions ? C'eſt que les moines ſont riches ; & leurs eſclaves ſont pauvres. C'eſt que les moines, pour conſerver leur droit d'*attila*, font des préſens aux commis, aux maîtreſſes de ceux qui pouraient interpoſer leur autorité pour réprimer une telle oppreſſion. Le fort écraſe toûjours le faible. Mais pourquoi faut-il que les moines ſoient les plus forts ?

TOUT EST BIEN.

JE vous prie, meſſieurs, de m'expliquer le *tout eſt bien*, car je ne l'entends pas.

Cela ſignifie-t-il, *tout eſt arrangé*, *tout eſt ordonné*, ſuivant la théorie des forces mouvantes ? je comprends & je l'avoue.

Entendez-vous que chacun ſe porte bien, qu'il a de quoi vivre, & que perſonne ne ſouffre ? vous ſavez combien cela eſt faux.

Votre idée eſt-elle que les calamités lamentables qui affligent la terre ſont *bien* par rapport à DIEU & le réjouïſſent ? Je ne crois point cette horreur, ni vous non plus.

De grace, expliquez-moi le *tout eſt bien.* Platon le raiſonneur daigna laiſſer a DIEU la liberté de faire cinq mondes, par la raiſon, dit-il, qu'il n'y a que cinq corps ſolides réguliers en géométrie, le tetraèdre, le cube, l'exaèdre, le dodécaèdre, l'icoſaèdre. Mais pourquoi reſſerrer ainſi la puiſſance divine? pourquoi ne lui pas permettre la ſphère, qui eſt encor plus réguliere, & même le coné, la pyramide à pluſieurs faces, le cilindre? &c.

DIEU choiſit, ſelon lui, néceſſairement le meilleur des mondes poſſibles; ce ſyſtème a été embraſſé par pluſieurs philoſophes chrétiens, quoiqu'il ſemble répugner au dogme du péché originel. Car notre globe, apres cette tranſgreſſion, n'eſt plus le meilleur des globes; il l'était auparavant: il pourait donc l'etre encore; & bien des gens croyent qu'il eſt le pire des globes, au-lieu d'ètre le meilleur.

Leibnitz, dans ſa *Théodicée*, prit le parti de *Platon.* Plus d'un lecteur s'eſt plaint de n'entendre pas plus l'un que l'autre; pour nous, après les avoir lus tous deux plus d'une fois, nous avouons notre ignorance, ſelon notre coutume: & puiſque l'Evangile ne nous a rien révelé ſur cette queſtion, nous demeurons ſans remors dans nos ténèbres.

Leibnitz qui parle de tout, a parlé du péché originel auſſi; & comme tout homme à ſyſtème fait entrer dans ſon plan tout ce

qui peut le contredire, il imagina que la désobéissance envers DIEU, & les malheurs épouvantables qui l'ont suivie, étaient des parties intégrantes du meilleur des mondes, des ingrédiens nécessaires de toute la félicité possible. *Calla calla señor don Carlos : todo che se haze e por su ben.*

Quoi! être chassé d'un lieu de délices, où l'on aurait vécu à jamais, si on n'avait pas mangé une pomme? Quoi! faire dans la misère, des enfans misérables & criminels qui souffriront tout, qui feront tout souffrir aux autres? Quoi! éprouver toutes les maladies, sentir tous les chagrins, mourir dans la douleur, & pour rafraichissement être brûlé dans l'éternité des siécles; ce partage est-il bien ce qu'il y avait de meilleur? Cela n'est pas trop *bon* pour nous; & en quoi cela peut-il être bon pour DIEU?

Leibnitz sentait qu'il n'y avait rien à répondre; aussi fit-il de gros livres dans lesquels il ne s'entendait pas.

Nier qu'il y ait du mal, cela peut être dit en riant par un *Lucullus* qui se porte bien & qui fait un bon diner avec ses amis & sa maîtresse dans le sallon d'*Apollon*; mais, qu'il mette la tête à la fenêtre, il verra des malheureux; qu'il ait la fiévre, il le sera lui-même.

Je n'aime point à citer; c'est d'ordinaire

une besogne épineuse ; on néglige ce qui précède & ce qui suit l'endroit qu'on cite, & on s'expose à mille querelles. Il faut pourtant que je cite *Lactance*, père de l'église, qui dans son chap. XIII. de *la colère de* DIEU, fait parler ainsi *Epicure*. „ Ou DIEU veut
„ ôter le mal de ce monde, & ne le peut : ou
„ il le peut, & ne le veut pas ; ou il ne le
„ peut, ni ne le veut ; ou enfin il le veut &
„ le peut. S'il le veut & ne le peut pas, c'est
„ impuissance, ce qui est contraire à la nature
„ de DIEU ; s'il le peut & ne le veut pas,
„ c'est méchanceté, & cela est non moins
„ contraire à sa nature ; s'il ne le veut ni
„ ne le peut, c'est à la fois méchanceté &
„ impuissance ; s'il le veut & le peut (ce qui
„ seul de ces parties convient à DIEU), d'où
„ vient donc le mal sur la terre ? "

L'argument est pressant, aussi *Lactance* y répond fort mal, en disant que DIEU veut le mal, mais qu'il nous a donné la sagesse avec laquelle on acquiert le bien. Il faut avouer que cette réponse est bien faible en comparaison de l'objection ; car elle suppose que DIEU ne pouvait donner la sagesse qu'en produisant le mal ; & puis, nous avons une plaisante sagesse !

L'origine du mal a toûjours été un abime dont personne n'a pû voir le fond. C'est ce qui réduisit tant d'anciens philosophes & des

législateurs à recourir à deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. *Typhon* était le mauvais principe chez les Egyptiens, *Arimane* chez les Perſes. Les manichéens adoptèrent, comme on ſait, cette théologie; mais comme ces gens-là n'avaient jamais parlé ni au bon, ni au mauvais principe, il ne faut pas les en croire ſur leur parole.

Parmi les abſurdités dont ce monde regorge, & qu'on peut mettre au nombre de nos maux, ce n'eſt pas une abſurdité légère, que d'avoir ſuppoſé deux êtres tout-puiſſans, ſe battant à qui des deux mettrait plus du ſien dans ce monde, & feſant un traité comme les deux médecins de *Molière* : paſſez-moi l'émétique, & je vous paſſerai la ſaignée.

Baſilide, après les platoniciens, prétendit, dès le premier ſiécle de l'égliſe, que DIEU avait donné notre monde à faire à ſes derniers anges; & que ceux-ci n'étant pas habiles, firent les choſes telles que nous les voyons. Cette fable théologique tombe en pouſſière par l'objection terrible, qu'il n'eſt pas dans la nature d'un DIEU tout-puiſſant & tout ſage, de faire bâtir un monde par des architectes qui n'y entendent rien.

Simon qui a ſenti l'objection, la prévient en diſant, que l'ange qui préſidait à l'attelier eſt damné pour avoir ſi mal fait ſon ouvrage; mais la brûlure de cet ange ne nous guérit pas.

L'avanture de *Pandore* chez les Grecs, ne répond pas mieux à l'objection. La boete où se trouvent tous les maux, & au fond de laquelle reste l'espérance, est à la vérité une allégorie charmante; mais cette *Pandore* ne fut faite par *Vulcain* que pour se venger de *Prométhée*, qui avait fait un homme avec de la bouë.

Les Indiens n'ont pas mieux rencontré; DIEU ayant créé l'homme, il lui donna une drogue qui lui assurait une santé permanente; l'homme chargea son âne de la drogue, l'âne eut soif, le serpent lui enseigna une fontaine, & pendant que l'âne bûvait, le serpent prit la drogue pour lui.

Les Syriens imaginèrent que l'homme & la femme ayant été créés dans le quatriéme ciel, ils s'aviserent de manger d'une galette, au-lieu de l'ambrosie qui était leur mèts naturel. L'ambrosie s'exhalait par les pores, mais après avoir mangé de la galette, il falait aller à la selle. L'homme & la femme prièrent un ange de leur enseigner où était la garderobe. Voyez-vous, leur dit l'ange, cette petite planète, grande comme rien, qui est à quelque soixante millions de lieuës d'ici, c'est-là le privé de l'univers, allez-y au plus vite: ils y allèrent, on les y laissa; & c'est depuis ce tems que notre monde fut ce qu'il est.

On demandera toûjours aux Syriens, pourquoi DIEU permit que l'homme mangeât la galette, & qu'il nous en arrivât une foule de maux ſi épouvantables ?

Je paſſe vîte de ce quatriéme ciel à mylord *Bolingbroke*, pour ne pas m'ennuyer. Cet homme, qui avait ſans doute un grand génie, donna au célèbre *Pope* ſon plan du *tout eſt bien*, qu'on retrouve en effet mot pour mot dans les œuvres poſthumes de mylord *Bolingbroke*, & que mylord *Shaftsbury* avait auparavant inſéré dans ſes *caractériſtiques*. Liſez dans *Shaftsbury* le chapitre *des moraliſtes*, vous y verrez ces paroles.

„ On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts de la nature. Comment eſt-elle ſortie ſi impuiſſante & ſi défectueuſe des mains d'un être parfait ? mais je nie qu'elle ſoit défectueuſe . . . ſa beauté réſulte des contrariétés, & la concorde univerſelle naît d'un combat perpétuel . . . Il faut que chaque être ſoit immolé à d'autres ; les végétaux aux animaux, les animaux à la terre . . . & les loix du pouvoir central & de la gravitation, qui donnent aux corps céleſtes leur poids & leur mouvement, ne ſeront point dérangés pour l'amour d'un chétif animal, qui tout protégé qu'il eſt par ces mêmes loix, ſera bientôt par elles réduit en pouſſière. "

Bolingbroke, *Shaftsbury*, & *Pope* leur metteur en œuvre, ne résolvent pas mieux la question que les autres : leur *tout est bien*, ne veut dire autre chose, sinon que le tout est dirigé par des loix immuables ; qui ne le sait pas ? vous ne nous apprenez rien quand vous remarquez après tous les petits enfans, que les mouches sont nées pour être mangées par des araignées, les araignées par les hirondelles, les hirondelles par les pigrièches, les pigrièches par les aigles, les aigles pour être tués par les hommes, les hommes pour se tuer les uns les autres, & pour être mangés par les vers, & ensuite par les diables, au moins mille sur un.

Voilà un ordre net & constant parmi les animaux de toute espèce ; il y a de l'ordre partout. Quand une pierre se forme dans ma vessie, c'est une mécanique admirable, des sucs pierreux passent petit à petit dans mon sang, ils se filtrent dans les reins, passent par les urètres, se déposent dans ma vessie, s'y assemblent par une excellente attraction newtonnienne ; le caillou se forme, se grossit, je souffre des maux mille fois pires que la mort, par le plus bel arrangement du monde ; un chirurgien ayant perfectionné l'art inventé par *Tubal-Caïn*, vient m'enfoncer un fer aigu & tranchant dans le périnée, saisit ma pierre avec ses pincettes, elle se brise sous ses efforts par un mécanisme nécef-

ſaire ; & par le même mécaniſme je meurs dans des tourmens affreux ; *tout cela eſt bien*, tout cela eſt la ſuite évidente des principes phyſiques inaltérables, j'en tombe d'accord, & je le ſavais comme vous.

Si nous étions inſenſibles, il n'y aurait rien à dire à cette phyſique. Mais ce n'eſt pas cela dont il s'agit ; nous vous demandons s'il n'y a point de maux ſenſibles, & d'où ils viennent ? *Il n'y a point de maux*, dit Pope dans ſa quatriéme epître ſur le tout eſt bien ; *s'il y a des maux particuliers, ils compoſent le bien general*

Voilà un ſingulier bien général, compoſé de la pierre, de la goutte, de tous les crimes, de toutes les ſouffrances, de la mort, & de la damnation.

La chûte de l'homme eſt l'emplâtre que nous mettons à toutes ces maladies particulières du corps & de l'ame, que vous appellez *ſanté générale* ; mais *Shaftsbury* & *Bolingbroke* ont oſé attaquer le péché originel ; *Pope* n'en parle point ; il eſt clair que leur ſyſtème ſappe la religion chrétienne par ſes fondemens, & n'explique rien du tout.

Cependant, ce ſyſtème a été approuvé depuis peu par pluſieurs théologiens, qui admettent volontiers les contraires ; à la bonne heure, il ne faut envier à perſonne la con-

ſolation de raiſonner comme il peut ſur le déluge de maux qui nous inonde. Il eſt juſte d'accorder aux malades déſeſpérés, de manger de ce qu'ils veulent. On a été juſqu'à prétendre que ce ſyſtême eſt conſolant. DIEU, dit Pope, *voit d'un même œil périr le héros & le moineau, un atôme, ou mille planètes précipitées dans la ruine, une boule de ſavon, ou un monde ſe former.*

Voilà, je vous l'avouë, une plaiſante conſolation; ne trouvez-vous pas un grand lénitif dans l'ordonnance de mylord *Shaftsbury*, qui dit que DIEU n'ira pas déranger ſes loix éternelles pour un animal auſſi chétif que l'homme? Il faut avouer du moins que ce chétif animal a droit de crier humblement, & de chercher à comprendre en criant, pourquoi ces loix éternelles ne ſont pas faites pour le bien-être de chaque individu?

Ce ſyſtême du *tout eſt bien*, ne repréſente l'auteur de toute la nature, que comme un roi puiſſant & mal-faiſant, qui ne s'embarraſſe pas qu'il en coûte la vie à quatre ou cinq cent mille hommes, & que les autres traînent leurs jours dans la diſette & dans les larmes, pourvu qu'il vienne à bout de ſes deſſeins.

Loin donc que l'opinion du meilleur des mondes poſſibles conſole, elle eſt déſeſpérante pour les philoſophes qui l'embraſſent. La queſtion du bien & du mal, demeure un

chaos indébrouillable pour ceux qui cherchent de bonne foi ; c'eſt un jeu d'eſprit pour ceux qui diſputent ; ils ſont des forçats qui joüent avec leurs chaînes. Pour le peuple non penſant, il reſſemble aſſez à des poiſſons qu'on a tranſportés d'une rivière dans un reſervoir ; ils ne ſe doutent pas qu'ils ſont là pour être mangés le carême ; auſſi ne ſavons nous rien du tout par nous-mêmes des cauſes de notre deſtinée.

Mettons à la fin de preſque tous les chapitres de métaphyſique les deux lettres des juges Romains quand ils n'entendaient pas une cauſe, *N. L. non liquet*, cela n'eſt pas clair. Impoſons ſurtout ſilence aux ſcélerats, qui étant accablés comme nous du poids des calamités humaines, y ajoutent la fureur de la calomnie. Confondons leurs exécrables impoſtures, en recourant à la foi & à la providence. Copions la fin de l'épître en vers ſur le déſaſtre de Lisbonne :

Mon malheur, dites-vous, eſt le bien d'un autre être.
De mon corps tout ſanglant mille inſectes vont naître:
Quand la mort met le comble aux maux que j'ai ſoufferts,
Le beau ſoulagement d'être mangé des vers !
Triſtes calculateurs des miſères humaines,
Ne me conſolez point ; vous aigriſſez mes peines :
Et je ne vois en vous que l'effort impuiſſant
D'un fier infortuné qui feint d'être content.

Je ne ſuis du grand *Tout* qu'une faible partie :
Oui ; mais les animaux condamnés à la vie,
Tous les êtres ſentans nés ſous la même loi,
Vivent dans la douleur, & meurent comme moi.
Le vautour acharné ſur ſa timide proie,
De ſes membres ſanglans ſe repaît avec joie :
Tout ſemble *bien* pour lui, mais bientôt à ſon tour
Une aigle au bec tranchant dévore le vautour.
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altière;
Et l'homme aux champs de Mars couché ſur la pouſſière,
Sanglant, percé de coups, ſur un tas de mourans,
Sert d'aliment affreux aux oiſeaux dévorans.
Ainſi du monde entier tous les membres gémiſſent ;
Nés tous pour les tourmens, l'un par l'autre ils périſſent:
Et vous compoſerez, dans ce chaos fatal,
Des malheurs de chaque être un bonheur général ?
Quel bonheur ! ô mortel, ſuperbe & miſérable !
Vous criez, *Tout eſt bien*, d'une voix lamentable.
L'univers vous dément, & votre propre cœur
Cent fois de votre eſprit a réfuté l'erreur.
Elémens, animaux, humains, tout eſt en guerre.
Il le faut avouer, le *mal* eſt ſur la terre :
Son principe ſecret ne nous eſt point connu.
De l'auteur de tout bien le mal eſt-il venu ?
Eſt-ce le noir *Typhon a*), le barbare *Arimane b*),
Dont

a) Principe du mal chez les Egyptiens.
b) Principe du mal chez les Perſes.

Dont la loi tyrannique à fouffrir nous condamne?
Mon efprit n'admet point ces monftres odieux,
Dont le monde en tremblant fit autrefois des dieux.
Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,
Qui prodigua fes biens à fes enfans qu'il aime,
Et qui verfa fur eux les maux à pleines mains?
Quel œil peut pénétrer dans fes profonds deffeins?
De l'Etre tout-parfait le mal ne pouvait naître:
Il ne vient point d'autrui *c*), puifque Dieu feul eft
maître.
Il exifte pourtant. O triftes vérités!
O mélange étonnant de contrariétés!
Un Dieu vint confoler notre race affligée;
Il vifita la terre, & ne l'a point changée; *d*)
Un fophifte arrogant nous dit qu'il ne l'a pu;
Il le pouvait, dit l'autre, & ne l'a point voulu;
Il le voudra fans doute. Et tandis qu'on raifonne,
Des foudres fouterrains engloutiffent Lisbonne,
Et de trente cités difperfent les débris,
Des bords fanglans du Tage à la mer de Cadis.
Ou l'homme eft né coupable,& Dieu punit fa race,
Ou ce maître abfolu de l'être & de l'efpace,
Sans courroux, fans pitié, tranquille, indifférent,
De fes premiers décrets fuit l'éternel torrent:
Ou la matière informe à fon maître rebelle,

c) C'eft-à-dire d'un autre principe.

d) Un philofophe Anglais a prétendu que le monde phyfique avait dû être changé au premier avénement, comme le monde moral.

Porte en ſoi des défauts *néceſſaires* comme elle ;
Ou bien Dieu nous éprouve ; & ce ſéjour mortel *e*)
N'eſt qu'un paſſage étroit vers un monde éternel.
Nous eſſuyons ici des douleurs paſſagères.
Le trépas eſt un bien qui finit nos miſéres.
Mais quand nous ſortirons de ce paſſage affreux,
Qui de nous prétendra mériter d'être heureux ?
Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir ſans doute.
Il n'eſt rien qu'on connaiſſe, & rien qu'on ne redoute.
La nature eſt muette, on l'interroge en vain.
On a beſoin d'un Dieu, qui parle au genre-humain.
Il n'appartient qu'à lui d'expliquer ſon ouvrage,
De conſoler le faible, & d'éclairer le ſage.
L'homme au doute, à l'erreur, abandonné ſans lui,
Cherche en vain des roſeaux qui lui ſervent d'appui.
Leibnitz ne m'apprend point, par quels nœuds inviſibles
Dans le mieux ordonné des univers poſſibles,
Un déſordre éternel, un chaos de malheurs,
Mêle à nos vains plaiſirs de réelles douleurs ;
Ni pourquoi l'innocent, ainſi que le coupable,
Subit également ce mal inévitable ;
Je ne conçois pas plus comment tout ſerait *bien* :
Je ſuis comme un docteur, hélas ! je ne ſais rien.
Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des aîles,

e) Voilà avec l'opinion des deux principes toutes les ſolutions qui ſe préſentent à l'eſprit humain dans cette grande difficulté ; & la révélation ſeule peut enſeigner ce que l'eſprit humain ne ſaurait comprendre.

Un corps impénétrable aux atteintes mortelles ;
La douleur, le trépas, n'approchaient point de lui.
De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui !
Il rampe, il souffre, il meurt ; tout ce qui nait expire ;
De la destruction la nature est l'empire.
Un faible composé de nerfs & d'ossemens
Ne peut être insensible au choc des élémens ;
Ce mêlange de sang, de liqueurs, & de poudre,
Puisqu'il fut assemblé, fut fait pour se dissoudre.
Et le sentiment prompt de ces nerfs délicats
Fut soumis aux douleurs ministres du trépas.
C'est-là ce que m'apprend la voix de la nature.
J'abandonne *Platon*, je rejette *Epicure*.
Bayle en sait plus qu'eux tous : je vais le consulter :
La balance à la main, *Bayle* enseigne à douter. *f*)
Assez sage, assez grand, pour être sans systême,
Il les a tous détruits, & se combat lui-même :
Semblable à cet aveugle en butte aux Philistins ;
Qui tomba sous les murs abattus par ses mains.
Que peut donc de l'esprit la plus vaste étenduë ?
Rien : le livre du sort se ferme à notre vuë.
L'homme étranger à soi, de l'homme est ignoré ;
Que suis-je ? où suis-je ? où vai-je ? & d'où suis-je tiré ? *g*)
Atomes tourmentés sur cet amas de boue,
Que la mort engloutit, & dont le sort se joue,
Mais atomes pensans, atomes dont les yeux

f) Voyez les notes à la fin du poëme.
g) Voyez les notes à la fin du poëme.

Guidés par la penſée ont meſuré les cieux;
Au ſein de l'infini nous élançons notre être,
Sans pouvoir un moment nous voir & nous connaître.
Ce monde, ce théâtre, & d'orgueil & d'erreur,
Eſt plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
Tout ſe plaint, tout gémit en cherchant le bien-être;
Nul ne voudrait mourir; nul ne voudrait renaitre. *h*)
Quelquefois dans nos jours conſacrés aux douleurs,
Par la main du plaiſir nous eſſuyons nos pleurs.
Mais le plaiſir s'envole, & paſſe comme une ombre,
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes ſont ſans nombre.
Le paſſé n'eſt pour nous qu'un triſte ſouvenir;
Le préſent eſt affreux, s'il n'eſt point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui penſe.
Un jour tout ſera bien, voilà notre eſpérance;
Tout eſt bien aujourd'hui, voilà l'illuſion.
Les ſages me trompaient, & Dieu ſeul a raiſon.
Humble dans mes ſoupirs, ſoumis dans ma ſouffrance,
Je ne m'élève point contre la providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois,
Chanter des doux plaiſirs les ſéduiſantes loix.
D'autres tems, d'autres mœurs: inſtruit par la vieilleſſe,
Des humains égarés partageant la faibleſſe,
Dans une épaiſſe nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne ſais que ſouffrir, & non pas murmurer.
Un calife autrefois à ſon heure dernière,

h) On trouve difficilement une perſonne qui voulût recommencer la même carrière qu'elle a courue, & repaſſer par les mêmes événemens.

Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière :
Je t'apporte , ô ſeul Roi , ſeul Etre illimité ,
Tout ce que tu n'as point dans ton immenſité ,
Les défauts , les regrets , les maux & l'ignorance.
Mais il pouvait encor ajouter l'*eſpérance.*

Des raiſonneurs ont prétendu qu'il n'eſt pas dans la nature de l'Etre des êtres que les choſes ſoient autrement qu'elles ſont. C'eſt un rude ſyſtème, je n'en ſais pas aſſez pour oſer ſeulement l'examiner.

BLASPHÊME.

C'Eſt un mot grec qui ſignifie, *atteinte à la réputation. Blaſphemia* ſe trouve dans *Démoſthène.* De-là vient, dit *Ménage*, le mot de *blâmer. Blaſphême* ne fut employé dans l'égliſe grecque que pour ſignifier *injure faite à* DIEU. Les Romains n'employèrent jamais cette expreſſion, ne croyant pas apparemment qu'on pût jamais offenſer l'honneur de DIEU comme on offenſe celui des hommes.

Il n'y a preſque point de ſynonime. *Blaſphême* n'emporte pas tout-à-fait l'idée de *ſacrilège.* On dira d'un homme qui aura pris le nom de DIEU en vain, qui dans l'emportement de la colère aura ce qu'on appelle

juré le nom de DIEU, c'eſt un blaſphémateur; mais on ne dira pas, c'eſt un ſacrilège. L'homme ſacrilège eſt celui qui ſe parjure ſur l'Evangile; qui étend ſa rapacité ſur les choſes conſacrées, qui détruit les autels, qui trempe ſa main dans le ſang des prêtres.

Les grands ſacrilèges ont toûjours été punis de mort chez toutes les nations, & ſurtout les ſacrilèges avec effuſion de ſang.

L'auteur des *inſtituts au droit criminel*, compte parmi les crimes de lèze-majeſté divine au ſecond chef, l'inobſervation des fètes & des dimanches. Il devait ajouter l'inobſervation accompagnée d'un mépris marqué; car la ſimple négligence eſt un péché, mais non pas un ſacrilège, comme il le dit. Il eſt abſurde de mettre dans le même rang, comme fait cet auteur, la ſimonie, l'enlévement d'une religieuſe, & l'oubli d'aller à vèpres un jour de fète. C'eſt un grand exemple des erreurs où tombent les juriſconſultes, qui n'ayant pas été appellés à faire des loix, ſe mèlent d'interprèter celles de l'état.

Les blaſphèmes prononcés dans l'yvreſſe, dans la colère, dans l'excès de la débauche, dans la chaleur d'une converſation indiſcrète, ont été ſoumis par les légiſlateurs à des peines beaucoup plus légères. Par exemple, l'avocat que nous avons déja cité, dit que les loix de France condamnent les ſimples blaſphé-

mateurs à une amende pour la première fois, double pour la ſeconde, triple pour la troiſiéme, quadruple pour la quatriéme. Le coupable eſt mis au carcan pour la cinquiéme récidive, au carcan encor pour la ſixiéme, & la lèvre ſupérieure eſt coupée avec un fer chaud ; & pour la ſeptiéme fois on lui coupe la langue. Il falait ajouter que c'eſt l'ordonnance de 1666.

Les peines ſont preſque toûjours arbitraires ; c'eſt un grand défaut dans la juriſprudence. Mais auſſi ce défaut ouvre une porte à la clémence, à la compaſſion ; & cette compaſſion eſt d'une juſtice étroite : car il ſerait horrible de punir un emportement de jeuneſſe, comme on punit des empoiſonneurs & des parricides. Une ſentence de mort pour un délit qui ne mérite qu'une correction, n'eſt qu'un aſſaſſinat commis avec le glaive de juſtice.

N'eſt-il pas à propos de remarquer ici que ce qui fut blaſphême dans un pays, fut ſouvent piété dans un autre ?

Un marchand de Tyr abordé au port de Canope, aura pu être ſcandaliſé de voir porter en cérémonie un ognon, un chat, un bouc ; il aura pu parler indécemment d'*Iſheth*, d'*Oshireth*, & d'*Horeth* ; il aura peut-être détourné la tête, & ne ſe ſera point mis à genoux en voyant paſſer en proceſſion

les parties génitales du genre-humain plus grandes que nature. Il en aura dit ſon ſentiment à ſouper, il aura même chanté une chanſon dans laquelle les matelots Tyriens ſe moquaient des abſurdités égyptiaques. Une ſervante de cabaret l'aura entendu ; ſa conſcience ne lui permet pas de cacher ce crime énorme. Elle court dénoncer le coupable au premier shoen qui porte l'image de la vérité ſur la poitrine ; & on ſait comment l'image de la vérité eſt faite. Le tribunal des shoen ou shotim condamne le blaſphémateur Tyrien à une mort affreuſe & confiſque ſon vaiſſeau. Ce marchand était regardé à Tyr comme un des plus pieux perſonnages de la Phénicie.

Numa voit que ſa petite horde de Romains eſt un ramas de phlibuſtiers Latins qui volent à droite & à gauche tout ce qu'ils trouvent, bœufs, moutons, volailles, filles. Il leur dit qu'il a parlé à la nymphe *Egerie* dans une caverne, & que la nymphe lui a donné des loix de la part de *Jupiter*. Les ſénateurs le traitent d'abord de blaſphémateur, & le menacent de le jetter de la roche Tarpeienne la tête en bas. *Numa* ſe fait un parti puiſſant. Il gagne des ſénateurs qui vont avec lui dans la grotte d'*Egerie*. Elle leur parle ; elle les convertit. Ils convertiſſent le ſénat & le peuple. Bientôt ce n'eſt plus *Numa* qui eſt un blaſphémateur. Ce nom n'eſt plus don-

né qu'à ceux qui doutent de l'exiſtence de la nymphe.

Il eſt triſte parmi nous que ce qui eſt blaſphème à Rome, à Notre-Dame de Lorette, dans l'enceinte des chanoines de San Gennaro, ſoit piété dans Londres, dans Amſterdam, dans Stokholm, dans Berlin, dans Copenhague, dans Berne, dans Bâle, dans Hambourg. Il eſt encor plus triſte que dans le même pays, dans la même ville, dans la même rue, on ſe traite réciproquement de blaſphémateur.

Que dis-je, des dix mille Juifs qui ſont à Rome, il n'y en a pas un ſeul qui ne regarde le pape comme le chef de ceux qui blaſphèment; & réciproquement les cent mille chrétiens qui habitent Rome à la place des deux millions de joviens *a*) qui la rempliſſaient du tems de *Trajan*, croyent fermement que les Juifs s'aſſemblent les ſamedis dans leurs ſynagogues pour blaſphêmer.

Un cordelier accorde ſans difficulté le titre de blaſphémateur au dominicain, qui dit que la Ste. Vierge eſt née dans le péché originel, quoique les dominicains ayent une bulle du pape qui leur permet d'enſeigner dans leurs couvens la conception maculée; & qu'outre cette bulle ils ayent pour

a) Joviens, adorateurs de *Jupiter*.

eux la déclaration expresse de *St. Thomas* d'Aquin.

La première origine de la scission, faite dans les trois quarts de la Suisse & dans une partie de la Basse-Allemagne, fut une querelle dans l'église cathédrale de Francfort entre un cordelier dont j'ignore le nom & un dominicain nommé *Vigand.*

Tout deux étaient yvres, selon l'usage de ce tems là. L'yvrogne cordelier qui prêchait, remercia DIEU dans son sermon de ce qu'il n'était pas jacobin, jurant qu'il falait exterminer les jacobins blasphémateurs qui croyaient la Ste. Vierge née en péché mortel & délivrée du péché par les seuls mérites de son fils : l'yvrogne jacobin lui dit tout haut, Vous en avez menti, blasphémateur vous-même. Le cordelier descend de chaire un grand crucifix de fer à la main, en donne cent coups à son adversaire & le laisse presque mort sur la place.

Ce fut pour venger cet outrage que les dominicains firent beaucoup de miracles en Allemagne, & en Suisse. Ils prétendaient prouver leur foi par ces miracles. Enfin ils trouvèrent le moyen de faire imprimer dans Berne les stigmates de notre Seigneur JESUS-CHRIST à un de leurs frères laïs nommé *Jetzer;* ce fut la Ste. Vierge elle-même qui lui fit cette opération; mais elle emprunta la main

du ſous-prieur qui avait pris un habit de femme, & entouré ſa tête d'une auréole. Le malheureux petit frère laï expoſé tout en ſang ſur l'autel des dominicains de Berne à la vénération du peuple, cria enfin au meurtre, au ſacrilège : les moines, pour l'appaiſer, le communièrent au plus vite avec une hoſtie ſaupoudrée de ſublimé coroſif; l'excès de l'acrimonie lui fit rejetter l'hoſtie. *b*)

Les moines alors l'accuſèrent devant l'évêque de Lauſanne d'un ſacrilège horrible. Les Bernois indignés accuſèrent eux-mêmes les moines, quatre d'entre eux furent brûlés à Berne le 31 May 1509 à la porte de Marſilly.

C'eſt ainſi que finit cette abominable hiſtoire qui détermina enfin les Bernois à choiſir une religion (mauvaiſe à la vérité à nos yeux catholiques,) mais dans laquelle ils ſeraient délivrés des cordeliers & des jacobins.

La foule de ſemblables ſacrilèges eſt incroyable. C'eſt à quoi l'eſprit de parti conduit.

Les jéſuites ont ſoutenu pendant cent ans que les janſéniſtes étaient des blaſphéma-

b) Voyez les *Voyages de Burnet* évêque de Salsburi, l'*Hiſtoire des dominicains de Berne* par *Abraham Ruchat* profeſſeur à Lauſanne, le *Procès verbal de la condamnation des dominicains*, & l'*Original du procès* conſervé dans la bibliothèque de Berne. Le même fait eſt rapporté dans l'*Hiſtoire générale de l'eſprit & des mœurs des nations.*

teurs, & l'ont prouvé par mille lettres de cachet. Les jansenistes ont répondu par plus de quatre mille volumes, que c'était les jésuites qui blasphemaient. L'écrivain des *gazettes ecclésiastiques* prétend que toutes les honnêtes gens blasphement contre lui; & il blasphème du haut de son grenier contre tous les honnêtes gens du royaume. Le libraire du gazetier blasphème contre lui & se plaint de mourir de faim. Il vaudrait mieux être poli & honnête.

Une chose aussi remarquable que consolante, c'est que jamais en aucun pays de la terre chez les idolâtres les plus fous, aucun homme n'a été regardé comme un blasphémateur pour avoir reconnu un DIEU suprême, éternel & tout-puissant. Ce n'est pas sans doute pour avoir reconnu cette vérité qu'on fit boire la cigue à *Socrate*, puisque le dogme d'un DIEU suprême était annoncé dans tous les mystères de la Grèce. Ce fut une faction qui perdit *Socrate*. On l'accusa au hazard de ne pas reconnaître les Dieux sécondaires; ce fut sur cet article qu'on le traita de blasphémateur.

On accusa de blasphème les premiers chrétiens par la même raison; mais les partisans de l'ancienne religion de l'empire, les joviens, qui reprochaient le blasphème aux premiers chrétiens, furent enfin condamnés eux-mêmes

comme blaſphémateurs ſous *Théodoſe II.* Driden a dit :

This ſide to day and the other to morow burn's
And they are all god's al mithy in their turn's.

Tel eſt chaque parti, dans ſa rage obſtiné,
Aujourd'hui condamnant & demain condamné.

BLED ou BLÉ.

SECTION PREMIÈRE.

Origine du mot, & de la choſe.

IL faut être pyrrhonien outré pour douter que *pain* vienne de *panis*. Mais pour faire du pain il faut du blé. Les Gaulois avaient du blé du tems de *Céſar* ; où avaient-ils pris ce mot de *blé* ? On prétend que c'eſt de *bladum*, mot employé dans la latinité barbare du moyen âge, par le chancelier Desvignes, *de Vineis*, à qui l'empereur *Fréderic II* fit, dit-on, crever les yeux.

Mais les mots latins de ces ſiécles barbares n'étaient que d'anciens mots celtes ou tudeſques latiniſés. *Bladum* venait donc de notre *blead* ; & non pas notre *blead* de *bladum*. Les

Italiens disaient *biada* ; & les pays, où l'ancienne langue romance s'est conservée, disent encor *blia*.

Cette science n'est pas infiniment utile : mais on serait curieux de savoir où les Gaulois & les Teutons avaient trouvé du blé pour le semer ? On vous répond que les Tyriens en avaient apporté en Espagne, les Espagnols en Gaule, & les Gaulois en Germanie. Et où les Tyriens avaient-ils pris ce blé ? Chez les Grecs probablement, dont ils l'avaient reçu en échange de leur alphabet.

Qui avait fait ce présent aux Grecs ? C'était autrefois *Cérès* sans doute ; & quand on a remonté à *Cérès*, on ne peut guères aller plus haut. Il faut que *Cérès* soit descendue exprès du ciel pour nous donner du froment, du seigle, de l'orge, &c.

Mais comme le crédit de *Cérès* qui donna le blé aux Grecs, & celui d'*Isbet* ou *Isis* qui en gratifia l'Egypte, est fort déchu aujourd'hui, nous restons dans l'incertitude sur l'origine du blé.

Sanchoniaton assure que *Dagon* ou *Dagan*, l'un des petits-fils de *Thaut*, avait en Phénicie l'intendance du blé. Or son *Thaut* est à-peu-près du tems de notre *Jared*. Il résulte de-là que le blé est fort ancien, & qu'il est de la même antiquité que l'herbe. Peut-être

que ce *Dagon* fut le premier qui fit du pain, mais cela n'eſt pas démontré.

Choſe étrange! nous ſavons poſitivement que nous avons l'obligation du vin à *Noé*, & nous ne ſavons pas à qui nous devons le pain. Et, choſe encor plus étrange, nous ſommes ſi ingrats envers *Noé*, que nous avons plus de deux mille chanſons en l'honneus de *Bacchus*, & qu'à peine en chantons nous une ſeule en l'honneur de *Noé*, notre bienfaicteur.

Un Juif m'a aſſuré que le blé venait de lui-même en Méſopotamie, comme les pommes, les poires ſauvages, les chataignes, les nêfles dans l'Occident. Je le veux croire juſqu'à ce que je ſois ſûr du contraire; car enfin il faut bien que le blé croiſſe quelque part. Il eſt devenu la nourriture ordinaire & indiſpenſable dans les plus beaux climats & dans tout le Nord.

De grands philoſophes dont nous eſtimons les talens, & dont nous ne ſuivons point les ſyſtèmes, ont prétendu, dans l'*Hiſtoire naturelle du chien*, (pag. 195.) que les hommes ont fait le blé; que nos pères à force de ſemer de l'yvraie & du gramen, les ont changés en froment. Comme ces philoſophes ne ſont pas de notre avis ſur les coquilles, ils nous permettront de n'être pas du leur ſur le blé. Nous ne penſons pas qu'avec du

jasmin on ait jamais fait venir des tulipes. Nous trouvons que le germe du blé est tout différent de celui de l'yvraie, & nous ne croyons à aucune transmutation. Quand on nous en montrera nous nous rétracterons.

Nous avons vu à l'article *Arbre-à-pain*, qu'on ne mange point de pain dans les trois quarts de la terre. On prétend que les Ethiopiens se moquaient des Egyptiens qui vivaient de pain. Mais enfin, puisque c'est notre nourriture principale, le blé est devenu un des plus grands objets du commerce & de la politique. On a tant écrit sur cette matière, que si un laboureur semait autant de blé pesant que nous avons de volumes sur cette denrée, il pourait espérer la plus ample récolte, & devenir plus riche que ceux qui dans leurs sallons vernis & dorés ignorent l'excès de sa peine & de sa misere.

SECTION SECONDE.

Richesse du blé.

Dès qu'on commence à balbutier en économie politique, on fait comme font dans notre rue tous les voisins & les voisines qui demandent : Combien a-t-il de rentes, comment vit-il, combien sa fille aura-t-elle en mariage &c ? On demande en Europe : L'Allemagne

lemagne a-t-elle plus de blés que la France? L'Angleterre recueille-t-elle (& non pas récolte-t-elle) de plus belles moiſſons que l'Eſpagne? Le blé de Pologne produit-il autant de farine que celui de Sicile? La grande queſtion eſt de ſavoir ſi un pays purement agricole eſt plus riche qu'un pays purement commerçant?

La ſupériorité du pays de blé eſt démontrée par le livre auſſi petit que plein de Mr. *Melon*, le premier homme qui ait raiſonné en France, par la voie de l'imprimerie, immédiatement après la déraiſon univerſelle du ſyſtème de *Laſs*. Melon a pu tomber dans quelques erreurs relevées par d'autres écrivains inſtruits, dont les erreurs ont été relevées à leur tour. En attendant qu'on relève les miennes, voici le fait.

L'Egypte devint la meilleure terre à froment de l'univers, lorſqu'après pluſieurs ſiécles qu'il eſt difficile de compter au juſte, les habitans eurent trouvé le ſecret de faire ſervir à la fécondité du ſol un fleuve deſtructeur, qui avait toûjours inondé le pays, & qui n'était utile qu'aux rats d'Egypte, aux inſectes, aux reptiles & aux crocodiles. Son eau même mêlée d'une bourbe noire ne pouvait deſaltérer ni laver les habitans. Il falut des travaux immenſes, & un tems prodigieux pour dompter le fleuve, le partager en ca-

naux, fonder des villes dans un terrain autrefois mouvant, & changer les cavernes des rochers en vastes bâtimens.

Tout cela est plus étonnant que des pyramides; tout cela fait, voilà un peuple sûr de sa nourriture avec le meilleur blé du monde, sans même avoir presque besoin de labourer. Le voilà qui élève & qui engraisse de la volaille supérieure à celle de Caux. Il est vêtu du plus beau lin dans le climat le plus tempéré. Il n'a donc aucun besoin réel des autres peuples.

Les Arabes ses voisins au contraire ne recueillent pas un septier de blé depuis le désert qui entoure le lac de Sodome & qui va jusqu'à Jérusalem, jusqu'au voisinage de l'Euphrate, à l'Yemen, & à la terre de Gad; ce qui compose un pays quatre fois plus étendu que l'Egypte. Ils disent: Nous avons des voisins qui ont tout le nécessaire; allons dans l'Inde leur chercher du superflu; portons-leur du sucre, des aromates, des épiceries, des curiosités; soyons les pourvoyeurs de leurs fantaisies, & ils nous donneront de la farine. Ils en disent autant des Babiloniens; ils s'établissent courtiers de ces deux nations opulentes, qui régorgent de blé; & en étant toûjours leurs serviteurs, ils restent toûjours pauvres. Memphis & Babilone jouïssent; & les Arabes les servent; la terre à blé demeu-

re toûjours la ſeule riche; le ſuperflu de ſon froment attire les métaux, les parfums, les ouvrages d'induſtrie. Le poſſeſſeur du blé impoſe donc toûjours la loi à celui qui a beſoin de pain. Et *Midas* aurait donné tout ſon or à un laboureur de Picardie.

La Hollande paraît de nos jours une exception, & n'en eſt point une. Les viciſſitudes de ce monde ont tellement tout bouleverſé, que les habitans d'un marais perſécutés par l'océan qui les menaçait de les noyer, & par l'inquiſition qui apportait des fagots pour les brûler, allèrent au bout du monde s'emparer des iſles qui produiſent des épiceries devenues auſſi néceſſaires aux riches que le pain l'eſt aux pauvres. Les Arabes vendaient de la myrrhe, du baume, & des perles à Memphis & à Babilone: Les Hollandais vendent de tout à l'Europe & à l'Aſie, & mettent le prix à tout.

Ils n'ont point de blé, dites-vous; ils en ont plus que l'Angleterre & la France. Qui eſt réellement poſſeſſeur du blé? C'eſt le marchand qui l'achète du laboureur. Ce n'était pas le ſimple agriculteur de Caldée ou d'Egypte qui profitait beaucoup de ſon froment. C'était le marchand Caldéen ou l'Egyptien adroit qui en feſait des amas, & les vendait aux Arabes; il en retirait des aromates, des perles, des rubis, qu'il vendait

chérement aux riches. Tel eſt le Hollandais ; il achète partout & revend partout ; il n'y a point pour lui de mauvaiſe récolte ; il eſt toûjours prêt à ſecourir pour de l'argent ceux qui manquent de farine.

Que trois ou quatre négocians entendus, libres, ſobres, à l'abri de toute vexation, exempts de toute crainte, s'établiſſent dans un port ; que leurs vaiſſeaux ſoient bons, que leur équipage ſache vivre de gros fromage & de petite bière, qu'ils faſſent acheter à bas prix du froment à Dantzik, & à Tunis, qu'ils ſachent le conſerver, qu'ils ſachent attendre ; & ils feront préciſément ce que font les Hollandais.

SECTION TROISIÉME.

Hiſtoire du blé en France.

Dans les anciens gouvernemens ou anciennes anarchies barbares, il y eut je ne ſais quel ſeigneur ou roi de Soiſſons qui mit tant d'impôts ſur les laboureurs, les batteurs en grange, les meuniers, que tout le monde s'enfuit, & le laiſſa ſans pain régner tout ſeul à ſon aiſe. *a*)

Comment fit-on pour avoir du blé, lorſque les Normans, qui n'en avaient pas chez

a) C'était un Chilpéric. La choſe arriva l'an 562.

eux, vinrent ravager la France & l'Angleterre, lorſque les guerres féodales achevèrent de tout détruire; lorſque ces brigandages féodaux ſe melèrent aux irruptions des Anglais, quand *Edouard III* détruiſit les moiſſons de *Philippe de Valois*, & *Henri V* celles de *Charles VI*; quand les armées de l'empereur *Charles Quint* & celles de *Henri VIII* mangeaient la Picardie; enfin tandis que les bons catholiques & les bons réformés coupaient le blé en herbe, & égorgeaient pères, mères & enfans, pour ſavoir ſi on devait ſe ſervir de pain fermenté ou de pain azime les dimanches?

Comment on feſait? Le peuple ne mangeait pas la moitié de ſon beſoin; on ſe nouriſſait très mal; on périſſait de miſère; la population était très médiocre; des cités étaient déſertes.

Cependant vous voyez encor de prétendus hiſtoriens qui vous répètent que la France poſſédait vingt-neuf millions d'habitans du tems de la St. Barthelemi.

C'eſt apparemment ſur ce calcul que l'abbé de *Caveirac* a fait l'apologie de la St. Barthelemi; il a prétendu que le maſſacre de ſoixante & dix mille hommes, plus ou moins, était une bagatelle dans un royaume alors floriſſant, peuplé de vingt-neuf millions d'hommes, qui nageaient dans l'abondance.

Cependant la vérité eſt que la France avait peu d'hommes & peu de blé ; & qu'elle était exceſſivement miſérable, ainſi que l'Allemagne.

Dans le court eſpace du régne enfin tranquille de *Henri IV*, pendant l'adminiſtration économe du duc de *Sulli*, les Français en 1597 eurent une abondante récolte ; ce qu'ils n'avaient pas vu depuis qu'ils étaient nés. Auſſi-tôt ils vendirent tout leur blé aux étrangers, qui n'avaient pas fait de ſi heureuſes moiſſons, ne doutant pas que l'année 1598 ne fût encor meilleure que la précédente. Elle fut très mauvaiſe ; le peuple alors fut dans le cas de Mlle. *Bernard*, qui avait vendu ſes chemiſes & ſes draps pour acheter un colier; elle fut obligée de vendre ſon colier à perte pour avoir des draps & des chemiſes. Le peuple pâtit davantage. On racheta chérement le même blé qu'on avait vendu à un prix médiocre.

Pour prévenir une telle imprudence & un tel malheur, le miniſtère défendit l'exportation ; & cette loi ne fut point révoquée. Mais ſous *Henri IV*, ſous *Louïs XIII* & ſous *Louïs XIV*, non-ſeulement la loi fut ſouvent éludée ; mais quand le gouvernement était informé que les greniers étaient bien fournis, il expédiait des permiſſions particulières ſur le compte qu'on lui rendait de l'état des

provinces. Ces permiſſions firent ſouvent murmurer le peuple ; les marchands de blé furent en horreur comme des monopoleurs, qui voulaient affamer une province. Quand il arrivait une diſette, elle était toûjours ſuivie de quelque ſédition. On accuſait le miniſtère plutôt que la ſéchereſſe ou la pluie.

Cependant année commune, la France avait de quoi ſe nourrir, & quelquefois de quoi vendre. On ſe plaignit toûjours ; (& il faut ſe plaindre pour qu'on vous ſuce un peu moins) mais la France depuis 1661 juſqu'au commencement du dix-huitiéme ſiécle fut au plus haut point de grandeur. Ce n'était pas la vente de ſon blé qui la rendait ſi puiſſante ; c'était ſon excellent vin de Bourgogne, de Champagne & de Bordeaux, le débit de ſes eaux-de-vie dans tout le Nord, de ſon huile, de ſes fruits, de ſon ſel, de ſes toiles, de ſes draps, des magnifiques étoffes de Lyon & même de Tours, de ſes rubans, de ſes modes de toute eſpèce, enfin des progrès de l'induſtrie. Le pays eſt ſi bon, le peuple ſi laborieux, que la révocation de l'édit de Nantes ne put faire périr l'état. Il n'y a peut-être pas une preuve plus convaincante de ſa force.

Le blé reſta toûjours à vil prix : la main-d'œuvre par conſéquent ne fut pas chère ; le commerce proſpéra ; & on cria toûjours contre la dureté du tems.

La nation ne mourut pas de la disette horrible de 1709 ; elle fut très malade ; mais elle réchapa. Nous ne parlons ici que du blé qui manqua absolument ; il falut que les Français en achetassent de leurs ennemis mêmes ; les Hollandais en fournirent seuls autant que les Turcs.

Quelques désastres que la France ait éprouvés ; quelques succes qu'elle ait eus ; que les vignes ayent gelé, ou qu'elles ayent produit autant de grappes que dans la Jérusalem céleste, le prix du blé a toûjours été assez uniforme ; & , année commune , un septier de blé a toûjours payé quatre paires de souliers depuis *Charlemagne.*

Vers l'an 1750 la nation rassasiée de vers, de tragédies , de comédies , d'opéra , de romans , d'histoires romanesques , de réflexions morales plus romanesques encore , & de disputes théologiques sur la grace & sur les convulsions , se mit enfin à raisonner sur les blés.

On oublia meme les vignes pour ne parler que de froment & de seigle. On écrivit des choses utiles sur l'agriculture : tout le monde les lut , excepté les laboureurs. On supposa , au sortir de l'opéra comique , que la France avait prodigieusement de blé à vendre. Enfin le cri de la nation obtint du gouvernement , en 1764 , la liberté de l'exportation.

Auſſi-tôt on exporta. Il arriva préciſément ce qu'on avait éprouvé du tems de *Henri IV*; on vendit un peu trop; une année ſtérile ſurvint; il falut pour la ſeconde fois que Mlle. *Bernard* revendît ſon colier pour r'avoir ſes draps & ſes chemiſes. Alors quelques plaignans paſſèrent d'une extrémité à l'autre. Ils éclatèrent contre l'exportation qu'ils avaient demandée : ce qui fait voir combien il eſt difficile de contenter tout le monde & ſon père.

Des gens de beaucoup d'eſprit, & d'une bonne volonté ſans intérèt, avaient écrit avec autant de ſagacité que de courage en faveur de la liberté illimitée du commerce des grains. Des gens qui avaient autant d'eſprit & des vues auſſi pures, écrivirent dans l'idée de limiter cette liberté; & Mr. l'abbé *Gagliani* Napolitain, réjouït la nation Françaiſe ſur l'exportation des blés; il trouva le ſecret de faire, même en français, des dialogues auſſi amuſans que nos meilleurs romans, & auſſi inſtructifs que nos meilleurs livres ſérieux. Si cet ouvrage ne fit pas diminuer le prix du pain, il donna beaucoup de plaiſir à la nation, ce qui vaut beaucoup mieux pour elle. Les partiſans de l'exportation illimitée lui répondirent vertement. Le réſultat fut que les lecteurs ne ſurent plus où ils en étaient : la plûpart ſe mirent à lire des romans en attendant trois ou quatre années abondantes de ſuite qui les

mettraient en état de juger. Les dames ne surent pas distinguer davantage le froment du seigle. Les habitués de paroisse continuèrent de croire que le grain doit mourir & pourir en terre pour germer.

SECTION QUATRIÉME.

Des blés d'Angleterre.

Les Anglais, jusqu'au dix-septiéme siécle, furent des peuples chasseurs & pasteurs, plutôt qu'agriculteurs. La moitié de la nation courait le renard en selle raze avec un bridon : l'autre moitié nourissait des moutons & préparait les laines. Les siéges des pairs ne sont encor que de gros sacs de laine, pour les faire souvenir qu'ils doivent protéger la principale denrée du royaume. Ils commencerent à s'appercevoir au tems de la restauration qu'ils avaient aussi d'excellentes terres à froment. Ils n'avaient guère jusqu'alors labouré que pour leurs besoins. Les trois quarts de l'Irlande se nourrissaient de pommes de terre appellées alors *potâtôs*, & par les Français *topinambous*, & ensuite *pommes de terre*. La moitié de l'Ecosse ne connaissait point le blé. Il courait une espèce de proverbe en vers anglais assez plaisans, dont voici le sens.

Si le mari d'Eve la blonde
Au pays d'Ecosse était né,

A demeurer chez lui Dieu l'aurait condamné,
Et non pas à courir le monde.

L'Angleterre fut le ſeul des trois royaumes qui défricha quelques champs, mais en petite quantité. Il eſt vrai que ces inſulaires mangent le plus de viande, le plus de légumes & le moins de pain qu'ils peuvent. Le manœuvre Auvergnac & Limouſin dévore quatre livres de pain qu'il trempe dans l'eau, tandis que le manœuvre Anglais en mange à peine une avec du fromage ; & boit d'une bière auſſi nourriſſante que dégoutante, qui l'engraiſſe.

On peut encor, ſans raillerie, ajouter à ces raiſons l'énorme quantité de farine dont les Français ont chargé longtems leur tête. Ils portaient des perruques volumineuſes hautes d'un demi-pié ſur le front, & qui deſcendaient juſqu'aux hanches. Seize onces d'amidon ſaupoudraient ſeize onces de cheveux étrangers, qui cachaient dans leur épaiſſeur le buſte d'un petit homme ; de ſorte que dans une farce, où un maître à chanter du bel air, nommé Mr. *Des Soupirs*, ſecouait ſa perruque ſur le théâtre, on était inondé pendant un quart d'heure d'un nuage de poudre. Cette mode s'introduiſit en Angleterre, mais les Anglais épargnèrent l'amidon.

Pour venir à l'eſſentiel, il faut ſavoir qu'en 1689, la première année du règne de *Guillau-*

me & de *Marie*, un acte du parlement accorda une gratification à quiconque exporterait du blé, & même de mauvaises eaux-de-vie de grain sur les vaisseaux de la nation.

Voici comme cet acte, favorable à la navigation & à la culture, fut conçu.

Quand une mesure nommée *quarter*, égale à vingt-quatre boisseaux de Paris, n'excédait pas en Angleterre la valeur de deux livres sterling huit shelings au marché, le gouvernement payait à l'exportateur de ce quarter cinq shelings = 6l. de France.

à l'exportateur du seigle quand il ne valait qu'une livre sterling & douze shelings, on donnait de récompense trois shelings & six sous = 3l. 12s. de France.

Le reste dans une proportion assez exacte.

Quand le prix des grains haussait, la gratification n'avait plus lieu; quand ils étaient plus chers, l'exportation n'était plus permise. Ce réglement a éprouvé quelques variations; mais enfin le résultat a été un profit immense. On a vu par un extrait de l'exportation des grains présenté à la chambre des communes en 1751, que l'Angleterre en avait vendu aux autres nations en cinq années pour 7405786 liv. sterling, qui font cent soixante & dix millions trois cent trente-trois mille soixante & dix-huit livres de France. Et sur cette somme que l'Angleterre tira de l'Europe en cinq années, la France en paya environ dix millions & demi.

L'Angleterre devait sa fortune à sa culture qu'elle avait trop longtems négligée; mais aussi elle la devait à son terrain. Plus sa terre a valu, plus elle s'est encor améliorée. On a eu plus de chevaux, de bœufs & d'engrais. Enfin on prétend qu'une récolte abondante peut nourrir l'Angleterre cinq ans, & qu'une même récolte peut à peine nourrir la France deux annés.

Mais aussi la France a presque le double d'habitans; & en ce cas l'Angleterre n'est que d'un cinquiéme plus riche en blés, pour nourrir la moitié moins d'hommes : ce qui est bien compensé par les autres denrées, & par les manufactures de la France.

SECTION CINQUIÉME.

Mémoire court sur les autres pays.

L'Allemagne est comme la France; elle a des provinces fertiles en blé., & d'autres stériles; les pays voisins du Rhin & du Danube, la Bohême, sont les mieux partagés. Il n'y a guère de grand commerce de grains que dans l'intérieur.

La Turquie ne manque jamais de blé, & en vend peu. L'Espagne en manque quelquefois, & n'en vend jamais. Les côtes d'Afrique en ont, & en vendent. La Pologne en est toûjours bien fournie & n'en est pas plus riche.

Les provinces méridionales de la Russie en régorgent; on le transporte à celles du Nord

avec beaucoup de peine ; on en peut faire un grand commerce par Riga.

La Suède ne recueille du froment qu'en Scanie ; le reste ne produit que du seigle ; les provinces septentrionales rien.

Le Dannemark peu.

L'Ecosse encor moins.

La Flandre Autrichienne est bien partagée.

En Italie tous les environs de Rome, depuis Viterbe jusqu'à Terracine, sont stériles. Le Bolonois, dont les papes se sont emparés, parce qu'il était à leur bienséance, est presque la seule province qui leur donne du pain abondamment.

Les Vénitiens en ont à peine de leur cru pour le besoin, & sont souvent obligés d'acheter des *firmans* à Constantinople, c'est-à-dire, des permissions de manger. C'est leur ennemi & leur vainqueur qui est leur pourvoyeur.

Le Milanais est la terre promise en supposant que *la terre promise* avait du froment.

La Sicile se souvient toûjours de *Cérès* ; mais on prétend qu'on n'y cultive pas aussi bien la terre que du tems d'*Hiéron* qui donnait tant de blé aux Romains. Le royaume de Naples est bien moins fertile que la Sicile, & la disette s'y fait sentir quelquefois, malgré *San Gennaro*.

Le Piémont est un des meilleurs pays.

La Savoye a toûjours été pauvre & le sera.

La Suisse n'est guères plus riche ; elle a

peu de froment ; il y a des cantons qui en manquent abſolument.

Un marchand de blé peut ſe régler ſur ce petit mémoire ; & il ſera ruiné, à moins qu'il ne s'informe au juſte de la récolte de l'année, & du beſoin du moment.

Reſumé.

Suivez le précepte d'*Horace* : Ayez toûjours une année de ble par devers vous ; *proviſæ frugis in annum.*

BLÉ,

GRAMMAIRE MORALE.

Section ſeconde.

On dit proverbialement, *manger ſon blé en herbe ; être pris comme dans un blé ; crier famine ſur un tas de blé.* Mais de tous les proverbes que cette production de la nature & de nos ſoins a fournis, il n'en eſt point qui mérite plus l'attention des légiſlateurs que celui-ci.

Ne nous remets pas au gland quand nous avons du blé.

Cela ſignifie une infinité de bonnes choſes, comme par exemple :

Ne nous gouverne pas dans le dix-huitiéme ſiécle comme on gouvernait du tems

d'Albouin, de Gondebald, de Clodevik nommé en latin *Clodovæus.*

Ne parle plus des loix de Dagobert, quand nous avons les œuvres du chancelier d'Agueſſeau, les diſcours de Mrs. les gens du roi, Montclar, Servant, Caſtillon, la Chalotais, Pati, &c.

Ne nous cite plus les miracles de St. Amable, dont les gants & le chapeau furent portés en l'air pendant tout le voyage qu'il fit à pied du fond de l'Auvergne à Rome.

Laiſſe pourir tous les livres remplis de pareilles inepties, ſonge dans quel ſiécle nous vivons.

Si jamais on aſſaſſine à coups de piſtolet un maréchal d'Ancre; ne fais point brûler ſa femme en qualité de ſorcière ſous prétexte que ſon médecin Italien lui a ordonné de prendre du bouillon fait avec un coq blanc, tué au clair de la lune, pour la guérir de ſes vapeurs.

Diſtingue toûjours les honnêtes gens qui penſent, de la populace qui n'eſt pas faite pour penſer.

Si l'uſage t'oblige à faire une cérémonie ridicule en faveur de cette canaille, & ſi en chemin tu rencontres quelques gens d'eſprit, aver-

averti-les par un ſigne de tête; par un coup d'œil que tu penſes comme eux; mais qu'il ne faut pas rire.

Affaibli peu-à-peu toutes les ſuperſtitions anciennes, & n'en introdui aucune nouvelle.

Les loix doivent être pour tout le monde; mais laiſſe chacun ſuivre ou rejetter à ſon gré ce qui ne peut être fondé que ſur un uſage indifférent.

Si la ſervante de Bayle meurt entre tes bras, ne lui parle point comme à Bayle; ni à Bayle comme à ſa ſervante.

Si les imbécilles veulent encor du gland, laiſſe-les en manger; mais trouve bon qu'on leur préſente du pain.

En un mot, ce proverbe eſt excellent en mille occaſions.

BŒUF APIS.

IL a été agité ſi le bœuf *Apis* était révéré à Memphis comme Dieu, comme ſymbole, ou comme bœuf. Il eſt à croire que les fanatiques voyaient en lui un Dieu, les ſages

un ſimple ſymbole, & que le ſot peuple adorait le bœuf. *Cambyſe* fit-il bien quand il eut conquis l'Egypte, de tuer ce bœuf de ſa main? Pourquoi non? Il feſait voir aux imbécilles qu'on pouvait mettre leur Dieu à la broche, ſans que la nature s'armat pour venger ce ſacrilège. *Hérodote* ajoute qu'il fit bien fouetter les prêtres; il avait tort, ſi ces prêtres avaient été de bonnes gens qui ſe fuſſent contentés de gagner leur pain dans le culte d'*Apis*, ſans moleſter les citoyens. Mais s'ils avaient été perſécuteurs, s'ils avaient forcé les conſciences, s'ils avaient établi une eſpèce d'inquiſition & violé le droit naturel, *Cambyſe* avait un autre tort, c'était celui de ne les pas faire pendre.

On a fort vanté les Egyptiens. Peut-être n'y a-t-il point de peuple plus mépriſable; il faut qu'il y ait toûjours eu dans leur caractère, & dans leur gouvernement un vice radical, qui en a toûjours fait de vils eſclaves.

Je conſens que dans les tems preſqu'inconnus, ils ayent conquis la terre; mais dans les tems de l'hiſtoire ils ont été ſubjugués par tous ceux qui s'en ſont voulu donner la peine, par les Aſſiriens, par les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par les Mammelus, par les Turcs, enfin par tout le monde, excepté par nos croiſés, attendu que ceux-ci étaient plus mal aviſés que les Egyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des

Mammelus qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choſes paſſables dans cette nation ; la première, que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un ſinge, à changer de religion, quoique les bœuf-latres & les ſinge-latres ſe haïſſent vivement ; la ſeconde, qu'ils ont fait toûjours éclore des poulets dans des fours.

On vante leurs pyramides ; mais ce ſont des monumens d'un peuple eſclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la nation, ſans quoi on n'aurait pû venir à bout d'élever ces vilaines maſſes. A quoi ſervaient-elles ? A conſerver dans une petite chambre la momie de quelque prince ou de quelque gouverneur, ou de quelque intendant que ſon ame devait ranimer au bout de mille ans, on a dit même au bout de trois mille. Mais s'ils eſpéraient cette réſurrection des corps, pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer ? Les Egyptiens devaient-ils reſſuſciter ſans cervelle ? L'obſervatoire que fit bâtir *Louïs XIV*, me paraît un plus beau monument que les pyramides ; parce qu'il eſt plus utile.

BOIRE A LA SANTÉ.

D'Où vient cette coutume ? eſt-ce depuis le tems qu'on boit ? Il paraît naturel qu'on boive du vin pour ſa propre ſanté, mais non pas pour la ſanté d'un autre.

Le *propino* des Grecs, adopté par les Romains, ne ſignifiait pas, je bois afin que vous vous portiez bien ; mais je bois avant vous pour que vous buviez ; je vous invite à boire.

Dans la joie d'un feſtin on buvait pour célébrer ſa maîtreſſe, & non pas pour qu'elle eût une bonne ſanté. Voyez dans Martial,

Nævia ſex cyathis, ſeptem Juſtina bibatur.

Six coups pour Nevia, ſept au moins pour Juſtine.

Les Anglais qui ſe ſont piqués de renouveller pluſieurs coutumes de l'antiquité, boivent à l'honneur des dames ; c'eſt ce qu'ils appellent *toſter* ; & c'eſt parmi eux un grand ſujet de diſpute ſi une femme eſt toſtable ou non, ſi elle eſt digne qu'on la toſte.

On buvait à Rome pour les victoires d'*Auguſte*, pour le retour de ſa ſanté. *Dion Caſſius* rapporte qu'après la bataille d'Actium le ſénat décreta que dans les repas on lui ſerait des libations au ſecond ſervice. C'eſt un étrange décret. Il eſt plus vraiſemblable que

la flatterie avait introduit volontairement cette baſſeſſe. Quoi qu'il en ſoit, vous liſez dans Horace,

Hinc ad vina redit lætus, & alteris
Te menſis adhibet Deum.
Te multa prece, te proſequitur mero
Defuſo pateris : & laribus tuum
Miſcet numen, uti Græcia Caſtoris,
Et magni memor Herculis.
Longas ô utinam, dux bone, ferias
Præſtes heſperiæ : dicimus integro
Sicci man die, dicimus uvidi,
Quum ſol oceano ſubeſt.

Sois le Dieu des feſtins, le Dieu de l'allégreſſe;
Que nos tables ſoient tes autels.
Préſide à nos jeux ſolemnels
Comme Hercule aux jeux de la Grèce.
Seul tu fais les beaux jours; que tes jours ſoient ſans fin.
C'eſt ce que nous diſons en revoyant l'aurore;
Ce qu'en nos douces nuits nous rediſons encore
Entre les bras du Dieu du vin.

On ne peut, ce me ſemble, faire entendre plus expreſſément ce que nous entendons par ces mots, *Nous avons bu à la ſanté de votre majeſté.*

C'eſt de là probablement que vint, parmi nos nations barbares, l'uſage de boire à la ſanté de ſes convives; uſage abſurde, puiſque

vous videriez quatre bouteilles ſans leur faire le moindre bien. Et que veut dire *boire à la ſanté du roi*, s'il ne ſignifie pas ce que nous venons de voir ?

Le Dictionnaire de Trevoux nous avertit qu'on *ne boit pas à la ſanté de ſes ſupérieurs en leur préſence.* Paſſe pour la France & pour l'Allemagne ; mais en Angleterre c'eſt un uſage reçu. Il y a moins loin d'un homme à un homme à Londre qu'à Vienne.

On ſait de quelle importance il eſt en Angleterre de boire à la ſanté d'un prince qui prétend au trône ; c'eſt ſe déclarer ſon partiſan. Il en a coûté cher à plus d'un Ecoſſais & d'un Irlandais pour avoir bu à la ſanté des *Stuarts.*

Tous les wigs buvaient après la mort du roi *Guillaume*, non pas à ſa ſanté, mais à ſa mémoire. Un tori nommé *Brown*, évêque de Cork en Irlande, grand ennemi de *Guillaume*, dit qu'il mettrait un bouchon à toutes les bouteilles qu'on vidait à la gloire de ce monarque, parce que Cork en anglais ſignifie *bouchon.* Il ne s'en tint pas à ce fade jeu de mots ; il écrivit en 1702 une brochure (ce ſont les mandemens du pays) pour faire voir aux Irlandais que c'eſt une impiété atroce de boire à la ſanté des rois, & ſurtout à leur *mémoire ;* que c'eſt une prophanation de ces paroles de JESUS-CHRIST, *Buvez-en tous, faites ceci en mémoire de moi.*

Ce qui étonnera, c'eſt que cet évêque n'était pas le premier qui eût conçu une telle démence. Avant lui, le presbytérien *Pryn* avait fait un gros livre contre l'uſage impie de boire à la ſanté des chrétiens.

Enfin, il y eut un *Jean Geré*, curé de la paroiſſe de Ste. Foi, qui publia *la divine potion, pour conſerver la ſanté ſpirituelle par la cure de la maladie invétérée de boire à la ſanté, avec des argumens clairs & ſolides contre cette coutume criminelle, le tout pour la ſatisfaction du public; à la requête d'un digne membre du parlement, l'an de notre ſalut* 1648.

Notre révérend père *Garaſſe*, notre révérend père *Patouillet*, & notre révérend père *Nonotte* n'ont rien de ſupérieur à ces profondeurs anglaiſes. Nous avons longtems lutté, nos voiſins & nous, à qui l'emporterait.

BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.

ON demandait un jour à *Newton* pourquoi il marchait quand il en avait envie? & comment ſon bras & ſa main ſe remuaient à ſa volonté? Il répondit bravement, qu'il n'en ſavait rien. Mais, du moins, lui dit-on, vous qui connaiſſez ſi bien la gravitation des planètes, vous me direz par

quelle raiſon elles tournent dans un ſens plutôt que dans un autre ; & il avoua encor qu'il n'en ſavait rien.

Ceux qui enſeignèrent que l'Océan était ſalé de peur qu'il ne ſe corrompît, & que les marées étaient faites pour conduire nos vaiſſeaux dans nos ports, furent un peu honteux quand on leur repliqua que la Méditerranée a des ports & point de reflux. *Muſshembroek* lui-même eſt tombé dans cette inadvertence.

Quelqu'un a-t-il jamais pu dire préciſément, comment une buche ſe change dans ſon foyer en charbon ardent, & par quelle mécanique la chaux s'enflamme avec de l'eau fraiche ?

Le premier principe du mouvement du cœur dans les animaux eſt-il bien connu ? ſait-on bien nettement comment la génération s'opère ? a-t-on deviné ce qui nous donne les ſenſations, les idées, la mémoire ? Nous ne connaiſſons pas plus l'eſſence de la matière que les enfans qui en touchent la ſuperficie.

Qui nous apprendra par quelle mécanique ce grain de blé que nous jettons en terre ſe relève pour produire un tuyau chargé d'un épic, & comment le même ſol produit une pomme au haut de cet arbre & une cha-

taigne à l'arbre voiſin ? Pluſieurs docteurs ont dit : que ne ſais-je pas ? *Montagne* diſait : que ſais-je !

Décideur impitoyable, pédagogue à phraſes, raiſonneur fouré, tu cherches les bornes de ton eſprit. Elles ſont au bout de ton nez.

Parle : m'apprendras-tu par quels ſubtils reſſorts
L'éternel artiſan fait végéter les corps ?
Pourquoi l'aſpic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère ;
Et que reconnaiſſant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui ſemblent inutiles,
Cet inſecte tremblant traine ſes pas débiles ?
Pourquoi ce ver changeant ſe bâtit un tombeau,
S'enterre, & reſſuſcite avec un corps nouveau ;
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ſes aîles ?
Le ſage Dufay parmi ſes plants divers,
Végétaux raſſemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre ſenſitive
Se flétrit ſous nos mains, honteuſe & fugitive ?
Pour découvrir un peu ce qui ſe paſſe en moi,
Je m'en vais conſulter le médecin du roi.
Sans doute il en ſait plus que ſes doctes confrères.
Je veux ſavoir de lui par quels ſecrets myſtères
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé ?

Comment toûjours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines;
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, & penser mon cerveau?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie:
Demandez-le à ce Dieu, qui nous donna la vie.
Couriers de la physique, argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux;
Ramenez des climats soumis aux trois couronnes,
Vos perches, vos secteurs, & surtout deux Laponnes.
Vous avez recherché, dans ces lieux pleins d'ennui,
Ce que Newton connut sans sortir de chez lui:
Vous avez arpenté quelque faible partie
Des flancs toûjours glacés de la terre applatie.
Dévoilez ces ressorts, qui font la pesanteur.
Vous connaissez les loix qu'établit son auteur.
Parlez, enseignez-moi, comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes?
Pourquoi, vers le soleil notre globe entrainé,
Se meut autour de soi sur son axe incliné?
Parcourant en douze ans les célestes demeures,
D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures?
Vous ne le savez point. Votre savant compas
Mesure l'univers, & ne le connait pas.
Je vous vois dessiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inaccessible;
Les angles, les côtés sont marqués par vos traits;
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais,

Pourquoi donc m'affliger, si ma débile vüe
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandüe ?
Je n'imiterai point ce malheureux savant,
Qui des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume & de cendre,
Fut consumé du feu qu'il cherchait à comprendre.

Nos bornes sont donc partout, & avec cela nous sommes orgueilleux comme des *paons* que nous prononçons *pans*.

BOUC.

LEs honneurs de toute espèce, que l'antiquité a rendus aux boucs, seraient bien étonnans, si quelque chose pouvait étonner ceux qui sont un peu familiarisés avec le monde ancien & moderne. Les Egyptiens & les Juifs désignèrent souvent les rois & les chefs du peuple par le mot de *bouc*. Vous trouvez dans Zacharie : *La fureur du Seigneur s'est irritée contre les pasteurs du peuple, contre les boucs ; elle les visitera : il a visité son troupeau la maison de Juda, & il en a fait son cheval de bataille,* Chap. X. ℣. 3.

Sortez de Babilone, dit Jérémie aux chefs du peuple ; *soyez les boucs à la tête du troupeau.* chap. L. ℣. 8.

Isaïe s'est servi aux chapitres X & XIV du terme de *bouc*, qu'on a traduit par celui de *prince*.

Les Egyptiens firent bien plus que d'appeller leurs rois *boucs* , ils confacrèrent un bouc dans Mendes , & l'on dit même qu'ils l'adorèrent. Il fe peut très bien que le peuple ait pris en effet un emblême pour une divinité, c'eft ce qui ne lui arrive que trop fouvent.

Il n'eft pas vraifemblable que les shoen ou shotim d'Egypte , c'eft-à-dire les prêtres, ayent à la fois immolé & adoré des boucs. On fait qu'ils avaient leur bouc *Azazel* qu'ils précipitaient orné & couronné de fleurs pour l'expiation du peuple , & que les Juifs prirent d'eux cette cérémonie & jufqu'au nom même d'*Azazel* , ainfi qu'ils adoptèrent plufieurs autres rites de l'Egypte.

Mais les boucs reçurent encor un honneur plus fingulier ; il eft conftant qu'en Egypte plufieurs femmes donnerent avec les boucs le même exemple que donna *Pafiphaë* avec fon taureau. *Hérodote* raconte que lorfqu'il était en Egypte, une femme eut publiquement ce commerce abominable dans le nome de Mendès : il dit qu'il en fut très étonné , mais il ne dit point que la femme fut punie.

Ce qui eft encor plus étrange, c'eft que *Plutarque* & *Pindare* qui vivaient dans des fiécles fi éloignés l'un de l'autre, s'accordent tout deux à dire , qu'on préfentait des femmes au bouc confacré. *a*) Cela fait frémir la

a) Mr. *Larcher* du collège Mazarin , a fort approfondi cette matière.

nature. *Pindare* dit, ou bien on lui fait dire :

> Charmantes filles de Mendès,
> Quels amans cueillent ſur vos lèvres
> Les doux baiſers que je prendrais ?
> Quoi ! ce ſont les maris des chèvres !

Les Juifs n'imitèrent que trop ces abomi-
nations. *Jeroboam* inſtitua des prêtres pour L. II. Pa-
le ſervice de ſes veaux & de ſes boucs. Le ralip. ch.
texte hébreu porte expreſſément *boucs.* Mais XI. ℣. 15.
ce qui outragea le plus la nature humaine, ce
fut le brutal égarement de quelques juives
qui furent paſſionnées pour des boucs, & des
juifs qui s'accouplèrent avec des chèvres. Il
falut une loi expreſſe pour réprimer cette hor-
rible turpitude. Cette loi fut donnée dans le
Levitique, & y eſt exprimée à pluſieurs re- Levit. ch.
priſes. D'abord c'eſt une défenſe éternelle de XVII. ℣.
ſacrifier aux velus avec leſquels on a forni- 7.
qué. Enſuite une autre défenſe aux femmes ch. XVIII.
de ſe proſtituer aux bêtes, & aux hommes ℣. 23.
de ſe ſouiller du même crime. Enfin, il
eſt ordonné que quiconque ſe ſera rendu cou- chap. XX.
pable de cette turpitude, ſera mis à mort avec ℣. 15 &
l'animal dont il aura abuſé. L'animal eſt 16.
réputé auſſi criminel que l'homme & la fem-
me ; il eſt dit que leur ſang retombera ſur
eux tous.

C'eſt principalement des boucs & des chè-
vres dont il s'agit dans ces loix, devenues

malheureusement nécessaires au peuple Hébreu. C'est aux boucs & aux chèvres, aux asirim, qu'il est dit que les Juifs se sont prostitués; *asiri*, un bouc & une chèvre; *asirim* des boucs ou des chèvres. Cette fatale dépravation était commune dans plusieurs pays chauds. Les Juifs alors erraient dans un désert où l'on ne peut guères nourrir que des chèvres & des boucs. On ne sait que trop combien cet excès a été commun chez les bergers de la Calabre & dans plusieurs autres contrées de l'Italie. *Virgile* même en parle dans sa troisiéme églogue : Le *novimus & qui te transversa tuentibus hircis*, n'est que trop connu.

On ne s'en tint pas à ces abominations. Le culte du bouc fut établi dans l'Egypte & dans les sables d'une partie de la Palestine. On crut opérer des enchantemens par le moyen des boucs, des égypans & de quelques autres monstres auxquels on donnait toûjours une tête de bouc.

La magie, la sorcellerie passa bientôt de l'Orient dans l'Occident, & s'étendit dans toute la terre. On appellait *sabbatum* chez les Romains l'espèce de sorcellerie qui venait des Juifs, en confondant ainsi leur jour sacré avec leurs secrets infâmes. C'est de-là qu'enfin être sorcier & aller au sabbat, fut la même chose chez les nations modernes.

De miférables femmes de village trompées par des fripons, & encor plus par la faibleffe de leur imagination, crurent qu'après avoir prononcé le mot *abraxa*, & s'être frottées d'un onguent mêlé de graiffe, de boufe de vache & de poil de chèvre, elles allaient au fabbat fur un manche à balai pendant leur fommeil, qu'elles y adoraient un bouc, & qu'il avait leur jouiffance.

Cette opinion était univerfelle. Tous les docteurs prétendaient que c'était le diable qui fe métamorphofait en bouc. C'eft ce qu'on peut voir dans les *difquifitions* de *Del Rio*, & dans cent autres auteurs. Le théologien *Grillandus*, l'un des grands promoteurs de l'inquifition, cité par *Del Rio*, dit que les forcières appellent le bouc *Martinet*. Il affure qu'une femme qui s'était donnée à *Martinet*, montait fur fon dos & était tranfportée en un inftant dans les airs à un endroit nommé *La noix de Benevent*.

Del Rio pag. 190.

Il y eut des livres où les myftères des forciers étaient écrits. J'en ai vu un, à la tête duquel on avait deffiné affez mal un bouc, & une femme à genoux derrière lui. On appellait ces livres *grimoires* en France, & ailleurs l'*alphabet du diable*. Celui que j'ai vu ne contenait que quatre feuillets en caractères prefque indéchiffrables, tels à-peu-près que ceux de l'almanach du berger.

La raiſon & une meilleure éducation auraient ſuffi pour extirper en Europe une telle extravagance ; mais au-lieu de raiſon on employa les ſupplices. Si les prétendus ſorciers eurent leur grimoire, les juges eurent leur code des ſorciers. Le jéſuite *Del Rio* docteur de Louvain, fit imprimer ſes *Diſquiſitions magiques* en l'an 1599 : il aſſure que tous les hérétiques ſont magiciens ; & il recommande ſouvent qu'on leur donne la queſtion. Il ne doute pas que le diable ne ſe transforme en bouc & n'accorde ſes faveurs à toutes les
pag. 180. femmes qu'on lui préſente. Il cite pluſieurs
pag. 181. juriſconſultes qu'on nomme *Démonographes*, qui prétendent que *Luther* nâquit d'un bouc & d'une femme. Il aſſure qu'en l'année 1595 une femme accoucha dans Bruxelles d'un enfant que le diable lui avait fait, déguiſé en bouc, & qu'elle fut punie ; mais il ne dit pas de quel ſupplice.

Celui qui a le plus approfondi la juriſprudence de la ſorcellerie, eſt un nommé *Boguet*, grand juge en dernier reſſort d'une abbaïe de St. Claude en Franche-Comté. Il rend raiſon de tous les ſupplices auxquels il a condamné des ſorcières & des ſorciers : le nombre en eſt très conſidérable. Preſque toutes ces ſorcières ſont ſuppoſées avoir couché avec le bouc.

On

On a déja dit que plus de cent mille prétendus ſorciers ont été exécutés à mort en Europe. La ſeule philoſophie a guéri enfin les hommes de cette abominable chimère, & a enſeigné aux juges qu'il ne faut pas brûler les imbécilles.

BOUFON, BURLESQUE,

BAS COMIQUE.

IL était bien ſubtil ce ſcoliaſte qui a dit le premier que l'origine de *boufon* eſt dûe à un petit ſacrificateur d'Athènes nommé *Bupho*, qui laſſé de ſon métier s'enfuit & qu'on ne revit plus. L'aréopage ne pouvant le punir fit le procès à la hache de ce prêtre. Cette farce, dit-on, qu'on jouait tous les ans dans le temple de *Jupiter*, s'appella *bouffonnerie*. Cette hiſtoriette ne paraît pas d'un grand poids. Boufon n'était pas un nom propre, *boufonos* ſignifie *immolateur de bœufs*. Jamais plaiſanterie chez les Grecs ne fut appellée *boufonia*. Cette cérémonie, toute frivole qu'elle paraît, peut avoir une origine ſage, humaine, digne des vrais Athéniens.

Une fois l'année le ſacrificateur ſubalterne, ou plutôt le boucher ſacré, prêt d'immoler

un bœuf s'enfuiait comme faifi d'horreur, pour faire fouvenir les hommes que dans des tems plus fages & plus heureux on ne préfentait aux Dieux que des fleurs & des fruits, & que la barbarie d'immoler des animaux innocens & utiles, ne s'introduifit que lorfqu'il y eut des prêtres qui voulurent s'engraisser de ce fang, & vivre aux dépends des peuples. Cette idée n'a rien de boufon.

Ce mot de *boufon* eft reçu depuis longtems chez les Italiens & chez les Efpagnols; il fignifiait *mimus*, *fcurra*, *joculator*; mime, farceur, jongleur. Ménage après Saumaife le dérive de *bocca infiata*, bourfouflé; & en effet on veut dans un boufon un vifage rond & la joue rebondie. Les Italiens difent *bufo magro*, maigre boufon, pour exprimer un mauvais plaifant qui ne vous fait pas rire.

Boufon, *boufonnerie*, appartiennent au bas comique, à la foire, à Giles, à tout ce qui peut amufer la populace. C'eft par-là que les tragédies ont commencé à la honte de l'efprit humain. *Thefpis* fut un boufon avant que *Sophocle* fût un grand-homme.

Au feiziéme & dix-feptiéme fiécle les tragédies efpagnoles & anglaifes furent toutes avilies par des boufonneries dégoutantes. (Voyez l'article *Dramatique.*)

Les cours furent encor plus deshonorées

par les boufons que le théâtre. La rouille de la barbarie était si forte, que les hommes ne savaient pas goûter des plaisirs honnêtes.

Boileau a dit de *Molière* :

C'est par-là que Molière illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût emporté le prix,
Si moins ami du peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût fait quelquefois grimacer ses figures ;
Quitté pour le boufon l'agréable & le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'envelope,
Je ne reconnais plus l'auteur du Misantrope.

Mais il faut considérer que *Raphaël* a daigné peindre des grotesques. *Molière* ne serait point descendu si bas s'il n'eût eu pour spectateurs que des *Louïs XIV*, des *Condés*, des *Turenne*, des ducs de *la Rochefoucault*, de *Montausier*, des *Beauvilliers*, des dames de *Montespan* & de *Thiange* ; mais il travaillait aussi pour le peuple de Paris qui n'était pas encor décrassé ; le bourgeois aimait la grosse farce, & la payait. Les *Jodelets* de Scaron étaient à la mode. On est obligé de se mettre au niveau de son siécle avant d'être supérieur à son siécle ; & après tout, on aime quelquefois à rire. Qu'est-ce que la *Batrachomiomachie* attribuée à *Homère*, sinon une boufonnerie, un poeme burlesque ?

Ces ouvrages ne donnent point de ré-

putation, & ils peuvent avilir celle dont on jouït.

Le boufon n'eſt pas toûjours dans le ſtile burleſque. Le *Médecin malgré lui*, les *Fourberies de Scapin* ne ſont point dans le ſtile des *Jodelets* de Scaron. *Molière* ne va pas rechercher des termes d'argot comme *Scaron.* Ses perſonnages les plus bas n'affectent point des plaiſanteries de gilles. La boufonnerie eſt dans la choſe & non dans l'expreſſion. Le ſtile burleſque eſt celui de *Don Japhet* d'Arménie.

Du bon père Noé j'ai l'honneur de deſcendre,
Noé qui ſur les eaux fit flotter ſa maiſon
Quand tout le genre-humain but plus que de raiſon.
Vous voyez qu'il n'eſt rien de plus net que ma race,
Et qu'un criſtal auprès paraîtrait plein de craſſe.

Pour dire qu'il veut ſe promener, il dit qu'*il va excercer ſa vertu caminante.* Pour faire entendre qu'on ne poura lui parler, il dit,

Vous aurez avec moi diſette de loquelle.

C'eſt preſque partout le jargon des gueux; le langage des halles; & même il eſt inventeur dans ce langage.

Tu m'as tout compiſſé, piſſeuſe abominable.

Enfin, la groſſiéreté de ſa baſſeſſe eſt pouſſée juſqu'à chanter ſur le théâtre,

Amour nabot
Qui du jabot
De Don Japhet
A fait
Une ardente fournaise ;
Et dans mon pis
A mis
Une essence de braise.

Et ce sont ces plattes infamies qu'on a jouées pendant plus d'un siécle alternativement avec le *Misantrope* ; ainsi qu'on voit passer dans une rue indifféremment un magistrat & un chifonnier.

Le *Virgile* travesti est à-peu-près dans ce goût ; mais rien n'est plus abominable que sa *Mazarinade*.

Notre Jules n'est pas César,
C'est un caprice du hazard,
Qui nâquit garçon & fut garce,
Qui n'était né que pour la farce.
Tous ses desseins prennent un rat
Dans la moindre affaire d'état.
Singe du prélat de Sorbonne,
Ma foi tu nous la baille bonne.
Tu n'es à ce cardinal duc
Comparable qu'en aqueduc.
Illustre en ta partie honteuse,

Ta ſeule braguette eſt fameuſe.

. . . .

Va rendre compte au vatican
De tes meubles mis à l'encan ;
D'être cauſe que tout ſe perde ,
De tes caleçons pleins de merde.

Ces ſaletés font vomir , & le reſte eſt ſi exécrable qu'on n'oſe le copier. Cet homme était digne du tems de la Fronde. Rien n'eſt peut-être plus extraordinaire que l'eſpèce de conſidération qu'il eut pendant ſa vie , ſi ce n'eſt ce qui árriva dans ſa maiſon après ſa mort.

On commença par donner d'abord le nom de *poëme burleſque* au lutrin de *Boileau* ; mais le ſujet ſeul était burleſque ; le ſtile fut agréable & fin , quelquefois même héroïque.

Les Italiens avaient une autre ſorte de burleſque qui était bien ſupérieur au nôtre, c'eſt celui de l'*Arétin* , de l'archevèque *La Caza* , du *Berni* , du *Mauro* , du *Dolce.* La décence y eſt ſouvent ſacrifiée à la plaiſanterie ; mais les mots deshonnêtes en ſont communément bannis. Le *Capitolo del forno* de l'archevêque La Caza roule à la vérité ſur un ſujet qui fait enfermer à Biſſêtre les abbés des *Fontaines* , & qui mène en Grève les *Déchaufours.* Cependant il n'y a pas un mot qui offenſe les oreilles chaſtes ; il faut deviner.

Trois ou quatre Anglais ont excellé dans ce genre. *Buttler* dans ſon *Hudibras* , qui eſt

la guerre civile excitée par les puritains, tournée en ridicule ; le docteur *Garth* dans la *querelle des apoticaires & des médecins* ; Prior dans son *histoire de l'ame*, où il se moque fort plaisamment de son sujet ; *Philippe* dans sa piéce du *Brillant Sheling*.

Hudibras est autant au-dessus de *Scaron* qu'un homme de bonne compagnie est au-dessus d'un chansonnier des cabarets de la Courtille. Le héros d'*Hudibras* était un personnage très réel qui avait été capitaine dans les armées de *Fairfax* & de *Cromwell* ; il s'appellait le *chevalier Samuel Luke*. Voici le commencement de son poëme assez fidélement traduit.

Quand les prophanes & les saints
Dans l'Angleterre étaient aux prises,
Qu'on se battait pour des églises,
Aussi fort que pour des catins ;
Lorsqu'anglicans & puritains
Fesaient une si rude guerre,
Et qu'au sortir du cabaret
Les orateurs de Nazareth
Allaient battre la caisse en chaire ;
Que partout sans savoir pourquoi,
Au nom du ciel, au nom du roi,
Les gens-d'armes couvraient la terre ;
Alors monsieur le chevalier,
Longtems oisif ainsi qu'Achile,
Tout rempli d'une sainte bile,

Suivi de ſon grand écuyer,
S'échapa de ſon poulaillier,
Avec ſon ſabre & l'évangile,
Et s'aviſa de guerroyer.

Sire Hudibras, cet homme rare,
Etait, dit-on, rempli d'honneur,
Avait de l'eſprit & du cœur,
Mais il en était fort avare.
D'ailleurs par un talent nouveau,
Il était tout propre au barreau,
Ainſi qu'à la guerre cruelle;
Grand ſur les bancs, grand ſur la ſelle,
Dans les camps & dans un bureau;
Semblable à ces rats amphibies,
Qui paraiſſant avoir deux vies,
Sont rats de campagne & rats d'eau.
Mais malgré ſa grande éloquence,
Et ſon mérite & ſa prudence,
Il paſſa chez quelques ſavans
Pour être un de ces inſtrumens,
Dont les fripons avec adreſſe
Savent uſer ſans dire mot,
Et qu'ils tournent avec ſoupleſſe;
Cet inſtrument s'appelle un *ſot.*
Ce n'eſt pas qu'en théologie,
En logique, en aſtrologie,
Il ne fût un docteur ſubtil;
En quatre il ſéparait un fil,

Diſputant ſans jamais ſe rendre,
Changeant de thèſe tout-à-coup,
Toûjours prêt à parler beaucoup,
Quand il falait ne point s'étendre,

D'Hudibras la religion
Etait tout comme ſa raiſon,
Vuide de ſens & fort profonde.
Le puritaniſme divin,
La meilleure ſecte du monde,
Et qui certes n'a rien d'humain;
La vraye égliſe militante,
Qui prêche un piſtolet en main,
Pour mieux convertir ſon prochain,
A grands coups de ſabre argumente;
Qui promet les céleſtes biens
Par le gibet & par la corde,
Et damne ſans miſéricorde
Les péchés des autres chrétiens,
Pour ſe mieux pardonner les ſiens;
Secte qui toûjours détruiſante
Se détruit elle-même enfin:
Tel Samſon de ſa main puiſſante
Briſa le temple philiſtin,
Mais il périt par ſa vengeance,
Et lui-même il s'enſevelit,
Ecraſé ſous la chûte immenſe
De ce temple qu'il démolit.

Au nez du chevalier antique

Deux grandes mouſtaches pendaient,
A qui les parques attachaient
Le deſtin de la republique.
Il les garde ſoigneuſement,
Et ſi jamais on les arrache,
C'eſt la chûte du parlement;
L'état entier en ce moment
Doit tomber avec ſa mouſtache.
Ainſi Taliacotius,
Grand Eſculape d'Etrurie,
Répara tous les nez perdus
Par une nouvelle induſtrie:
Il vous prenait adroitement
Un morceau du cu d'un pauvre homme,
L'appliquait au nez proprement;
Enfin il arrivait qu'en ſomme,
Tout juſte à la mort du prêteur
Tombait le nez de l'emprunteur,
Et ſouvent dans la même bière,
Par juſtice & par bon accord,
On remettait au gré du mort
Le nez auprès de ſon derrière.

Notre grand héros d'Albion,
Grimpé deſſus ſa haridelle,
Pour venger la religion,
Avait à l'arçon de ſa ſelle
Deux piſtolets & du jambon.
Mais il n'avait qu'un éperon.

C'était de tout tems ſa manière ;
Sachant que ſi ſa talonnière
Pique une moitié du cheval,
L'autre moitié de l'animal
Ne reſterait point en arrière.
Voilà donc Hudibras parti ;
Que Dieu béniſſe ſon voyage,
Ses argumens & ſon parti,
Sa barbe rouſſe & ſon courage.

Le poëme de *Garth* ſur les médecins & les apoticaires, eſt moins dans le ſtile burleſque que dans celui du lutrin de *Boileau* ; on y trouve beaucoup plus d'imagination, de variété, de naïveté &c. que dans le lutrin ; & ce qui eſt étonnant, c'eſt qu'une profonde érudition y eſt embellie par la fineſſe & par les graces : il commence à-peu-près ainſi.

Muſe, raconte-moi les débats ſalutaires,
Des médecins de Londre & des apoticaires.
Contre le genre-humain ſi longtems réunis,
Quel Dieu pour nous ſauver les rendit ennemis ?
Comment laiſſèrent-ils reſpirer leurs malades
Pour frapper à grands coups ſur leurs chers camarades ?
Comment changèrent-ils leur coëffure en armet,
La ſeringue en canon, la pillule en boulet ?
Ils connurent la gloire ; acharnés l'un ſur l'autre,
Ils prodiguaient leur vie & nous laiſſaient la nôtre.

Prior que nous avons vu plénipotentiaire

en France avant la paix d'Utrecht, se fit médiateur entre les philosophes qui disputent sur l'ame. Son poeme est dans le stile d'*Hudibras* qu'on appelle *Dogrel rimes*, c'est le *stilo Berniesco* des Italiens.

La grande question est d'abord de savoir si l'ame est toute en tout, ou si elle est logée derriere le nez & les deux yeux sans sortir de sa niche. Suivant ce dernier systême, *Prior* la compare au pape qui reste toûjours à Rome, d'où il envoye ses nonces & ses espions pour savoir ce qui se passe dans la chrétienté.

Prior, après s'être moqué de plusieurs systêmes, propose le sien. Il remarque que l'animal à deux pieds nouveau né remue les pieds tant qu'il peut quand on a la bêtise de l'emmaillotter ; & il juge de-là que l'ame entre chez lui par les pieds ; que vers les quinze ans elle a monté au milieu du corps ; qu'elle va ensuite au cœur, puis à la tête, & qu'elle en sort à pieds joints quand l'animal finit sa vie.

A la fin de ce poéme singulier, rempli de vers ingénieux & d'idées aussi fines que plaisantes, on voit ce vers charmant de *Fontenelle*.

Il est des hochets pour tout âge.

Prior prie la fortune de lui donner des hochets pour sa vieillesse.

Give us play things for our old age.

Et il est bien certain que *Fontenelle* n'a pas

pris ce vers de *Prior*, ni *Prior* de *Fontenelle*. L'ouvrage de *Prior* eſt antérieur de vingt ans, & *Fontenelle* n'entendait pas l'anglais.

Le poëme eſt terminé par cette concluſion.

Je n'aurai point la fantaiſie
D'imiter ce pauvre Caton
Qui meurt dans notre tragédie
Pour une page de Platon.
Car, entre nous, Platon m'ennuie.
La triſteſſe eſt une folie ;
Etre gai c'eſt avoir raiſon.
Ça qu'on m'ôte mon Cicéron,
D'Ariſtote la rapſodie,
De René la philoſophie ;
Et qu'on m'apporte mon flacon.

Diſtinguons bien dans tous ces poëmes le plaiſant, le leger, le naturel, le familier, du groteſque, du boufon, du bas, & ſurtout du forcé. Ces nuances ſont démêlées par les connaiſſeurs, qui ſeuls à la longue font le deſtin des ouvrages.

La Fontaine a bien voulu quelquefois deſcendre au ſtile burleſque.

Autrefois Carpillon Fretin,
Il eut beau faire, il eut beau dire,
On le mit dans la poële à frire.

Il appelle les louvetaux, *meſſieurs les louvats*. Phèdre ne ſe ſert jamais de ce ſtile

dans ſes fables ; mais auſſi il n'a pas la grace & la naïve molleſſe de *La Fontaine*, quoi qu'il ait plus de préciſion & de pureté.

BOULEVARD, ou BOULEVART.

BOulevard, fortification, rempart. Belgrade eſt le boulevard de l'empire Ottoman du côté de la Hongrie. Qui croirait que ce mot ne ſignifie dans ſon origine qu'un jeu de boule ? Le peuple de Paris jouait à la boule ſur le gazon du rempart ; ce gazon s'appellait le *verd*, de même que le marché aux herbes. *On boulait ſur le verd.* De-là vient que les Anglais, dont la langue eſt une copie de la nôtre preſque dans tous ſes mots qui ne ſont pas ſaxons, ont appellé leur jeu de boule *boulin-green*, le verd du jeu de boule. Nous avons repris d'eux ce que nous leur avions prêté. Nous avons appellé d'après eux *boulingrins*, ſans ſavoir la force du mot, les parterres de gazon que nous avons introduits dans nos jardins.

J'ai entendu autrefois de bonnes bourgeoiſes qui s'allaient promener ſur le *Bouleverd*, & non pas ſur le *Boulevard.* On ſe moquait d'elles & on avait tort. Mais en tout genre l'uſage l'emporte ; & tous ceux qui ont raiſon contre l'uſage ſont ſifflés ou condamnés.

BOURGES.

Nos queſtions ne roulent guères ſur la géographie ; mais qu'on nous permette de marquer en deux mots notre étonnement ſur la ville de Bourges. Le Dictionnaire de Trevoux prétend que *c'eſt une des plus anciennes de l'Europe, qu'elle était le ſiége de l'empire des Gaules, & donnait des rois aux Celtes.*

Je ne veux combattre l'ancienneté d'aucune ville, ni d'aucune famille. Mais, y a-t-il jamais eu un empire des Gaules ? Les Celtes avaient-ils des rois ? Cette fureur d'antiquité eſt une maladie dont on ne guérira pas ſi-tôt. Les Gaules, la Germanie, le Nord n'ont rien d'antique que le ſol, les arbres & les animaux. Si vous voulez des antiquités, allez vers l'Aſie ; & encor c'eſt fort peu de choſe. Les hommes ſont anciens & les monumens nouveaux ; c'eſt ce que nous avons en vue dans plus d'un article.

Si c'était un bien réel d'être né dans une enceinte de pierre ou de bois plus ancienne qu'une autre, il ſerait très raiſonnable de faire remonter la fondation de ſa ville au tems de la guerre des geans. Mais puiſqu'il n'y a pas le moindre avantage dans cette vanité, il faut s'en détacher. C'eſt tout ce que j'avais à dire ſur *Bourges.*

BOURREAU.

IL ſemble que ce mot n'aurait point dû ſouiller un dictionnaire des arts & des ſciences ; cependant il tient à la juriſprudence & à l'hiſtoire. Nos grands poëtes n'ont pas dédaigné de ſe ſervir fort ſouvent de ce mot dans les tragédies ; Clitemneſtre dans *Iphigénie* dit à Agamemnon :

» Bourreau de votre fille, il ne vous reſte enfin
» Que d'en faire à ſa mère un horrible feſtin.

On employe gaiement ce mot en comédie : Mercure dit dans l'*Amphitrion* :

Comment ! bourreau, tu fais des cris ?

Le joueur dit :

Que je chante, bourreau.

Et les Romains ſe permettaient de dire :

Quorſum vadis, carnifex ?

Le Dictionnaire encyclopédique, au mot *Exécuteur*, détaille tous les privilèges du bourreau de Paris ; mais un auteur nouveau a été plus loin. Dans un roman d'éducation, qui n'eſt ni celui de *Xénophon*, ni celui de *Télémaque*,

Roman intitulé *Emile*, tom. IV. pages 177 & 178.

maque, il prétend que le monarque doit donner ſans balancer la fille du bourreau en mariage à l'héritier préſomptif de la couronne, ſi cette fille eſt bien élevée, & ſi elle a *beaucoup de convenance avec le jeune prince.* C'eſt dommage qu'il n'ait pas ſtipulé la dot qu'on devait donner à la fille; & les honneurs qu'on devait rendre au père le jour des noces.

Par convenance on ne pouvait guère pouſſer plus loin la morale approfondie, les règles nouvelles de l'honnêteté publique, les beaux paradoxes, les maximes divines dont cet auteur a régalé notre ſiécle. Il aurait été ſans doute par convenance un des garçons... de la noce. Il aurait fait l'épithalame de la princeſſe, & n'aurait pas manqué de célébrer les hautes œuvres de ſon père. C'eſt pour lors que la nouvelle mariée aurait donné des baiſers acres; car le même écrivain introduit dans un autre roman, intitulé *Héloïſe*, un jeune Suiſſe qui a gagné dans Paris une de ces maladies qu'on ne nomme pas; & qui dit à ſa ſuiſſeſſe, *garde tes baiſers, ils ſont trop acres.*

On ne croira pas un jour que de tels ouvrages ayent eu une eſpèce de vogue. Elle ne ferait pas honneur à notre ſiécle ſi elle avait duré. Les pères de famille ont conclu bientôt qu'il n'était pas honnête de marier leurs fils ainés à des filles de bourreau, quel-

que *convenance* qu'on pût appercevoir entre le pourſuivant & la pourſuivie.

Eſt modus in rebus ſunt certi denique fines
Quas ultra citraque nequit conſiſtere rectum.

BRACMANES, BRAMES.

AMi lecteur, obſervez d'abord que le père *Thomaſſin*, l'un des plus ſavans hommes de notre Europe, dérive les bracmanes d'un mot juif *barac* par un C, ſuppoſé que les Juifs euſſent un C. Ce *barac* ſignifiait, dit-il, *s'enfuir*, & les bracmanes s'enfuiaient des villes; ſuppoſé qu'alors il y eût des villes.

Ou, ſi vous l'aimez mieux, bracmanes vient de *barak* par un K, qui veut dire *bénir* ou bien *prier*. Mais pourquoi les Biſcayens n'auraient-ils pas nommé les brames du mot *bran* qui exprimait quelque choſe que je ne veux pas dire? ils y avaient autant de droit que les Hébreux. Voilà une étrange érudition. En la rejettant entiérement on ſaurait moins, & on ſaurait mieux.

N'eſt-il pas vraiſemblable que les bracmanes ſont les premiers légiſlateurs de la terre, les premiers philoſophes, les premiers théologiens?

Le peu de monumens qui nous reſtent de l'ancienne hiſtoire, ne forment-ils pas une grande préſomption en leur faveur, puiſque les premiers philoſophes Grecs allèrent apprendre chez eux les mathématiques, & que les curioſités les plus antiques recueillies par les empereurs de la Chine ſont toutes indiennes, ainſi que les rélations l'atteſtent dans la collection de *Du Halde.*

Nous parlerons ailleurs du *Shaſta ;* c'eſt le premier livre de théologie des bracmanes, écrit environ quinze cent ans avant leur *Veidam*, & antérieur à tous les autres livres.

Leurs annales ne font mention d'aucune guerre entrepriſe par eux en aucun tems. Les mots d'*armes*, de *tuer*, de *mutiler* ne ſe trouvent ni dans les fragmens du *Shaſta*, que nous avons, ni dans l'*Ezourveidam*, ni dans le *Cormoveidam.* Je puis du moins aſſurer que je ne les ai point vûs dans ces deux derniers recueils : & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que le Shaſta qui parle d'une conſpiration dans le ciel, ne fait mention d'aucune guerre dans la grande preſqu'iſle enfermée entre l'Indus & le Gange.

Les Hébreux qui furent connus ſi tard, ne nomment jamais les bracmanes ; ils ne connurent l'Inde qu'après les conquêtes d'*Alexandre ;* & leurs établiſſemens dans l'Egypte, de laquelle ils avaient dit tant de mal. On

ne trouve le nom de l'Inde que dans le livre d'*Efther*, & dans celui de *Job* qui n'était pas hébreu. (Voyez *Job.*) On voit un fingulier contrafte entre les livres facrés des Hébreux & ceux des Indiens. Les livres Hébreux ne parlent que de tuer, de maffacrer hommes & bêtes; on y égorge tout au nom du Seigneur; c'eft tout un autre ordre de chofes.

C'eft inconteftablement des bracmanes que nous tenons l'idée de la chûte des êtres céleftes révoltés contre le fouverain de la nature; & c'eft-là probablement que les Grecs ont puifé la fable des titans. C'eft auffi là que les Juifs prirent enfin l'idée de la révolte de *Lucifer* dans le premier fiécle de notre ère.

Comment ces Indiens purent-ils fuppofer une révolte dans le ciel fans en avoir vu fur la terre? Un tel faut de la nature humaine à la nature divine ne fe conçoit guères. On va d'ordinaire du connu à l'inconnu.

On n'imagine une guerre de géans qu'après avoir vu quelques hommes plus robuftes que les autres tyrannifer leurs femblables. Il falait ou que les premiers bracmanes euffent éprouvé des difcordes violentes, ou qu'ils en euffent vu du moins chez leurs voifins pour en imaginer dans le ciel.

C'eft toûjours un très étonnant phénomène qu'une fociété d'hommes qui n'a jamais fait la guerre, & qui a inventé une efpèce de

guerre faite dans les espaces imaginaires, ou dans un globe éloigné du nôtre, ou dans ce qu'on appelle le *firmament*, l'*empirée*. (Voyez *Ciel matériel.*) Mais il faut bien soigneusement remarquer que dans cette révolte des êtres céleftes contre leur souverain, il n'y eut point de coups donnés, point de sang céleste répandu; point de montagnes jettées à la tête, point d'anges coupés en deux ainsi que dans le poëme sublime & grotesque de *Milton.*

Ce n'est, selon le *Shasta*, qu'une désobéissance formelle aux ordres du Très-Haut, une cabale que DIEU punit en reléguant les anges rebelles dans un vaste lieu de ténèbres nommé *Ondéra* pendant le tems d'un mononthour entier. Un mononthour est de quatre cent vingt-six millions de nos années. Mais DIEU daigna pardonner aux coupables au bout de cinq mille ans, & leur ondéra ne fut qu'un purgatoire.

Il en fit des *Mhurd*, des hommes, & les plaça dans notre globe à condition qu'ils ne mangeraient point d'animaux, & qu'ils ne s'accoupleraient point avec les mâles de leur nouvelle espèce, sous peine de retourner à l'ondéra.

Ce sont là les principaux articles de la foi des bracmanes, qui a duré sans interruption de tems immémorial jusqu'à nos jours: il nous parait étrange que ce fût parmi eux un

péché auſſi grave de manger un poulet que d'exercer la ſodomie.

Ce n'eſt là qu'une petite partie de l'ancienne coſmogonie des bracmanes. Leurs rites, leurs pagodes prouvent que tout était allégorique chez eux ; ils repréſentent encore la vertu ſous l'emblême d'une femme qui a dix bras & qui combat dix péchés mortels figurés par des monſtres. Nos miſſionnaires n'ont pas manqué de prendre cette image de la vertu pour celle du diable, & d'aſſurer que le diable eſt adoré dans l'Inde. Nous n'avons jamais été chez ces peuples que pour nous y enrichir, & pour les calomnier.

DE LA MÉTEMPSICHOSE DES BRACMANES.

La doctrine de la métempſichoſe, vient d'une ancienne loi de ſe nourrir de lait de vaches ainſi que de légumes, de fruits & de ris. Il parut horrible aux bracmanes de tuer & de manger ſa nourrice : on eut bientôt le même reſpect pour les chèvres, les brebis & pour tous les autres animaux ; ils les crurent animés par ces anges rebelles qui achevaient de ſe purifier de leurs fautes dans les corps des bêtes, ainſi que dans ceux des hommes. La nature du climat ſeconda cette loi, ou plutôt en fut l'origine : un atmoſphère brûlant exige une nourriture rafraichiſſante,

& inſpire de l'horreur pour notre coutume d'engloutir des cadavres dans nos entrailles.

L'opinion que les bêtes ont une ame fut générale dans tout l'Orient, & nous en trouvons des veſtiges dans les anciens livres ſacrés. DIEU, dans la Genèſe, défend aux hommes de manger *leur chair avec leur ſang & leur ame.* C'eſt ce que porte le texte hébreu : *Je vengerai*, dit-il, *le ſang de vos ames de la griffe des bêtes & de la main des hommes.* Il dit dans le Lévitique, l'*ame de la chair eſt dans le ſang.* Il fait plus ; il fait un pacte ſolemnel avec les hommes & avec tous les animaux, ce qui ſuppoſe dans les animaux une intelligence.

Genèſe chap IX. ℣ 4. ℣. 5. Lev. ch. XVII. ℣. 14. Genèſe ch. IX. ℣. 10.

Dans des tems très poſtérieurs, l'Eccléſiaſte dit formellement : DIEU *fait voir que l'homme eſt ſemblable aux bêtes : car les hommes meurent comme les bêtes, leur condition eſt égale, comme l'homme meurt, la bête meurt auſſi. Les uns & les autres reſpirent de même : l'homme n'a rien de plus que la bête.*

Eccleſ. ch. XVIII. ℣. 19.

Jonas, quand il va prècher à Ninive, fait jeûner les hommes & les bêtes.

Tous les auteurs anciens attribuent de la connaiſſance aux bêtes, les livres ſacrés comme les prophanes ; & pluſieurs les font parler. Il n'eſt donc pas étonnant que les bracmanes, & les pytagoriciens après eux, ayent cru que les ames paſſaient ſucceſſivement dans

les corps des bêtes & des hommes. En conſéquence ils ſe perſuadèrent, ou du moins ils dirent que les ames des anges délinquans, pour achever leur purgatoire, appartenaient tantôt à des bêtes, tantôt à des hommes : c'eſt une partie du roman du jéſuite *Bougeant* qui imagina que les diables ſont des eſprits envoyés dans le corps des animaux. Ainſi de nos jours, au bord de l'Occident, un jéſuite renouvelle ſans le ſavoir un article de la foi des plus anciens prêtres Orientaux.

Des hommes & des femmes
Qui ſe brûlent chez les bracmanes.

Les brames, ou bramins d'aujourd'hui, qui ſont les mêmes que les anciens bracmanes, ont conſervé comme on ſait, cette horrible coutume. D'où vient que chez un peuple qui ne répandit jamais le ſang des hommes, ni celui des animaux, le plus bel acte de dévotion fut-il & eſt-il encor de ſe brûler publiquement ? La ſuperſtition qui allie tous les contraires, eſt l'unique ſource de cet affreux ſacrifice ; coutume beaucoup plus ancienne que les loix d'aucun peuple connu.

Les brames prétendent que *Brama* leur grand prophète fils de DIEU, deſcendit parmi eux, & eut pluſieurs femmes ; qu'étant mort, celle de ſes femmes qui l'aimait le plus ſe brûla ſur ſon bucher pour le rejoindre dans

le ciel. Cette femme ſe brûla-t-elle en effet, comme on prétend que *Porcia* femme de *Brutus* avala des charbons ardens pour rejoindre ſon mari? ou eſt-ce une fable inventée par les prêtres? Y eut-il un *Brama* qui ſe donna en effet pour un prophète & pour un fils de DIEU? Il eſt à croire qu'il y eut un *Brama*, comme dans la ſuite on vit des *Zoroaſtres*, des *Bacchus*. La fable s'empara de leur hiſtoire; ce qu'elle a toûjours continué de faire partout.

Dès que la femme du fils de DIEU ſe brûle, il faut bien que les dames de moindre condition ſe brûlent auſſi. Mais comment retrouveront-elles leurs maris qui ſont devenus chevaux, éléphans, ou éperviers? Comment démèler préciſément la bète que le défunt anime, comment le reconnaître & être encor ſa femme? Cette difficulté n'embarraſſe point des théologiens Indous; ils trouvent aiſément des diſtinguo, des ſolutions, *in ſenſu compoſito*, *in ſenſu diviſo*. La métempſichoſe n'eſt que pour les perſonnes du commun, ils ont pour les autres ames une doctrine plus ſublime. Ces ames étant celles des anges jadis rebelles vont ſe purifiant, celles des femmes qui s'immolent ſont béatifiées & retrouvent leurs maris tout purifiés: enfin les prètres ont raiſon & les femmes ſe brûlent.

Il y a plus de quatre mille ans que ce terrible fanatisme est établi chez un peuple doux, qui croirait faire un crime de tuer une cigale. Les prêtres ne peuvent forcer une veuve à se brûler; car la loi invariable est que ce dévouement soit absolument volontaire. L'honneur est d'abord déféré à la plus ancienne mariée des femmes du mort: c'est à elle de descendre au bucher; si elle ne s'en soucie pas, la seconde se présente; ainsi du reste. On prétend qu'il y en eut une fois dix-sept qui se brûlèrent à la fois sur le bucher d'un raya; mais ces sacrifices sont devenus assez rares: la foi s'affaiblit depuis que les mahométans gouvernent une grande partie du pays, & que les Européans négocient dans l'autre.

Cependant il n'y a guères de gouverneur de Madrass & de Pondichéri qui n'ait vu quelque Indienne périr volontairement dans les flammes. Mr. *Holwell* rapporte qu'une jeune veuve de dix-neuf ans, d'une beauté singulière, mère de trois enfans, se brûla en présence de madame *Roussel* femme de l'amiral, qui était à la rade de Madrass : elle résista aux prières, aux larmes de tous les assistans. Madame *Roussel* la conjura au nom de ses enfans de ne les pas laisser orphelins : l'Indienne lui répondit, DIEU *qui les a fait naître aura soin d'eux*; ensuite elle arrangea tous les préparatifs elle-même, mit de sa

main le feu au bucher, & confomma fon facrifice avec la férénité d'une de nos réligieufes qui allume des cierges.

Mr. *Shernoc* négociant Anglais, voyant un jour une de ces étonnantes victimes, jeune & aimable qui defcendait dans le bucher, l'en arracha de force lorfqu'elle allait y mettre le feu; &, fecondé de quelques Anglais, l'enleva & l'époufa. Le peuple regarda cette action comme le plus horrible facrilège.

Pourquoi les maris ne fe font-ils jamais brûlés pour aller retrouver leurs femmes? pourquoi un fexe naturellement faible & timide a-t-il eu toûjours cette force frénétique? eft-ce parce que la tradition ne dit point qu'un homme ait jamais époufé une fille de *Brama*, au-lieu qu'elle affûre qu'une Indienne fut mariée avec le fils de ce Dieu? eft-ce parce que les femmes font plus fuperftitieufes que les hommes? eft-ce parce que leur imagination eft plus faible, plus tendre, plus faite pour être dominée?

Les anciens bracmanes fe brûlaient quelquefois pour prévenir l'ennui & les maux de la vieilleffe, & furtout pour fe faire admirer. *Calan* ou *Calanus* ne fe ferait peut-être pas mis fur un bucher fans le plaifir d'être regardé par *Alexandre*. Le chrétien renégat *Pellegrinus* fe brûla en public par la

même raiſon qu'un fou parmi nous s'habille quelquefois en arménien pour attirer les regards de la populace.

N'entre-t-il pas auſſi un malheureux mélange de vanité dans cet épouvantable ſacrifice des femmes Indiennes ? Peut-être, ſi on portait une loi de ne ſe brûler qu'en préſence d'une ſeule femme de chambre, cette abominable coutume ſerait pour jamais détruite.

Ajoutons un mot ; une centaine d'Indiennes tout au plus, a donné ce terrible ſpectacle. Et nos inquiſitions, nos fous atroces qui ſe ſont dit juges, ont fait mourir dans les flammes plus de cent mille de nos frères, hommes, femmes, enfans, pour des choſes que perſonne n'entendait. Plaignons & condamnons les brames : mais rentrons en nous-mêmes miſérables que nous ſommes.

Vraiment nous avons oublié une choſe fort eſſentielle dans ce petit article des bracmanes ; c'eſt que leurs livres ſacrés ſont remplis de contradictions. Mais le peuple ne les connait pas. Et les docteurs ont des ſolutions prêtes, des ſens figurés & figurans, des allégories, des types, des déclarations expreſſes de *Birma*, de *Brama* & de *Vitſnou*, qui fermeraient la bouche à tout raiſonneur.

BULGARES, OU BOULGARES.

PUiſqu'on a parlé des Bulgares dans le Dictionnaire encyclopédique, quelques lecteurs ſeront peut être bien aiſes de ſavoir qui étaient ces étranges gens qui parurent ſi méchans, qu'on les traita d'*hérétiques*, & dont enſuite on donna le nom en France aux non-conformiſtes qui n'ont pas pour les dames toute l'attention qu'ils leur doivent; de ſorte qu'aujourd'hui on appelle ces meſſieurs *Boulgares*, en retranchant *L* & l'*A*.

Les anciens Boulgares ne s'attendaient pas qu'un jour dans les halles de Paris, le peuple, dans la converſation familière, s'appellerait mutuellement *Boulgare*, en y ajoutant des épithètes qui enrichiſſent la langue.

Ces peuples étaient originairement des Huns qui s'étaient établis auprès du Volga; & de *Volgares* on fit aiſément *Boulgares*.

Sur la fin du ſeptiéme ſiécle, ils firent des irruptions vers le Danube, ainſi que tous les peuples qui habitaient la Sarmatie; & ils inondèrent l'empire Romain comme les autres. Ils paſſerent par la Moldavie, la Valachie, où les Ruſſes leurs anciens compatriotes ont porté leurs armes victorieuſes en 1769 ſous l'empire de *Catherine II.*

Ayant franchi le Danube, ils s'établirent dans une partie de la Dacie & de la Mœfie, & donnèrent leur nom à ces pays qu'on appelle encor *Bulgarie.* Leur domination s'étendait jufqu'au mont Hémus, & au Pont-Euxin.

L'empereur *Nicéphore* fucceffeur d'*Irène*, du tems de *Charlemagne*, fut affez imprudent pour marcher contre eux après avoir été vaincu par les Sarrazins; il le fut auffi par les Bulgares. Leur roi nommé *Crom*, lui coupa la tête, & fit de fon crâne une coupe dont il fe fervait dans fes repas, felon la coutume de ces peuples, & de prefque de tous les hyperboréens.

On conte qu'au neuviéme fiécle, un *Bogoris* qui fefait la guerre à la princeffe *Théodora*, mère & tutrice de l'empereur *Michel*, fut fi charmé de la noble réponfe de cette impératrice à fa déclaration de guerre, qu'il fe fit chrétien.

Les Boulgares qui n'étaient pas fi complaifans, fe révoltèrent contre lui; mais *Bogoris* leur ayant montré une croix, ils fe firent tous batifer fur le champ. C'eft ainfi que s'en expliquent les auteurs Grecs du bas empire; & c'eft ainfi que le difent après eux nos compilateurs.

Et voilà juftement comme on écrit l'hiftoire.

Théodora était, difent-ils, une princeffe très religieufe, & qui même paffa fes dernières an-

nées dans un couvent. Elle eut tant d'amour pour la religion catholique grecque, qu'elle fit mourir par divers ſupplices cent mille hommes qu'on accuſait d'être manichéens. „ C'é„ tait, dit le modeſte continuateur d'*Echard*, „ la plus impie, la plus déteſtable, la plus „ dangereuſe, la plus abominable de toutes „ les héréſies. Les cenſures eccléſiaſtiques „ étaient des armes trop faibles contre des „ hommes qui ne reconnaiſſaient point l'é„ gliſe. "

Hiſtoire rom prétendue traduite de *Laurent Echard*, tom. II. pag. 242.

On prétend que les Bulgares voyant qu'on tuait tous les manichéens, eurent dès ce moment du penchant pour leur religion, & la crurent la meilleure puiſqu'elle était perſécutée; mais cela eſt bien fin pour des Bulgares.

Le grand ſhiſme éclata dans ce tems-là plus que jamais entre l'égliſe grecque ſous le patriarche *Photius*, & l'égliſe latine ſous le pape *Nicolas I.* Les Bulgares prirent le parti de l'égliſe grecque. Ce fut probablement dès-lors qu'on les traita en Occident d'*hérétiques*; & qu'on y ajouta la belle épithète dont on les charge encor aujourd'hui.

L'empereur *Baſile* leur envoya en 871 un prédicateur nommé *Pierre de Sicile* pour les préſerver de l'héréſie du manichéiſme, & on ajoute que dès qu'ils l'eurent écouté ils ſe firent manichéens. Il ſe peut très bien que

ces Bulgares qui buvaient dans le crâne de leurs ennemis, ne fussent pas d'excellens théologiens, non plus que *Pierre de Sicile.*

Il est singulier que ces barbares qui ne savaient ni lire ni écrire, ayent été regardés comme des hérétiques très déliés, contre lesquels il était très dangereux de disputer. Ils avaient certainement autre chose à faire qu'à parler de controverse, puisqu'ils firent une guerre sanglante aux empereurs de Constantinople pendant quatre siécles de suite, & qu'ils assiégèrent même la capitale de l'empire.

Au commencement du treiziéme siécle, l'empereur *Alexis* voulant se faire reconnaître par les Bulgares, leur roi *Joannic* lui répondit qu'il ne serait jamais son vassal. Le pape *Innocent III* ne manqua pas de saisir cette occasion pour s'attacher le royaume de Bulgarie. Il envoya au roi *Joannic* un légat pour le sacrer roi, & prétendit lui avoir conféré le royaume qui ne devait plus relever que du St. Siége.

C'était le tems le plus violent des croisades; le Bulgare indigné fit alliance avec les Turcs, déclara la guerre au pape & à ses croisés, prit le prétendu empereur *Baudouin* prisonnier, lui fit couper les bras, les jambes & la tête; & se fit une coupe de son crâne à

la

la manière de *Crom.* C'en était bien assez pour que les Boulgares fussent en horreur à toute l'Europe, on n'avait pas besoin de les appeller *manichéens*, nom qu'on donnait alors à tous les hérétiques. Car manichéen, patarin & vaudois, c'était la même chose. On prodiguait ces noms à quiconque ne voulait pas se soumettre à l'église romaine.

Le mot de *boulgare* tel qu'on le prononçait, fut une injure vague & indéterminée, appliquée à quiconque avait des mœurs barbares ou corrompues. C'est pourquoi, sous *St. Louïs*, frère *Robert*, grand inquisiteur, qui était un scélérat, fut accusé juridiquement d'être un *boulgare* par les communes de Picardie.

Ce terme changea ensuite de signification vers les frontières de France ; il devint un terme d'amitié. Rien n'était plus commun en Flandre, il y a quarante ans, que de dire d'un jeune homme bien fait. c'est un joli *boulgare ;* un bon-homme était un bon *boulgare.*

Lorsque *Louïs XIV* alla faire la conquête de la Flandre, les Flamans disaient en le voyant, *Notre gouverneur est un bien plat boulgare en comparaison de celui-ci.*

En voilà assez pour l'étymologie de ce beau nom.

BULLE.

Ce mot désigne la boule ou le sceau d'or, d'argent, de cire ou de plomb, attaché à un instrument, ou charte quelconque. Le plomb pendant aux rescrits expédiés en cour romaine porte d'un côté les têtes de *St. Pierre* à droite, & de *St. Paul* à gauche. On lit au revers le nom du pape régnant, & l'an de son pontificat. La bulle est écrite sur parchemin. Dans la salutation le pape ne prend que le titre de *serviteur des serviteurs de* Dieu, suivant cette sainte parole de Jesus à ses disciples : *Celui qui voudra être le premier d'entre vous sera votre serviteur.*

Matthieu chap. xx. ℣. 27.

Des hérétiques prétendent que par cette formule humble en apparence, les papes expriment une espèce de système féodal, par lequel la chrétienté est soumise à un chef qui est Dieu, dont les grands vassaux, *St. Pierre & St. Paul*, sont représentés par le pontife leur serviteur ; & les arrière-vassaux sont tous les princes séculiers, soit empereurs, rois, ou ducs.

Ils se fondent, sans doute, sur la fameuse bulle *in Cœna Domini*, qu'un cardinal diacre lit publiquement à Rome chaque année, le jour de la cène, ou le jeudi saint, en présence

du pape accompagné des autres cardinaux & des évêques. Après cette lecture, sa sainteté jette un flambeau allumé dans la place publique, pour marque d'anathême.

Cette bulle se trouve pag. 714. tom. I. du *Bullaire* imprimé à Lyon en 1673, & pag. 118 de l'édition de 1727. La plus ancienne est de 1536. *Paul III*, sans marquer l'origine de cette cérémonie, y dit que c'est une ancienne coutume des souverains pontifes de publier cette excommunication le jeudi saint, pour conserver la pureté de la religion chrétienne, & pour entretenir l'union des fidèles. Elle contient vingt-quatre paragraphes, dans lesquels ce pape excommunie:

1°. Les hérétiques, leurs fauteurs, & ceux qui lisent leurs livres.

2°. Les pirates, & surtout ceux qui osent aller en course sur les mers du souverain pontife.

3°. Ceux qui imposent dans leurs terres de nouveaux péages.

10°. Ceux qui, en quelque manière que ce puisse être, empêchent l'exécution des lettres apostoliques, soit qu'elles accordent des graces, ou qu'elles prononcent des peines.

11°. Les juges laïques qui jugent les ecclésiastiques, & les tirent à leur tribunal, soit que ce tribunal s'appelle *audience*, *chancellerie*, *conseil*, ou *parlement*.

12°. Tous ceux qui ont fait ou publié, feront, ou publieront des édits, réglemens, pragmatiques, par lesquels la liberté ecclésiastique, les droits du pape & ceux du St. Siége seront blessés, ou restraints en la moindre chose, tacitement ou expressément.

14°. Les chanceliers, conseillers ordinaires ou extraordinaires de quelque roi ou prince que ce puisse être, les présidens des chancelleries, conseils ou parlemens, comme aussi les procureurs généraux, qui évoquent à eux les causes ecclésiastiques, ou qui empêchent l'exécution des lettres apostoliques, même quand ce serait sous prétexte d'empêcher quelque violence.

Par le même paragraphe le pape se réserve à lui seul d'absoudre les dits chanceliers, conseillers, procureurs-généraux & autres excommuniés, lesquels ne pouront être absous qu'après qu'ils auront publiquement révoqué leurs arrêts, & les auront arrachés des registres.

20°. Enfin le pape excommunie ceux qui auront la présomption de donner l'absolution aux excommuniés ci-dessus; &, afin qu'on n'en puisse prétendre cause d'ignorance, il ordonne

21°. Que cette bulle sera publiée & affichée à la porte de la basilique du prince des apôtres, & à celle de St. Jean de Latran.

22°. Que tous patriarches, primats, ar-

chevêques & évêques, en vertu de la ſainte obédience, ayent à publier ſolemnellement cette bulle, au moins une fois l'an.

24°. Il déclare que, ſi quelqu'un oſe aller contre la diſpoſition de cette bulle, il doit ſavoir qu'il va encourir l'indignation de DIEU tout-puiſſant, & celle des bienheureux apôtres *St. Pierre* & *St. Paul*.

Les autres bulles poſtérieures appellées auſſi *in Cœna Domini*, ne ſont qu'ampliatives. L'article 21, par exemple, de celle de *Pie V*, de l'année 1567, ajoute au paragraphe 3 de celle dont nous venons de parler, que tous les princes qui mettent dans leurs états de nouvelles impoſitions, de quelque nature qu'elles ſoient, ou qui augmentent les anciennes, à moins qu'ils n'en ayent obtenu l'approbation du St. Siége, ſont excommuniés *ipſo facto*.

La troiſiéme bulle *in Cœna Domini* de 1610, contient trente paragraphes, dans leſquels *Paul V* renouvelle les diſpoſitions des deux précédentes.

La quatriéme & dernière bulle *in Cœna Domini*, qu'on trouve dans le *Bullaire*, eſt du 1 Avril 1627. *Urbain VIII* y annonce qu'à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, pour maintenir inviolablement l'intégrité de la foi, la juſtice & la tranquillité publique, il ſe ſert du glaive ſpirituel de la dicipline eccléſiaſtique

pour excommunier en ce jour qui eſt l'anniverſaire de la cène du Seigneur :

1°. Les hérétiques.

2°. Ceux qui appellent du pape au futur concile ; & le reſte comme dans les trois premières.

On dit que celle qui ſe lit à préſent eſt de plus fraiche date, & qu'on y a fait quelques additions.

L'*Hiſtoire de Naples* par Giannone, fait voir quels déſordres les eccléſiaſtiques ont cauſé dans ce royaume, & quelles vexations ils y ont exercées ſur tous les ſujets du roi, juſqu'à leur refuſer l'abſolution & les ſacremens, pour tâcher d'y faire recevoir cette bulle, laquelle vient enfin d'y être proſcrite ſolemnellement, ainſi que dans la Lombardie Autrichienne, dans les états de l'impératrice-reine, dans ceux du duc de Parme & ailleurs. *a*)

L'an 1580, le clergé de France avait pris le tems des vacances du parlement de Paris pour faire publier la même bulle *in Cœna Domini.* Mais le procureur-général s'y oppoſa, & la chambre des vacations, préſidée par le

a) Le pape *Ganganelli* informé des réſolutions de tous les princes catholiques, & voyant que les peuples à qui ſes prédéceſſeurs avaient crevé les deux yeux commençaient à en ouvrir un, ne publia point cette fameuſe bulle le jeudi de l'abſoute l'an 1770.

célèbre & malheureux *Briſſon*, rendit le 4 Octobre un arrêt qui enjoignait à tous les gouverneurs de s'informer quels étaient les archevêques, évêques, ou les grands-vicaires qui avaient reçu ou cette bulle ou une copie ſous le titre : *Litteræ proceſſûs*, & quel était celui qui la leur avait envoyée pour la publier ; d'en empêcher la publication ſi elle n'était pas encor faite ; d'en retirer les exemplaires, & de les envoyer à la chambre ; & en cas qu'elle fût publiée, d'ajourner les archevêques, les évêques ou leurs grands-vicaires a comparaître devant la chambre, & à répondre au requiſitoire du procureur-général ; & cependant de ſaiſir leur temporel, & de le mettre ſous la main du roi ; de faire défenſe d'empêcher l'exécution de cet arrêt ſous peine d'être puni comme ennemi de l'état & criminel de lèze-majeſté, avec ordre d'imprimer cet arrêt & d'ajouter foi aux copies collationnées par des notaires comme à l'original même.

Le parlement ne fesait en cela qu'imiter faiblement l'exemple de *Philippe le bel.* La bulle *Auſculta Fili* du 5 Décembre 1301 lui fut adreſſée par *Boniface VIII*, qui, après avoir exhorté ce roi à l'écouter avec docilité, lui diſait : „ DIEU nous a établi ſur les rois & „ les royaumes pour arracher, détruire, per- „ dre, diſſiper, édifier & planter en ſon nom

„ & par sa doctrine. Ne vous laissez donc pas
„ persuader que vous n'ayez point de supé-
„ rieur, & que vous ne soyez pas soumis au
„ chef de la hiérarchie ecclésiastique. Qui pen-
„ se ainsi est insensé ; & qui le soutient opi-
„ niâtrément est un infidèle séparé du trou-
„ peau du bon pasteur. " Ensuite ce pape entrait dans le plus grand détail sur le gouvernement de France, jusqu'à faire des reproches au roi sur le changement de la monnoie.

Philippe le bel fit brûler à Paris cette bulle, & publier à son de trompe cette exécution par toute la ville le dimanche 11 Février 1302. Le pape, dans un concile qu'il tint à Rome la même année, fit beaucoup de bruit, & éclata en menaces contre *Philippe le bel*, mais sans venir à l'exécution. Seulement on regarde comme l'ouvrage de ce concile la fameuse décretale *Unam sanctam* dont voici la substance.

„ Nous croyons & confessons une église
„ sainte, catholique & apostolique, hors la-
„ quelle il n'y a point de salut ; nous recon-
„ naissons aussi qu'elle est unique, que c'est
„ un seul corps qui n'a qu'un chef & non
„ pas deux comme un monstre. Ce seul chef
„ est JESUS-CHRIST & *St. Pierre* son vicaire
„ & le successeur de *St. Pierre*. Soit donc les
„ Grecs, soit d'autres qui disent qu'ils ne
„ sont pas soumis à ce successeur, il faut
„ qu'ils avouent qu'ils ne sont pas des ouailles

„ de JESUS-CHRIST ; puis qu'il a dit lui-
„ même, (Jean, C. X. ℣. 16.) qu'*il n'y a*
„ *qu'un troupeau & un pasteur.*

„ Nous apprenons que dans cette église &
„ sous sa puissance sont deux glaives, le spi-
„ rituel & le temporel : mais l'un doit être
„ employé par l'église & par la main du pon-
„ tife, l'autre pour l'église & par la main
„ des rois & des guerriers, suivant l'ordre
„ ou la permission du pontife. Or il faut
„ qu'un glaive soit soumis à l'autre, c'est-à-
„ dire, la puissance temporelle à la spirituelle;
„ autrement elles ne seraient point ordon-
„ nées, & elles doivent l'être selon l'apôtre,
„ (Rom. C.XIII.℣.1.) Suivant le témoignage
„ de la vérité, la puissance spirituelle doit in-
„ stituer & juger la temporelle, & ainsi se vé-
„ rifie à l'égard de l'église la prophétie de
„ Jérémie : (C. I. ℣. 10.) *Je t'ai établi sur*
„ *les nations & les royaumes, & le reste.*

Philippe le bel de son côté assembla les états généraux ; & les communes, dans la requête qu'ils présentèrent à ce monarque, disaient en propres termes : C'est grande abomination d'ouir que ce *Boniface* entende malement comme Boulgare (en retranchant *l* & *a*) cette parole d'esperitualité; (en St. Matthieu C. XVI. ℣. 19.) *Ce que tu lieras en terre sera lié au ciel.* Comme si cela signifiait que s'il mettait un homme en prison temporelle, DIEU pour ce le mettrait en prison au ciel.

BULLES DE LA CROISADE ET DE LA COMPOSITION.

Si on disait à un Africain ou à un Asiatique sensé que dans la partie de notre Europe où des hommes ont défendu à d'autres hommes de manger de la chair le samedi, le pape donne la permission d'en manger par une bulle, moiennant deux réales de plate, & qu'une autre bulle permet de garder l'argent qu'on a volé, que diraient cet Asiatique & cet Africain ? Ils conviendraient du moins que chaque pays a ses usages ; & que dans ce monde, de quelque nom qu'on appelle les choses, & quelque déguisement qu'on y apporte, tout se fait pour de l'argent comptant.

Il y a deux bulles sous le nom de la *Cruzada*, la croisade, l'une du tems d'*Isabelle* & de *Ferdinand*, l'autre de *Philippe V*. La première vend la permission de manger les samedis, ce qu'on appelle la *grossura*, les *issues*, les *foies*, les *rognons*, les *animelles*, les *geziers*, les *ris de veau*, le *mou*, les *fressures*, les *fraizes*, les *têtes*, les *cous*, les *haut-d'ailes*, les *pieds*.

La seconde bulle accordée par le pape *Urbain VIII*, donne la permission de manger gras pendant tout le carême, & absout de tout crime, excepté celui d'hérésie.

Non-ſeulement on vend ces bulles, mais il eſt ordonné de les acheter, & elles coûtent plus cher, comme de raiſon, au Pérou & au Mexique qu'en Eſpagne. On les y vend une piaſtre. Il eſt juſte que les pays qui produiſent l'or & l'argent payent plus que les autres.

Le prétexte de ces bulles eſt de faire la guerre aux Maures. Les eſprits difficiles ne voyent pas quel eſt le rapport entre des freſſures & une guerre contre les Africains; & ils ajoutent que JESUS-CHRIST n'a jamais ordonné qu'on fît la guerre aux mahométans ſous peine d'excommunication.

La bulle qui permet de garder le bien d'autrui eſt appellée la *bulle de la compoſition.* Elle eſt affermée & a rendu longtems des ſommes honnêtes dans toute l'Eſpagne, dans le Milanais, en Sicile & à Naples. Les adjudicataires chargent les moines les plus éloquens de prêcher cette bulle. Les pécheurs qui ont volé le roi, ou l'état, ou les particuliers, vont trouver ces prédicateurs, ſe confeſſent à eux, leur expoſent combien il ferait triſte de reſtituer le tout. Ils offrent cinq, ſix & quelquefois ſept pour cent aux moines pour garder le reſte en ſûreté de conſcience; & la compoſition faite, ils reçoivent l'abſolution.

Le frère prêcheur auteur du *Voyage d'Eſpagne & d'Italie*, imprimé à Paris avec pri-

vilège, chez Jean-Batiste de l'Epine, s'exprime ainsi sur cette bulle. *N'est-il pas bien gracieux d'en être quitte à un prix si raisonnable, sauf à en voler davantage quand on aura besoin d'une plus grosse somme?*

Tome V. pag. 210.

BULLE UNIGENITUS.

La bulle *in Cœna Domini*, indigna tous les souverains catholiques qui l'ont enfin proscrite dans leurs états; mais la bulle *Unigenitus* n'a troublé que la France. On attaquait dans la première les droits des princes & des magistrats de l'Europe; ils les soutinrent. On ne proscrivait dans l'autre que quelques maximes de morale & de piété. Personne ne s'en soucia hors les parties intéressées dans cette affaire passagère; mais bientôt ces parties intéressées remplirent la France entière. Ce fut d'abord une querelle des jésuites tout-puissans & des restes de Port royal écrasé.

Le prêtre de l'oratoire *Quesnel*, réfugié en Hollande, avait dédié un commentaire sur le nouveau Testament, au cardinal de *Noailles*, alors évêque de Châlons-sur-Marne. Cet évêque l'approuva, & l'ouvrage eut le suffrage de tous ceux qui lisent ces sortes de livres.

Un nommé *le Tellier*, jésuite, confesseur de *Louis XIV*, ennemi du cardinal de *Noail-*

les, voulut le mortifier en fesant condamner à Rome ce livre qui lui était dédié, & dont il fesait un très grand cas.

Ce jésuite fils d'un procureur de Vire en basse Normandie, avait dans l'esprit toutes les ressources de la profession de son père. Ce n'était pas assez de commettre le cardinal de *Noailles* avec le pape, il voulut le faire disgracier par le roi son maître. Pour réussir dans ce dessein, il fit composer par ses émissaires des mandemens contre lui, qu'il fit signer par quatre évêques. Il minuta encor des lettres au roi qu'il leur fit signer.

Ces manœuvres, qui auraient été punies dans tous les tribunaux, réussirent à la cour; le roi s'aigrit contre le cardinal, Mad. de *Maintenon* l'abandonna.

Ce fut une suite d'intrigues dont tout le monde voulut se mêler d'un bout du royaume à l'autre; & plus la France était malheureuse alors dans une guerre funeste, plus les esprits s'échauffaient pour une querelle de théologie.

Pendant ces mouvemens, *le Tellier* fit demander à Rome par *Louis XIV* lui-même, la condamnation du livre de *Quesnel*, dont ce monarque n'avait jamais lu une page. *Le Tellier* & deux autres jésuites nommés *Doucin* & *l'Allemand*, extrairent cent trois propositions que le pape *Clément XI* devait condamner; la cour de Rome en retrancha deux

pour avoir du moins l'honneur de paraître juger par elle-même.

Le cardinal *Fabroni* chargé de cette affaire, & livré aux jésuites, fit dresser la bulle par un cordelier nommé frère *Palerne*, *Elie* capucin, le barnabite *Terrovi*, le servite *Castelli*, & même un jésuite nommé *Alfaro*.

Le pape *Clément XI* les laissa faire ; il voulait seulement plaire au roi de France qu'il avait longtems indisposé en reconnaissant l'archiduc *Charles* depuis empereur, pour roi d'Espagne. Il ne lui en coûtait pour satisfaire le roi qu'un morceau de parchemin scellé en plomb, sur une affaire qu'il méprisait lui-même.

Clément XI ne se fit pas prier, il envoya la bulle, & fut tout étonné d'apprendre qu'elle était reçue presque dans toute la France avec des sifflets & des huées. *Comment donc*, disait-il au cardinal Carpegne, *on me demande instamment cette bulle, je la donne de bon cœur, tout le monde s'en moque!*

Tout le monde fut surpris en effet de voir un pape qui, au nom de JESUS-CHRIST, condamnait comme hérétique, sentant l'hérésie, mal-sonnante, & offensant les oreilles pieuses, cette proposition, *Il est bon de lire des livres de piété le dimanche, surtout la sainte Ecriture.* Et cette autre, *La crainte d'une excommunication injuste ne doit pas nous empêcher de faire notre devoir.*

Les partiſans des jéſuites étaient allarmés eux-mèmes de cette cenſure, mais ils n'oſaient parler. Les hommes ſages & déſintéreſſés criaient au ſcandale, & le reſte de la nation au ridicule.

Le Tellier n'en triompha pas moins juſqu'à la mort de *Louis XIV*; il était en horreur, mais il gouvernait. Il n'eſt rien que ce malheureux ne tentât pour faire dépoſer le cardinal de *Noailles*; mais ce boute-feu fut exilé après la mort de ſon pénitent. Le duc d'*Orléans*, dans ſa régence, appaiſa ces querelles en s'en moquant. Elles jettèrent depuis quelques étincelles, mais enfin elles ſont oubliées & probablement pour jamais. C'eſt bien aſſez qu'elles ayent duré plus d'un demi-ſiécle. Heureux encor les hommes s'ils n'étaient diviſés que pour des ſotiſes qui ne ſont point verſer le ſang humain!

CALEBASSE.

CE fruit, gros comme nos citrouilles, croît en Amérique aux branches d'un arbre auſſi haut que les plus grands chênes.

Ainſi *Matthieu Garo* * qui croit avoir eu tort en Europe de trouver mauvais que les

* Voyez la fable de Matthieu Garo dans *La Fontaine*.

citrouilles rampent à terre, & ne ſoient pas pendues au haut des arbres, aurait eu raiſon au Mexique. Il aurait eu encor raiſon dans l'Inde où les cocos ſont fort élevés. Cela prouve qu'il ne faut jamais ſe hâter de conclure. DIEU *fait bien ce qu'il fait*; ſans doute; mais il n'a pas mis les citrouilles à terre dans nos climats, de peur qu'en tombant de haut elles n'écraſent le nez de *Matthieu Garo.*

La calebaſſe ne ſervira ici qu'à faire voir qu'il faut ſe défier de l'idée que tout a été fait pour l'homme. Il y a des gens qui prétendent que le gazon n'eſt verd que pour réjouïr la vue. Les apparences pourtant ſeraient que l'herbe eſt plutôt faite pour les animaux qui la broutent, que pour l'homme à qui le gramen & le trêfle ſont aſſez inutiles. Si la nature a produit les arbres en faveur de quelque eſpèce, il eſt difficile de dire à qui elle a donné la préférence : les feuilles, & même l'écorce, nourriſſent une multitude prodigieuſe d'inſectes : les oiſeaux mangent leurs fruits, habitent entre leurs branches, y compoſent l'induſtrieux artifice de leurs nids, & les troupeaux ſe repoſent ſous leurs ombres.

L'auteur du *Spectacle de la nature* prétend que la mer n'a un flux & un reflux que pour faciliter le départ & l'entrée de nos vaiſ-

vaisseaux. Il parait que *Matthieu Garo* raisonnait encor mieux : la Méditerranée sur laquelle on a tant de vaisseaux, & qui n'a de marée qu'en trois ou quatre endroits, détruit l'opinion de ce philosophe.

Jouïssons de ce que nous avons, & ne croyons pas être la fin & le centre de tout. Voici sur cette maxime quatre petits vers d'un géomètre ; il les calcula un jour en ma présence : ils ne sont pas pompeux.

Homme chétif, la vanité te point.
Tu te fais centre : encor si c'était ligne !
Mais dans l'espace à grand' peine es-tu *point*.
Va, sois *zero* : ta sotise en est digne.

CARACTÈRE.

PEut-on changer de caractère ? Oui, si on change de corps. Il se peut qu'un homme né brouillon, inflexible & violent, étant tombé dans sa vieillesse en apoplexie, devienne un sot enfant pleureur, timide & paisible. Son corps n'est plus le même. Mais tant que ses nerfs, son sang, & sa moelle allongée seront dans le même état, son naturel ne changera pas plus que l'instinct d'un loup & d'une fouine.

L'auteur Anglais du *diſpenſari*, petit poëme très ſupérieur aux *capitoli* italiens, & peut-être même au lutrin de *Boileau*, a très bien dit, ce me ſemble,

Un mélange ſecret de feu, de terre & d'eau
Fit le cœur de Céſar, & celui de Naſſau.
D'un reſſort inconnu, le pouvoir invincible
Rendit Slone impudent & ſa femme ſenſible.

Voulez-vous changer abſolument le caractère d'un homme; purgez-le tous les jours avec des délaians juſqu'à ce que vous l'ayez tué. *Charles XII*, dans ſa fiévre de ſuppuration ſur le chemin de Bender, n'était plus le même homme. On diſpoſait de lui comme d'un enfant.

Si j'ai un nez de travers, & deux yeux de chat, je peux les cacher avec un maſque. Puis-je davantage ſur le caractere que m'a donné la nature?

Un homme né violent, emporté, ſe préſente devant *François I* roi de France, pour ſe plaindre d'un paſſe-droit; le viſage du prince, le maintien reſpectueux des courtiſans, le lieu même où il eſt. font une impreſſion puiſſante ſur cet homme; il baiſſe machinalement les yeux, ſa voix rude s'adoucit, il préſente humblement ſa requête, on le croirait né auſſi doux que le ſont (dans

ce moment au moins) les courtiſans, au milieu deſquels il eſt même déconcerté; mais ſi *François I* ſe connait en phyſionomies, il découvre aiſément dans ſes yeux baiſſés, mais allumés d'un feu ſombre, dans les muſcles tendus de ſon viſage, dans ſes lèvres ſerrées l'une contre l'autre, que cet homme n'eſt pas ſi doux qu'il eſt forcé de paraître. Cet homme le ſuit à Pavie, eſt pris avec lui, mené avec lui en priſon à Madrid; la majeſté de *François I* ne fait plus ſur lui la même impreſſion; il ſe familiariſe avec l'objet de ſon reſpect. Un jour en tirant les bottes du roi, & les tirant mal, le roi aigri par ſon malheur ſe fâche, mon homme envoye promener le roi, & jette ſes bottes par la fenêtre.

Sixte-Quint était né pétulant, opiniâtre, altier, impétueux, vindicatif, arrogant; ce caractère ſemble adouci dans les épreuves de ſon noviciat. Commence-t-il à jouïr de quelque crédit dans ſon ordre? il s'emporte contre un gardien & l'aſſomme à coups de poing: eſt-il inquiſiteur à Veniſe? il exerce ſa charge avec inſolence: le voilà cardinal, il eſt poſſédé *da la rabbia papale*: cette rage l'emporte ſur ſon naturel; il enſevelit dans l'obſcurité ſa perſonne & ſon caractère; il contrefait l'humble & le moribond; on l'élit pape; ce moment rend

au reſſort, que la politique avait plié, toute ſon élaſticité longtems retenue ; il eſt le plus fier & le plus deſpotique des ſouverains.

Naturam expellas furca tamen ipſa redibit.

Chaſſez le naturel, il revient au galop.

La religion, la morale, mettent un frein à la force du naturel, elles ne peuvent le détruire. L'yvrogne dans un cloître, réduit à un demi ſeptier de cidre à chaque repas, ne s'enyvrera plus, mais il aimera toûjours le vin.

L'âge affaiblit le caractère ; c'eſt un arbre qui ne produit plus que quelques fruits dégénérés, mais ils ſont toûjours de même nature ; il ſe couvre de nœuds & de mouſſe, il devient vermoulu ; mais il eſt toûjours chêne ou poirier. Si on pouvait changer ſon caractère, on s'en donnerait un, on ſerait le maître de la nature. Peut-on ſe donner quelque choſe ? ne recevons-nous pas tout ? Eſſayez d'animer l'indolent d'une activité ſuivie, de glacer par l'apatie l'ame bouillante de l'impétueux, d'inſpirer du goût pour la muſique & pour la poëſie à celui qui manque de goût & d'oreilles ; vous n'y parviendrez pas plus que ſi vous entrepreniez de donner la vue à un aveugle né. Nous perfectionnons, nous adouciſſons, nous cachons ce que la

nature a mis dans nous, mais nous n'y mettons rien.

On dit à un cultivateur, Vous avez trop de poiſſons dans ce vivier, ils ne proſpéreront pas; voilà trop de beſtiaux dans vos prés, l'herbe manque, ils maigriront. Il arrive après cette exhortation que les brochets mangent la moitié des carpes de mon homme, & les loups la moitié de ſes moutons, le reſte engraiſſe. S'applaudira-t-il de ſon œconomie? Ce campagnard, c'eſt toi-même; une de tes paſſions a dévoré les autres, & tu crois avoir triomphé de toi. Ne reſſemblons-nous pas preſque tous à ce vieux général de quatre-vingt-dix ans, qui ayant rencontré de jeunes officiers qui feſaient un peu de déſordre avec des filles, leur dit tout en colère, Meſſieurs, eſt-ce là l'exemple que je vous donne?

CARÊME.

NOs queſtions ſur le carême ne regarderont que la police. Il paraît utile qu'il y ait un tems dans l'année où l'on égorge moins de bœufs, de veaux, d'agneaux, de volaille. On n'a point encor de jeunes poulets ni de pigeons en Février & en Mars,

tems auquel le carême arrive. Il eſt bon de faire ceſſer le carnage quelques ſemaines dans les pays où les paturages ne ſont pas auſſi gras que ceux de l'Angleterre & de la Hollande.

Les magiſtrats de la police ont très ſagement ordonné que la viande fût un peu plus chère à Paris pendant ce tems, & que le profit en fût donné aux hôpitaux. C'eſt un tribut preſque inſenſible que payent alors le luxe & la gourmandiſe à l'indigence : car ce ſont les riches qui n'ont pas la force de faire carême ; les pauvres jeûnent toute l'année.

Il eſt très peu de cultivateurs qui mangent de la viande une fois par mois. S'il falait qu'ils en mangeaſſent tous les jours, il n'y en aurait pas aſſez pour le plus floriſſant royaume. Vingt millions de livres de viande par jour feraient ſept milliards trois cent millions de livres par année. Ce calcul eſt effrayant.

Le petit nombre de riches, financiers, prélats, principaux magiſtrats, grands ſeigneurs, grandes dames qui daignent faire ſervir du maigre *a*) à leurs tables, jeûnent pendant ſix ſemaines avec des ſoles, des ſau-

a) Pourquoi donner le nom de *maigre* à des poiſſons plus gros que les poulardes ? & qui donnent de ſi terribles indigeſtions ?

mons, des vives, des turbots, des esturgeons.

Un de nos plus fameux financiers avait des couriers qui lui apportaient chaque jour pour cent écus de marée à Paris. Cette dépense fesait vivre les couriers, les maquignons qui avaient vendu les chevaux, les pêcheurs qui fournissaient le poisson, les fabricateurs de filets (qu'on nomme en quelques endroits les *filetiers*), les constructeurs de bateaux &c., les épiciers chez lesquels on prenait toutes les drogues rafinées qui donnent au poisson un goût supérieur à celui de la viande. *Lucullus* n'aurait pas fait carême plus voluptueusement.

Il faut encor remarquer que la marée en entrant dans Paris, paye à l'état un impôt considérable.

Le secrétaire des commandemens du riche, ses valets de chambre, les demoiselles de madame, le chef d'office &c. mangent la desserte du *Crésus*, & jeûnent aussi délicieusement que lui.

Il n'en est pas de même des pauvres. Non-seulement s'ils mangent pour quatre sous d'un mouton coriasse, ils commettent un grand péché; mais ils chercheront en vain ce misérable aliment. Que mangeront-ils donc? ils n'ont que leurs chataignes, leur pain de seigle; les fromages qu'ils ont pressurés du lait

de leurs vaches, de leurs chèvres ou de leurs brebis; & quelque peu d'œufs de leurs poules.

Il y a des églises où l'on a pris l'habitude de leur défendre les œufs & le laitage. Que leur resterait-il à manger? rien. Ils consentent à jeûner; mais ils ne consentent pas à mourir. Il est absolument nécessaire qu'ils vivent, quand ce ne serait que pour labourer les terres des gros bénéficiers & des moines.

On demande donc s'il n'appartient pas uniquement aux magistrats de la police du royaume, chargés de veiller à la santé des habitans, de leur donner la permission de manger les fromages que leurs mains ont paîtris, & les œufs que leurs poules ont pondus?

Il parait que le lait, les œufs, le fromage, tout ce qui peut nourrir le cultivateur, sont du ressort de la police, & non pas une cérémonie religieuse.

Nous ne voyons pas que JESUS-CHRIST ait défendu les omelettes à ses apôtres; au contraire, il leur a dit, *Mangez ce qu'on vous donnera.*

St. Luc chap. x. ℣. 8.

La sainte église a ordonné le carême; mais en qualité d'église elle ne commande qu'au cœur; elle ne peut infliger que des peines spirituelles; elle ne peut faire brûler aujourd'hui, comme autrefois, un pauvre homme qui n'ayant que du lard rance, aura mis

un peu de ce lard ſur une tranche de pain noir le lendemain du mardi gras.

Quelquefois dans les provinces, des curés s'emportant au-delà de leurs devoirs, & oubliant les droits de la magiſtrature, s'ingèrent d'aller chez les aubergiſtes, chez les traiteurs, voir s'ils n'ont pas quelques onces de viande dans leurs marmites, quelques vieilles poules à leur croc, ou quelques œufs dans une armoire lorſque les œufs ſont défendus en carême. Alors ils intimident le pauvre peuple; ils vont juſqu'à la violence envers des malheureux qui ne ſavent pas que c'eſt à la ſeule magiſtrature qu'il appartient de faire la police. C'eſt une inquiſition odieuſe & puniſſable.

Il n'y a que les magiſtrats qui puiſſent être informés au juſte des denrées plus ou moins abondantes qui peuvent nourrir le pauvre peuple des provinces. Le clergé a des occupations plus ſublimes. Ne ſerait-ce donc pas aux magiſtrats qu'il appartiendrait de régler ce que le peuple peut manger en carême? Qui aura l'inſpection ſur le comeſtible d'un pays, ſinon la police du pays?

CARTÉSIANISME.

ON a pu voir à l'article *Ariſtote* que ce philoſophe & ſes ſectateurs ſe ſont ſervis de mots qu'on n'entend point, pour ſignifier des choſes qu'on ne conçoit pas. *Entélechie*, *formes ſubſtantielles*, *eſpèces intentionnelles.*

Ces mots après tout ne ſignifiaient que l'exiſtence des choſes dont nous ignorons la nature & la fabrique. Ce qui fait qu'un roſier produit une roſe & non pas un abricot, ce qui détermine un chien à courir après un liévre, ce qui conſtitue les propriétés de chaque être a été appelé *forme ſubſtantielle* ; ce qui fait que nous penſons a été nommé *entélechie* ; ce qui nous donne la vue d'un objet a été nommé *eſpèce intentionnelle* ; nous n'en ſavons pas plus aujourd'hui ſur le fond des choſes. Les mots de *force*, d'*ame*, de *gravitation* même ne nous font nullement connaître le principe & la nature de la force, ni de l'ame, ni de la gravitation. Nous en connaiſſons les propriétés, & probablement nous nous en tiendrons là tant que nous ne ſerons que des hommes.

L'eſſentiel eſt de nous ſervir avec avantage des inſtrumens que la nature nous a donnés

ſans pénétrer jamais dans la ſtructure intime du principe de ces inſtrumens. *Archimède* ſe ſervait admirablement du reſſort, & ne ſavait pas ce que c'eſt que le reſſort.

La véritable phyſique conſiſte donc à bien déterminer tous les effets. Nous connaîtrons les cauſes premières quand nous ſerons des Dieux. Il nous eſt donné de calculer, de peſer, de meſurer, d'obſerver; voilà la philoſophie naturelle; preſque tout le reſte eſt chimère.

Le malheur de *Deſcartes* fut de n'avoir pas, dans ſon voyage d'Italie, conſulté *Galilée* qui calculait, peſait, meſurait, obſervait, qui avait inventé le compas de proportion, trouvé la peſanteur de l'atmoſphère, découvert les ſatellites de *Jupiter* & la rotation du ſoleil ſur ſon axe.

Ce qui eſt ſurtout bien étrange, c'eſt qu'il n'ait jamais cité *Galilée*, & qu'au contraire il ait cité le jéſuite *Skemer* plagiaire & ennemi de *Galilée*, qui déféra ce grand-homme à l'inquiſition, & qui par-là couvrit l'Italie d'opprobre, lorſque *Galilée* la couvrait de gloire.

Principes de Deſcartes 3e. partie pag. 159.

Les erreurs de *Deſcartes* ſont:

1°. D'avoir imaginé trois élémens qui n'étaient nullement évidens, après avoir dit qu'il ne falait rien croire ſans évidence.

2°. D'avoir dit qu'il y a toûjours égale-

ment de mouvement dans la nature, ce qui eſt démontré faux.

3°. Que la lumière ne vient point du ſoleil & qu'elle eſt tranſmiſe à nos yeux en un inſtant, démontré faux par les expériences de *Roëmer*, de *Molineux* & de *Bradley*, & même par la ſimple expérience du priſme.

4°. D'avoir admis le plein, dans lequel il eſt démontré que tout mouvement ſerait impoſſible, & qu'un pied cube d'air peſerait autant qu'un pied cube d'or.

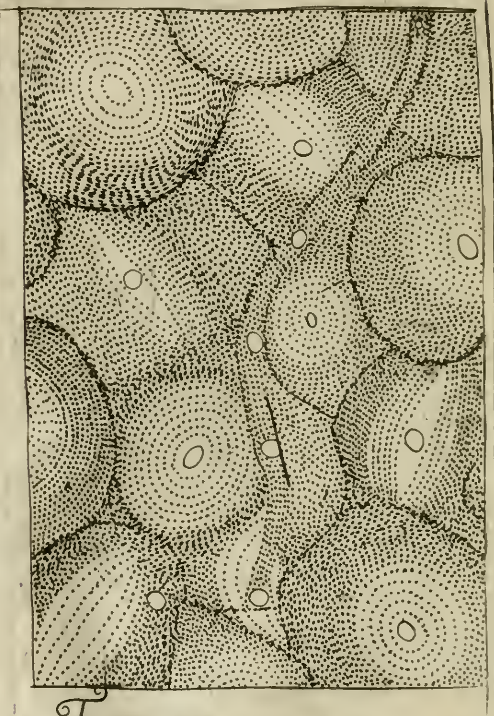
5°. D'avoir ſuppoſé un tournoiement imaginaire dans de prétendus globules de lumière pour expliquer l'arc en-ciel.

6°. D'avoir imaginé un prétendu tourbillon de matière ſubtile qui emporte la terre & la lune paralellement à l'équateur, & qui fait tomber les corps graves dans une ligne tendante au centre de la terre, tandis qu'il eſt démontré que dans l'hypothèſe de ce tourbillon imaginaire tous les corps tomberaient ſuivant une ligne perpendiculaire à l'axe de la terre.

7°. D'avoir ſuppoſé que des comètes qui ſe meuvent d'orient en occident & du nord au ſud, ſont pouſſées par des tourbillons qui ſe meuvent d'occident en orient.

8°. D'avoir ſuppoſé que dans le mouvement de rotation les corps les plus denſes allaient au centre, & les plus ſubtils à la circonférence, ce qui eſt contre toutes les loix de la nature.

Figure des tourbillons de Descartes



Tom. III. pag. 221.

9°. D'avoir voulu étaier ce roman par des suppositions encor plus chimériques que le roman même, d'avoir supposé contre toutes les loix de la nature que ces tourbillons ne se confondraient pas ensemble, & d'en avoir donné pour preuve cette figure qui n'est pas assurément une figure géométrique.

10°. D'avoir donné cette figure même pour la cause des marées & pour celle des propriétés de l'aimant.

11°. D'avoir supposé que la mer a un cours continu, qui la porte d'orient en occident.

12°. D'avoir imaginé que la matière de son premier élément mêlée avec celle du second, forme le mercure qui, par le moyen de ces deux élémens, est coulant comme l'eau & compact comme la terre.

13°. Que la terre est un soleil encrouté.

14°. Qu'il y a de grandes cavités sous toutes les montagnes qui reçoivent l'eau de la mer & qui forment les fontaines.

15°. Que les mines de sel viennent de la mer.

16°. Que les parties de son troisiéme élément composent des vapeurs qui forment des métaux & des diamans.

17°. Que le feu est produit par un combat du premier & du second élément.

18°. Que les pores de l'aimant sont remplis de la matière cannelée, enfilée par la matière subtile qui vient du pole boreal.

19°. Que la chaux vive ne s'enflamme

lorſqu'on y jette de l'eau, que parce que le premier élément chaſſe le ſecond élément des pores de la chaux.

20°. Que les viandes digérées dans l'eſtomac paſſent par une infinité de trous dans une grande veine qui les porte au foie, ce qui eſt entiérement contraire à l'anatomie.

21°. Que le chile, dès qu'il eſt formé, acquiert dans le foie la forme du ſang, ce qui n'eſt pas moins faux.

22°. Que le ſang ſe dilate dans le cœur par un feu ſans lumière.

23°. Que le pouls dépend de onze petites peaux qui ferment & ouvrent les entrées des quatre vaiſſeaux dans les deux concavités du cœur.

24°. Que quand le foie eſt preſſé par ſes nerfs, les plus ſubtiles parties du ſang montent incontinent vers le cœur.

25°. Que l'ame réſide dans la glande pinéale du cerveau. Mais comme il n'y a que deux petits filamens nerveux qui aboutiſſent à cette glande, & qu'on a diſſéqué des ſujets dans qui elle manquait abſolument, on la plaça depuis dans les corps cannelés, dans les *natès*, les *teſtes*, l'*infundibulum*, dans tout le cervelet. Enſuite *Lanciſi*, & après lui *la Peyronie*, lui donnèrent pour habitation le corps calleux. L'auteur ingénieux & ſavant qui a donné dans l'Encyclopédie l'excellent paragraphe *Ame* marqué d'une étoile,

dit avec raiſon qu'on ne ſait plus où la mettre.

26°. Que le cœur ſe forme des parties de la ſemence qui ſe dilate, c'eſt aſſurément plus que les hommes n'en peuvent ſavoir; il faudrait avoir vu la ſemence ſe dilater & le cœur ſe former.

27°. Enfin, ſans aller plus loin, il ſuffira de remarquer que ſon ſyſtème ſur les bêtes n'étant fondé ni ſur aucune raiſon phyſique, ni ſur aucune raiſon morale, ni ſur rien de vraiſemblable, a été juſtement rejetté de tous ceux qui raiſonnent & de tous ceux qui n'ont que du ſentiment.

Il faut avouer qu'il n'y eut pas une ſeule nouveauté dans la phyſique de *Deſcartes* qui ne fût une erreur. Ce n'eſt pas qu'il n'eût beaucoup de génie; au contraire, c'eſt parce qu'il ne conſulta que ce génie, ſans conſulter l'expérience & les mathématiques; il était un des plus grands géomètres de l'Europe, & il abandonna ſa géométrie pour ne croire que ſon imagination. Il ne ſubſtitua donc qu'un chaos au chaos d'*Ariſtote.* Par-là il retarda de plus de cinquante ans les progrès de l'eſprit humain. Ses erreurs étaient d'autant plus condamnables qu'il avait pour ſe conduire dans le labyrinthe de la phyſique, un fil qu'*Ariſtote* ne pouvait avoir, celui des expériences; les découvertes de *Galilée*, de

Toricelli, de *Guéric* &c., & ſurtout ſa propre géométrie.

On a remarqué que pluſieurs univerſités condamnèrent dans ſa philoſophie les ſeules choſes qui fuſſent vraies, & qu'elles adoptèrent enfin toutes celles qui étaient fauſſes. Il ne reſte aujourd'hui de tous ces faux ſyſtêmes & de toutes les ridicules diſputes qui en ont été la ſuite, qu'un ſouvenir confus qui s'éteint de jour en jour. L'ignorance préconiſe encor quelquefois *Deſcartes*, & même cette eſpèce d'amour-propre qu'on appelle *national* s'eſt efforcé de ſoutenir ſa philoſophie. Des gens qui n'avaient jamais lu ni *Deſcartes* ni *Newton*, ont prétendu que *Newton* lui avait l'obligation de toutes ſes découvertes. Mais il eſt très certain qu'il n'y a pas dans tous les édifices imaginaires de *Deſcartes* une ſeule pierre ſur laquelle *Newton* ait bâti. Il ne l'a jamais ni ſuivi ni expliqué, ni même réfuté ; à peine le connaiſſait-il. Il voulut un jour en lire un volume, il mit en marge à ſept ou huit pages *Error*, & ne le relut plus. Ce volume a été longtems entre les mains du neveu de *Newton*.

Le cartéſianiſme a été une mode en France ; mais les expériences de *Newton* ſur la lumière & ſes principes mathématiques, ne peuvent pas plus être une mode que les démonſtrations d'*Euclide*.

Il faut être vrai ; il faut être juſte ; le philoſophe n'eſt ni Français ni Anglais, ni Florentin, il eſt de tout pays. Il ne reſſemble pas à la ducheſſe de *Marlboroug* qui, dans une fiévre tierce, ne voulait pas prendre de quinquina parce qu'on l'appellait en Angleterre *la poudre des jéſuites.*

Le philoſophe, en rendant hommage au génie de *Deſcartes*, foule aux pieds les ruines de ſes ſyſtêmes.

Le philoſophe ſurtout dévoue à l'exécration publique & au mépris éternel les perſécuteurs de *Deſcartes* qui oſèrent l'accuſer d'athéïſme, lui qui avait épuiſé toute la ſagacité de ſon eſprit à chercher de nouvelles preuves de l'exiſtence de DIEU. Liſez le morceau de Mr. *Thomas* dans l'éloge de *Deſcartes*, où il peint d'une manière ſi énergique l'infâme théologien nommé *Voëtius* qui calomnia *Deſcartes*, comme depuis le fanatique *Jurieu* calomnia *Bayle* &c. &c. &c., comme *Patouillet* & *Nonotte* ont calomnié un philoſophe, comme le vinaigrier *Chaumel* & *Fréron* ont calomnié l'Encyclopédie, comme on calomnie tous les jours. Car, Dieu merci, les fanatiques ne peuvent aujourd'hui que calomnier.

DE CATON ET DU SUICIDE.

L'Ingénieux *La Mothe* s'eſt exprimé ainſi ſur *Caton* dans une de ſes odes plus philoſophiques que poëtiques :

Caton d'une ame plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de Pharſale ;
Eût ſouffert que Rome pliât ;
Mais incapable de ſe rendre ,
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

C'eſt, je crois, parce que l'ame de *Caton* fut toûjours égale , & qu'elle conſerva juſqu'au dernier moment le même amour pour les loix & pour la patrie, qu'il aima mieux périr avec elles que de ramper ſous un tyran ; il finit comme il avait vécu.

Incapable de ſe rendre ! Et à qui ? à l'ennemi de Rome, à celui qui avait volé de force le tréſor public pour faire la guerre à ſes concitoyens, & les aſſervir avec leur argent même ?

Un pardon ! il ſemble que *La Mothe Houdart* parle d'un ſujet révolté qui pouvait obtenir ſa grace de ſa majeſté avec des lettres en chancellerie.

Malgré sa grandeur usurpée,
Le fameux vainqueur de Pompée
Ne put triompher de Caton.
C'est à ce juge inébranlable
Que César, cet heureux coupable,
Aurait dû demander pardon.

Il paraît qu'il y a quelque ridicule à dire que *Caton* se tua par *faiblesse*. Il faut une ame forte pour surmonter ainsi l'instinct le plus puissant de la nature. Cette force est quelquefois celle d'un frénétique ; mais un frénétique n'est pas faible.

Le suicide est défendu chez nous par le droit canon. Mais les décretales qui font la jurisprudence d'une partie de l'Europe, furent inconnues à *Caton*, à *Brutus*, à *Cassius*, à la sublime *Arria*, à l'empereur *Othon*, à *Marc-Antoine* & à cent héros de la véritable Rome, qui préférèrent une mort volontaire à une vie qu'ils croyaient ignominieuse.

Nous nous tuons aussi nous autres ; mais c'est quand nous avons perdu notre argent, ou dans l'excès très rare d'une folle passion, pour un objet qui n'en vaut pas la peine. J'ai connu des femmes qui se sont tuées pour les plus sots hommes du monde. On se tue aussi quelquefois parce qu'on est malade ; & c'est en cela qu'il y a de la faiblesse.

Le dégoût de ſon exiſtence, l'ennui de ſoi-même, eſt encor une maladie qui cauſe des ſuicides. Le remède ſerait un peu d'exercice, de la muſique, la chaſſe, la comédie, une femme aimable. Tel homme qui dans un accès de mélancolie ſe tue aujourd'hui, aimerait à vivre s'il attendait huit jours.

J'ai preſque vu de mes yeux un ſuicide qui mérite l'attention de tous les phyſiciens. Un homme d'une profeſſion ſérieuſe, d'un âge mûr, d'une conduite régulière, n'ayant point de paſſions, étant au-deſſus de l'indigence, s'eſt tué le 17 Octobre 1769, & a laiſſé au conſeil de la ville où il était né l'apologie par écrit de ſa mort volontaire, laquelle on n'a pas jugé à propos de publier, de peur d'encourager les hommes à quitter une vie dont on dit tant de mal. Juſques-là il n'y a rien de bien extraordinaire; on voit partout de tels exemples. Voici l'étonnant.

Son frère & ſon père s'étaient tués, chacun au même âge que lui. Quelle diſpoſition ſecrète d'organes, quelle ſimpathie, quel concours de loix phyſiques fait périr le père & les deux enfans de leur propre main & du même genre de mort, précisément quand ils ont atteint la même année? Eſt-ce une maladie qui ſe développe à la longue dans une famille, comme on voit ſou-

vent les pères & les enfans mourir de la petite vérole, de la pulmonie ou d'un autre mal? Trois, quatre générations sont devenues sourdes, aveugles ou goutteuses, ou scorbutiques dans un tems préfix.

Le physique, ce père du moral, transmet le même caractère de père en fils pendant des siécles. Les *Appius* furent toûjours fiers & inflexibles; les *Catons* toûjours sévères. Toute la ligne des *Guises* fut audacieuse, téméraire, factieuse, paîtrie du plus insolent orgueil & de la politesse la plus séduisante. Depuis *François de Guise* jusqu'à celui qui seul & sans être attendu alla se mettre à la tête du peuple de Naples, tous furent d'une figure, d'un courage & d'un tour d'esprit au-dessus du commun des hommes. J'ai vu les portraits en pied de *François de Guise*, du *Balafré* & de son fils; leur taille est de six pieds; mêmes traits, même courage, même audace sur le front, dans les yeux & dans l'attitude.

Cette continuité, cette série d'êtres semblables est bien plus remarquable encor dans les animaux; & si l'on avait la même attention à perpétuer les belles races d'hommes que plusieurs nations ont encore à ne pas mêler celles de leurs chevaux & de leurs chiens de chasse, les généalogies seraient écrites sur les visages, & se manifesteraient

dans les mœurs. Il y a eu des races de boſſus, de ſix-digitaires, comme nous en voyons de rouſſeaux, de lippus, de longs nez & de nez plats.

Mais que la nature diſpoſe tellement les organes de toute une race, qu'à un certain âge tous ceux de cette famille auront la paſſion de ſe tuer, c'eſt un problême que toute la ſagacité des anatomiſtes les plus attentifs ne peut réſoudre. L'effet eſt certainement tout phyſique ; mais c'eſt de la phyſique occulte. Eh quel eſt le ſecret principe qui ne ſoit pas occulte ?

On ne nous dit point, & il n'eſt pas vraiſemblable que du tems de *Jules-Céſar* & des empereurs, les habitans de la Grande-Bretagne ſe tuaſſent auſſi déliberément qu'ils le font aujourd'hui quand ils ont des vapeurs qu'ils appellent le *ſpleen*, & que nous prononçons le *ſpline*.

Au contraire, les Romains qui n'avaient point le ſpline, ne feſaient aucune difficulté de ſe donner la mort. C'eſt qu'ils raiſonnaient ; ils étaient philoſophes, & les ſauvages de l'iſle *Britain* ne l'étaient pas. Aujourd'hui les citoyens Anglais ſont philoſophes, & les citoyens Romains ne ſont rien. Auſſi les Anglais quittent la vie fiérement quand il leur en prend fantaiſie. Mais il faut à un citoyen Romain une *indulgentia in articulo mortis* ; ils ne ſavent ni vivre ni mourir.

Le chevalier *Temple* dit, qu'il faut partir quand il n'y a plus d'eſpérance de reſter agréablement. C'eſt ainſi que mourut *Atticus*.

Les jeunes filles qui ſe noyent & qui ſe pendent par amour, ont donc tort ; elles devraient écouter l'eſpérance du changement qui eſt auſſi commun en amour qu'en affaires.

Un moyen preſque ſûr de ne pas céder à l'envie de vous tuer, c'eſt d'avoir toûjours quelque choſe à faire. *Crech*, le commentateur de Lucrèce, mit ſur ſon manuſcrit. NB. *Qu'il faudra que je me pende quand j'aurai fini mon commentaire.* Il ſe tint parole pour avoir le plaiſir de finir comme ſon auteur. S'il avait entrepris un commentaire ſur *Ovide*, il aurait vécu plus longtems.

Pourquoi avons-nous moins de ſuicides dans les campagnes que dans les villes ? C'eſt que dans les champs il n'y a que le corps qui ſouffre ; à la ville c'eſt l'eſprit. Le laboureur n'a pas le tems d'être mélancolique. Ce ſont les oiſifs qui ſe tuent ; ce ſont ces gens ſi heureux aux yeux du peuple.

Je réſumerai ici quelques ſuicides arrivés de mon tems, & dont quelques-uns ont déja été publiés dans d'autres volumes. Les morts peuvent être utiles aux vivans.

PRÉCIS DE QUELQUES SUICIDES SINGULIERS.

Philippe Mordant, couſin germain de ce fameux comte de *Peterboroug*, ſi connu

dans toutes les cours de l'Europe, & qui se vantait d'être l'homme de l'univers qui a vu le plus de postillons & le plus de rois; *Philippe Mordant*, dis-je, était un jeune-homme de vingt-sept ans, beau, bien fait, riche, né d'un sang illustre, pouvant prétendre à tout; & ce qui vaut encor mieux, passionnément aimé de sa maîtresse. Il prit à ce *Mordant* un dégoût de la vie; il paya ses dettes, écrivit à ses amis pour leur dire adieu, & même fit des vers dont voici les derniers traits en français:

L'opium peut aider le sage;
Mais, selon mon opinion,
Il lui faut au-lieu d'opion
Un pistolet & du courage.

Il se conduisit selon ses principes, & se dépêcha d'un coup de pistolet, sans en avoir donné d'autre raison, sinon que son ame était lasse de son corps, & que quand on est mécontent de sa maison, il faut en sortir. Il semblait qu'il eût voulu mourir, parce qu'il était dégoûté de son bonheur.

Richard Smith en 1726 donna un étrange spectacle au monde pour une cause fort différente. *Richard Smith* était dégoûté d'être réellement malheureux: il avait été riche, & il était pauvre; il avait eu de la santé, & il était infirme. Il avait une femme à laquelle il ne pouvait faire partager que sa

misère : un enfant au berceau était le seul bien qui lui restât. *Richard Smith* & *Bridget Smith*, d'un commun consentement, après s'être tendrement embrassés, & avoir donné le dernier baiser à leur enfant, ont commencé par tuer cette pauvre créature, & ensuite se sont pendus aux colomnes de leur lit. Je ne connais nulle part aucune horreur de sang-froid qui soit de cette force; mais la lettre que ces infortunés ont écrite à Mr. *Brindley* leur cousin, avant leur mort, est aussi singulière que leur mort même. „ Nous croyons, „ disent-ils, que Dieu nous pardonnera, &c. „ Nous avons quitté la vie, parce que nous „ étions malheureux sans ressource ; & nous „ avons rendu à notre fils unique le service „ de le tuer, de peur qu'il ne devînt aussi mal- „ heureux que nous, &c.“ Il est à remarquer, que ces gens, après avoir tué leur fils par tendresse paternelle, ont écrit à un ami pour leur recommander leur chat & leur chien. Ils ont crû, apparemment, qu'il était plus aisé de faire le bonheur d'un chat & d'un chien dans le monde, que celui d'un enfant, & ils ne voulaient pas être à charge à leur ami.

Mylord *Scarbourou* en 1727 a quitté la vie depuis peu avec le même sang-froid qu'il avait quitté sa place de grand-écuyer. On lui reprochait dans la chambre des pairs, qu'il prenait le parti du roi, parce qu'il avait

une belle charge à la cour. „ Meſſieurs, dit-
„ il, pour vous prouver que mon opinion ne
„ dépend pas de ma place, je m'en démets
„ dans l'inſtant. " Il ſe trouva depuis embarraſſé entre une maîtreſſe qu'il aimait, mais à qui il n'avait rien promis, & une femme qu'il eſtimait, mais à qui il avait fait une promeſſe de mariage. Il ſe tua pour ſe tirer d'embarras.

Toutes ces hiſtoires tragiques, dont les gazettes anglaiſes fourmillent, ont fait penſer à l'Europe qu'on ſe tue plus volontiers en Angleterre qu'ailleurs. Je ne ſais pourtant, ſi à Paris il n'y a pas autant de fous ou de héros qu'à Londres; peut-être que ſi nos gazettes tenaient un régiſtre exact de ceux qui ont eu la démence de vouloir ſe tuer, & le triſte courage de le faire, nous pourions ſur ce point avoir le malheur de tenir tête aux Anglais. Mais nos gazettes ſont plus diſcrètes: les avantures des particuliers ne ſont jamais expoſées à la médiſance publique dans ces journaux avoués par le gouvernement.

Tout ce que j'oſe dire avec aſſurance, c'eſt qu'il ne ſera jamais à craindre, que cette folie de ſe tuer devienne une maladie épidémique: la nature y a trop bien pourvu; l'eſpérance, la crainte, ſont les reſſorts puiſſans dont elle ſe ſert pour arrêter très ſouvent la main du malheureux prêt à ſe frapper.

On entendit un jour le cardinal *Dubois*;

se dire à lui-même, Tue-toi donc! tu n'oserais.

On dit qu'il y a eu des pays où un conseil était établi pour permettre aux citoyens de se tuer, quand ils en avaient des raisons valables. Je réponds, ou que cela n'est pas, ou que ces magistrats n'avaient pas une grande occupation.

Ce qui pourait nous étonner, & ce qui mérite, je crois, un sérieux examen, c'est que les anciens héros Romains se tuaient presque tous, quand ils avaient perdu une bataille dans les guerres civiles : & je ne vois point que ni du tems de la Ligue, ni de celui de la Fronde, ni dans les troubles d'Italie, ni dans ceux d'Angleterre, aucun chef ait pris le parti de mourir de sa propre main. Il est vrai que ces chefs étaient chrétiens, & qu'il y a bien de la différence entre les principes d'un guerrier chrétien & ceux d'un héros payen; cependant pourquoi ces hommes, que le christianisme retenait quand ils voulaient se procurer la mort, n'ont-ils été retenus par rien, quand ils ont voulu empoisonner, assassiner, ou faire mourir leurs ennemis vaincus sur des échafauts, &c.? La religion chrétienne ne défend-elle pas ces homicides-là, encor plus que l'homicide de soi-même, dont le nouveau Testament n'a jamais parlé?

Les apôtres du ſuicide nous diſent, qu'il eſt très permis de quitter ſa maiſon quand on en eſt las. D'accord; mais la plûpart des hommes aiment mieux coucher dans une vilaine maiſon que de dormir à la belle étoile.

Je reçus un jour d'un Anglais une lettre circulaire, par laquelle il propoſait un prix à celui qui prouverait le mieux qu'il faut ſe tuer dans l'occaſion. Je ne lui répondis point: je n'avais rien à lui prouver: il n'avait qu'à examiner, s'il aimait mieux la mort que la vie.

Un autre Anglais nommé Mr. *Bacon Moris* vint me trouver à Paris en 1724; il était malade, & me promit qu'il ſe tuerait s'il n'était pas guéri au 20 Juillet. En conſéquence il me donna ſon épitaphe conçue en ces mots: *Qui mare & terrâ pacem quæſivit, hîc invenit.* Il me chargea auſſi de vingt-cinq louis d'or pour lui dreſſer un petit monument au bout du fauxbourg St. Martin. Je lui rendis ſon argent le 20 Juillet, & je gardai ſon épitaphe.

De mon tems, le dernier prince de la maiſon de *Courtenai*, très vieux, & le dernier prince de la branche de *Lorraine-Harcourt*, très jeune, ſe ſont donné la mort ſans qu'on en ait preſque parlé. Ces avantures font un fracas terrible le premier jour, & quand les biens du mort ſont partagés on n'en parle plus.

Voici le plus fort de tous les ſuicides. Il vient de s'exécuter à Lyon au mois de Juin 1770.

Un jeune homme très connu, beau, bien fait, aimable, plein de talens, eſt amoureux d'une jeune fille, que les parens ne veulent point lui donner. Juſqu'ici ce n'eſt que la première ſcène d'une comédie, mais l'étonnante tragédie va ſuivre.

L'amant ſe rompt une veine par un effort. Les chirurgiens lui diſent qu'il n'y a point de remède; ſa maîtreſſe lui donne un rendez-vous avec deux piſtolets & deux poignards, afin que ſi les piſtolets manquent leur coup les deux poignards ſervent à leur percer le cœur en même tems. Ils s'embraſſent pour la dernière fois; les détentes des piſtolets étaient attachées à des rubans couleur de roſe; l'amant tient le ruban du piſtolet de ſa maîtreſſe, elle tient le ruban du piſtolet de ſon amant. Tout deux tirent à un ſignal donné, tout deux tombent au même inſtant.

La ville entière de Lyon en eſt témoin. *Arrie* & *Petus*, vous en aviez donné l'exemple; mais vous étiez condamnés par un tyran; & l'amour ſeul a immolé ces deux victimes. On leur a fait cette épitaphe:

A vòtre ſang mêlons nos pleurs:
Attendriſſons-nous d'âge en âge
Sur vos amours & vos malheurs.
Mais admirons votre courage.

DES LOIX CONTRE LE SUICIDE.

Y a-t-il une loi civile ou religieuſe qui ait prononcé défenſe de ſe tuer ſous peine d'être pendu après ſa mort, ou ſous peine d'être damné ?

Il eſt vrai que Virgile a dit :

Proxima deinde tenent mœſti loca, qui ſibi lethum
Inſontes peperere manu, lucemque peroſi
Projecere animas ; quam vellent æthere in alto
Nunc & pauperiem & duros perferre labores !
Fata obſtant, triſtique Palus innabilis unda
Adligat, & novies Styx interfuſa coërcet.

Virg. Æneïd. Lib. VI. v. 434. & ſeqq.

Là ſont ces inſenſés, qui d'un bras téméraire,
Ont cherché dans la mort un ſecours volontaire ;
Qui n'ont pû ſupporter, faibles & furieux,
Le fardeau de la vie impoſé par les Dieux.
Hélas ! ils voudraient tous ſe rendre à la lumière,
Recommencer cent fois leur pénible carrière :
Ils regrettent la vie, ils pleurent ; & le ſort,
Le ſort, pour les punir, les retient dans la mort ;
L'abîme du Cocyte & l'Acheron terrible,
Met entr'eux & la vie un obſtacle invincible.

Telle était la religion de quelques payens ; & malgré l'ennui qu'on allait chercher dans l'autre monde, c'était un honneur de quitter celui-ci & de ſe tuer ; tant les mœurs des hommes ſont contradictoires. Parmi nous le

duel n'eſt-il pas encor malheureuſement honorable, quoique défendu par la raiſon, par la religion & par toutes les loix? Si *Caton* & *Céſar*, *Antoine* & *Auguſte* ne ſe ſont pas battus en duel, ce n'eſt pas qu'ils ne fuſſent auſſi braves que nos Français. Si le duc de *Montmorency*, le maréchal de *Marillac*, de *Thou*, *Cinq-Mars* & tant d'autres, ont mieux aimé être traînés au dernier ſupplice dans une charrette, comme des voleurs de grand chemin, que de ſe tuer comme *Caton* & *Brutus*; ce n'eſt pas qu'ils n'euſſent autant de courage que ces Romains, & qu'ils n'euſſent autant de ce qu'on appelle *honneur*. La véritable raiſon c'eſt, que la mode n'était pas alors à Paris de ſe tuer en pareil cas, & cette mode était établie à Rome.

Les femmes de la côte de Malabar ſe jettent toutes vives ſur le bucher de leurs maris: ont-elles plus de courage que *Cornélie?* Non; mais la coutume eſt dans ce pays-là, que les femmes ſe brûlent.

Coutume, opinion, reines de notre ſort,
Vous réglez des mortels & la vie & la mort.

Au Japon, la coutume eſt que quand un homme d'honneur a été outragé par un homme d'honneur, il s'ouvre le ventre en préſence de ſon ennemi, & lui dit, Fais-en autant ſi tu as du cœur. L'agreſſeur eſt desho-

noré à jamais s'il ne ſe plonge pas incontinent un grand couteau dans le ventre.

La ſeule religion dans laquelle le ſuicide ſoit défendu par une loi claire & poſitive, eſt le mahométiſme. Il eſt dit dans le ſura IV, *Ne vous tuez pas vous-même*, *car* Dieu *eſt miſéricordieux envers vous ; & quiconque ſe tue par malice & méchamment, ſera certainement rôti au feu d'enfer.*

Nous traduiſons mot-à-mot. Le texte ſemble n'avoir pas le ſens commun, ce qui n'eſt pas rare dans les textes. Que veut dire, *ne vous tuez point vous-même*, *car* Dieu *eſt miſéricordieux ?* Peut-être faut-il entendre, ne ſuccombez pas à vos malheurs que Dieu peut adoucir ; ne ſoyez pas aſſez fou pour vous donner la mort aujourd'hui, pouvant être heureux demain.

Et quiconque ſe tue par malice & méchamment ? Cela eſt plus difficile à expliquer. Il n'eſt peut-être jamais arrivé dans l'antiquité qu'à la *Phèdre* d'Euripide, de ſe pendre exprès pour faire accroire à *Théſée* qu'*Hippolite* l'avait violée. De nos jours, un homme s'eſt tiré un coup de piſtolet dans la tête, ayant tout arrangé pour faire jetter le ſoupçon ſur un autre.

Dans la comédie de *George Dandin*, la coquine de femme qu'il a épouſée, le menace de ſe tuer pour le faire pendre. Ces cas ſont rares. Si *Mahomet* les a prévus, on peut dire qu'il voyait de loin.

Le

Le fameux *Duverger de Hauranne* abbé de St. Cyran , regardé comme le fondateur de Port-royal , écrivit vers l'an 1608 un traité ſur le ſuicide *a*) , qui eſt devenu un des livres les plus rares de l'Europe.

„ Le Décalogue , dit-il , ordonne de ne „ point tuer. L'homicide de ſoi-même ne „ ſemble pas moins compris dans ce précepte „ que le meurtre du prochain. Or s'il eſt des „ cas où il eſt permis de tuer ſon prochain , „ il eſt auſſi des cas où il eſt permis de ſe „ tuer ſoi-même.

„ On ne doit attenter ſur ſa vie qu'a- „ près avoir conſulté la raiſon. L'autorité „ publique qui tient la place de DIEU peut „ diſpoſer de notre vie. La raiſon de l'hom- „ me peut auſſi tenir lieu de la raiſon de „ DIEU , c'eſt un rayon de la lumière éter- „ nelle. "

St. Cyran étend beaucoup cet argument, qu'on peut prendre pour un pur ſophiſme. Mais quand il vient à l'explication & aux détails , il eſt plus difficile de lui répondre. „ On „ peut , dit-il , ſe tuer pour le bien de ſon „ prince , pour celui de ſa patrie , pour ce- „ lui de ſes parens. "

a) Il fut imprimé *in*-12 à Paris chez *Touſſaints du Brai* en 1609 , avec privilège du roi : il doit être dans la bibliothèque de S. M.

Nous ne voyons pas en effet qu'on puiſſe condamner les *Codrus* & les *Curtius*. Il n'y a point de ſouverain qui oſât punir la famille d'un homme qui ſe ſerait dévoüé pour lui ; que dis-je ? il n'en eſt point qui oſât ne la pas récompenſer. *St. Thomas* avant *St. Cyran* avait dit la même choſe. Mais on n'a beſoin ni de *Thomas*, ni de *Bonaventure*, ni de *Verger de Hauranne*, pour ſavoir qu'un homme qui meurt pour ſa patrie eſt digne de nos éloges.

L'abbé de *St. Cyran* conclut qu'il eſt permis de faire pour ſoi-même ce qu'il eſt beau de faire pour un autre. On ſait aſſez tout ce qui eſt allégué dans *Plutarque*, dans *Sénèque*, dans *Montagne* & dans cent autres philoſophes en faveur du ſuicide. C'eſt un lieu commun épuiſé. Je ne prétends point ici faire l'apologie d'une action que les loix condamnent ; mais ni l'ancien Teſtament, ni le nouveau n'ont jamais défendu à l'homme de ſortir de la vie quand il ne peut plus la ſupporter. Aucune loi romaine n'a condamné le meurtre de ſoi-même. Au contraire, voici la loi de l'empereur *Marc-Antonin* qui ne fut jamais révoquée.

„ *b*) Si votre père ou votre frère, n'étant „ prévenu d'aucun crime, ſe tue ou pour ſe

b) Ier. Cod. *De bonis eorum qui ſibi mortem. leg 3. ff. eod.*

„ ſouſtraire aux douleurs ou par ennui de la „ vie ou par déſeſpoir ou par démence, que „ ſon teſtament ſoit valable, ou que ſes hé„ ritiers ſuccedent par inteſtat. “

Malgré cette loi humaine de nos maîtres, nous trainons encor ſur la claye, nous traverſons d'un pieu le cadavre d'un homme qui eſt mort volontairement, nous rendons ſa mémoire infâme autant qu'on le peut. Nous deshonorons ſa famille autant qu'il eſt en nous. Nous puniſſons le fils d'avoir perdu ſon père, & la veuve d'être privée de ſon mari. On confiſque même le bien du mort; ce qui eſt en effet ravir le patrimoine des vivans auxquels il appartient. Cette coutume, comme pluſieurs autres, eſt dérivée de notre droit canon, qui prive de la ſépulture ceux qui meurent d'une mort volontaire. On conclut de-là qu'on ne peut hériter d'un homme qui eſt cenſé n'avoir point d'héritage au ciel. Le droit canon, au titre *de pœnitentiâ*, aſſure que *Judas* commit un plus grand péché en s'étranglant qu'en vendant notre Seigneur JESUS-CHRIST.

CAUSES FINALES.

VIrgile dit :

Mens agitat molem & magno se corpore miscet.

L'esprit régit le monde ; il s'y mêle, il l'anime.

Virgile a bien dit ; & *Benoit Spinosa* qui n'a pas la clarté de *Virgile* & qui ne le vaut pas, est forcé de reconnaître une intelligence qui préside à tout. S'il me l'avait niée, je lui aurais dit, *Benoit*, tu es fou ; tu as une intelligence & tu la nies, & à qui la nies-tu ?

Il vient en 1770 un homme très supérieur à *Spinosa*, aussi éloquent que le juif Hollandais est sec ; non moins méthodique ; cent fois plus clair, aussi géomètre sans affecter la marche ridicule de la géométrie dans un sujet métaphysique & moral : c'est l'auteur du *Systême de la nature* : il a pris le nom de *Mirabeau* secrétaire de l'académie françaiſe. Hélas ! notre bon *Mirabeau* n'était pas capable d'écrire une page du livre de notre redoutable adversaire. Vous tous, qui voulez vous servir de votre raison & vous instruire, lisez cet éloquent & dangereux passage du *Systême de la nature*, chapitre V. pag. 153 & suivantes.

„ On prétend que les animaux nous fourniſ-
„ ſent une preuve convaincante d'une cauſe
„ puiſſante de leur exiſtence ; on nous dit que
„ l'accord admirable de leurs parties, que l'on
„ voit ſe prêter des ſecours mutuels afin de
„ remplir leurs fonctions & de maintenir leur
„ enſemble, nous annoncent un ouvrier qui
„ réunit la puiſſance à la ſageſſe. Nous ne pou-
„ vons douter de la puiſſance de la nature ; elle
„ produit tous les animaux à l'aide des combi-
„ naiſons de la matière qui eſt dans une action
„ continuelle ; l'accord des parties de ces mê-
„ mes animaux eſt une ſuite des loix néceſſai-
„ res de leur nature & de leur combinaiſon ;
„ dès que cet accord ceſſe, l'animal ſe détruit
„ néceſſairement. Que deviennent alors la ſa-
„ geſſe, l'intelligence *a*) ou la bonté de la cauſe
„ prétendue à qui l'on feſait honneur d'un ac-
„ cord ſi vanté? ces animaux ſi merveilleux que
„ l'on dit être les ouvrages d'un DIEU immua-
„ ble, ne s'altèrent-ils point ſans ceſſe & ne
„ finiſſent-ils pas toûjours par ſe détruire ?
„ Où eſt la ſageſſe, la bonté, la prévoyance,
„ l'immutabilité *b*) d'un ouvrier qui ne parait
„ occupé qu'à déranger & briſer les reſſorts
„ des machines qu'on nous annonce comme
„ les chefs-d'œuvre de ſa puiſſance & de

a) Y a-t-il moins d'intelligence parce que les générations ſe ſuccèdent ?

b) Il y a immutabilité de deſſein quand vous voyez immutabilité d'effets. Voyez *Dieu.*

„ ſon habileté ? ſi ce DIEU ne peut faire au-
„ trement, *c*) il n'eſt ni libre, ni tout-puiſſant.
„ S'il change de volonté, il n'eſt point immua-
„ ble. S'il permet que des machines qu'il a ren-
„ dues ſenſibles éprouvent de la douleur, il
„ manque de bonté. *d*) S'il n'a pu rendre ſes
„ ouvrages plus ſolides, c'eſt qu'il a manqué
„ d'habileté. En voyant que les animaux,
„ ainſi que tous les autres ouvrages de la Di-
„ vinité, ſe détruiſent, nous ne pouvons nous
„ empêcher d'en conclure ou que tout ce que
„ la nature fait eſt néceſſaire & n'eſt qu'une
„ ſuite de ſes loix, ou que l'ouvrier qui l'a
„ fait agir eſt dépourvu de plan, de puiſſance,
„ de conſtance, d'habileté, de bonté.

„ L'homme, qui ſe regarde lui-même com-
„ me le chef-d'œuvre de la Divinité, nous
„ fournirait plus que toute autre production
„ la preuve de l'incapacité ou de la malice *e*)
„ de ſon auteur prétendu. Dans cet être ſenſi-
„ ble, intelligent, penſant, qui ſe croit l'objet
„ conſtant de la prédilection divine, & qui
„ fait ſon Dieu d'après ſon propre modèle,
„ nous ne voyons qu'une machine plus mo-
„ bile, plus frêle, plus ſujette à ſe déranger

c) Etre libre, c'eſt faire ſa volonté. S'il l'opère, il eſt libre.

d) Voyez la *réponſe* dans les articles *Dieu.*

e) S'il eſt malin, il n'eſt pas incapable; & s'il eſt capable, ce qui comprend pouvoir & ſageſſe, il n'eſt pas malin.

„ par ſa grande complication que celle des êtres
„ les plus groſſiers. Les bêtes dépourvues de
„ nos connaiſſances, les plantes qui végètent,
„ les pierres privées de ſentiment, ſont à bien
„ des égards des êtres plus favoriſés que l'hom-
„ me; ils ſont au moins exempts des peines
„ d'eſprit, des tourmens de la penſée, des
„ chagrins dévorans, dont celui-ci eſt ſi ſou-
„ vent la proie. Qui eſt-ce qui ne voudrait
„ point être un animal ou une pierre toutes
„ les fois qu'il ſe rappelle la perte irréparable
„ d'un objet aimé? Ne vaudrait-il pas mieux
„ être une maſſe inanimée qu'un ſuperſtitieux
„ inquiet qui ne fait que trembler ici bas ſous
„ le joug de ſon DIEU, & qui prévoit encor
„ des tourmens infinis dans une vie future?
„ Les êtres privés de ſentiment, de vie, de
„ mémoire & de penſée ne ſont point affligés
„ par l'idée du paſſé, du préſent & de l'avenir;
„ ils ne ſe croyent pas en danger de devenir
„ éternellement malheureux pour avoir mal
„ raiſonné, comme tant d'êtres favoriſés, qui
„ prétendent que c'eſt pour eux que l'archi-
„ tecte du monde a conſtruit l'univers.

„ Que l'on ne nous diſe point que nous ne
„ pouvons avoir l'idée d'un ouvrage, ſans avoir
„ celle d'un ouvrier diſtingué de ſon ouvrage.
„ La nature n'eſt point un ouvrage: elle a toû-
„ jours exiſté par elle-même, *f)* c'eſt dans ſon

f) Vous ſuppoſez ce qui eſt en queſtion.

„ ſein que tout ſe fait ; elle eſt un attelier im-
„ menſe pourvu de matériaux, & qui fait les
„ inſtrumens dont elle ſe ſert pour agir : tous
„ ſes ouvrages ſont des effets de ſon énergie
„ & des agens ou cauſes qu'elle fait, qu'elle
„ renferme, qu'elle met en action. Des élémens
„ éternels, increés, indeſtructibles, toûjours
„ en mouvement, en ſe combinant diverſe-
„ ment, font éclore tous les êtres, & les phéno-
„ mènes que nous voyons, tous les effets bons
„ ou mauvais que nous ſentons, l'ordre ou le
„ déſordre, que nous ne diſtinguons jamais que
„ par les différentes façons dont nous ſommes
„ affectés, en un mot toutes les merveilles ſur
„ leſquelles nous méditons & raiſonnons. Ces
„ élémens n'ont beſoin pour cela que de leurs
„ propriétés, ſoit particulières, ſoit réunies,
„ & du mouvement qui leur eſt eſſentiel, ſans
„ qu'il ſoit néceſſaire de recourir à un ouvrier
„ inconnu pour les arranger, les façonner,
„ les combiner, les conſerver & les diſſoudre.

„ Mais en ſuppoſant pour un inſtant qu'il
„ ſoit impoſſible de concevoir l'univers ſans un
„ ouvrier qui l'ait formé & qui veille à ſon ou-
„ vrage, où placerons-nous cet ouvrier ? *g*) ſe-
„ ra-t-il dedans où hors de l'univers ? eſt-il
„ matière ou mouvement ? ou bien n'eſt-il que
„ l'eſpace, le néant ou le vuide ? Dans tous

g) Eſt-ce à nous à lui trouver ſa place ? C'eſt à lui de nous donner la nôtre. Voyez la *réponſe*.

„ ces cas, ou il ne ſerait rien, ou il ſerait con-
„ tenu dans la nature & ſoumis à ſes loix. S'il
„ eſt dans la nature, je n'y penſe voir que de
„ la matière en mouvement, & je dois en con-
„ clure que l'agent qui la meut eſt corporel &
„ matériel, & que par conſéquent il eſt ſujet à
„ ſe diſſoudre. Si cet agent eſt hors de la natu-
„ re, je n'ai plus aucune idée *h*) du lieu qu'il
„ occupe, ni d'un être immatériel, ni de la fa-
„ çon dont un eſprit ſans étendue peut agir ſur
„ la matière dont il eſt ſéparé. Ces eſpaces
„ ignorés, que l'imagination a placés au de-là
„ du monde viſible, n'exiſtent point pour un
„ être qui voit à peine à ſes pieds *i*): la puiſſan-
„ ce idéale qui les habite, ne peut ſe peindre à
„ mon eſprit que lorſque mon imagination
„ combinera au hazard les couleurs fantaſti-
„ ques qu'elle eſt toûjours forcée de prendre
„ dans le monde où je ſuis; dans ce cas je ne
„ ferai que reproduire en idée ce que mes ſens
„ auront réellement apperçu: & ce DIEU,
„ que je m'efforce de diſtinguer de la nature
„ & de placer hors de ſon enceinte, y ren-
„ trera toûjours néceſſairement & malgré moi.

„ L'on inſiſtera, & l'on dira que ſi l'on por-
„ tait une ſtatue ou une montre à un ſauvage

h) Etes-vous fait pour avoir des idées de tout?

i) Ou le monde eſt infini, ou l'eſpace eſt infini. Choiſiſſez.

„ qui n'en aurait jamais vu, il ne pourait „ s'empêcher de reconnaître que ces chofes „ font des ouvrages de quelque agent intelli- „ gent, plus habile & plus induftrieux que „ lui-même: l'on conclura de là que nous „ fommes pareillement forcés de reconnaitre „ que la machine de l'univers, que l'homme, „ que les phénomènes de la nature font des „ ouvrages d'un agent dont l'intelligence & le „ pouvoir furpaffent de beaucoup les nôtres.

„ Je réponds en premier lieu, que nous ne „ pouvons douter que la nature ne foit très „ puiffante & très induftrieufe ; nous admi- „ rons fon induftrie toutes les fois que nous „ fommes furpris des effets étendus, variés & „ compliqués que nous trouvons dans ceux de „ fes ouvrages que nous prenons la peine de „ méditer : cependant elle n'eft ni plus ni „ moins induftrieufe dans l'un de fes ouvrages „ que dans les autres. Nous ne comprenons pas „ plus comment elle a pu produire une pierre „ ou un métal qu'une tête organifée comme „ celle de *Newton* : nous appellons *induftrieux* „ un homme qui peut faire des chofes que „ nous ne pouvons pas faire nous-mêmes. La „ nature peut tout ; & dès qu'une chofe exifte, „ c'eft une preuve qu'elle a pu la faire. Ainfi „ ce n'eft jamais que rélativement à nous- „ mêmes que nous jugeons la nature induf- „ trieufe ; nous la comparons alors à nous-mê-

„ mes ; & comme nous jouïſſons d'une qualité
„ que nous nommons *intelligence*, à l'aide de
„ laquelle nous produiſons des ouvrages où
„ nous montrons notre induſtrie, nous en
„ concluons que les ouvrages de la nature qui
„ nous étonnent le plus, ne lui appartiennent
„ point, mais ſont dûs à un ouvrier intelligent
„ comme nous, dont nous proportionnons
„ l'intelligence à l'étonnement que ſes œuvres
„ produiſent en nous ; c'eſt-à-dire, à notre
„ faibleſſe & à notre propre ignorance. *k*) "

Voyez la réponſe à ces argumens aux articles *Athéïſme* & *Dieu*, & à l'article ſuivant, *Cauſe finale*, écrit longtems avant le *Syſtême de la nature*.

CAUSE FINALE.

SECTION PREMIÈRE.

Si une horloge n'eſt pas faite pour montrer l'heure, j'avouerai alors que les cauſes finales ſont des chimères ; & je trouverai fort bon qu'on m'appelle *cauſe finalier*, c'eſt-à-dire, un imbécille.

Toutes les piéces de la machine de ce monde ſemblent pourtant faites l'une pour l'autre. Quelques philoſophes affectent de ſe moquer des cauſes finales rejettées par *Epicure* & par *Lucrèce*. C'eſt plutôt, ce me ſemble,

k) Si nous ſommes ſi ignorans, comment oſerons-nous affirmer que tout ſe fait ſans DIEU ?

d'*Epicure* & de *Lucrèce* qu'il faudrait ſe moquer. Ils vous diſent que l'œil n'eſt point fait pour voir ; mais qu'on s'en eſt ſervi pour cet uſage, quand on s'eſt apperçu que les yeux y pouvaient ſervir. Selon eux, la bouche n'eſt point faite pour parler, pour manger, l'eſtomac pour digérer, le cœur pour recevoir le ſang des veines & l'envoyer dans les artères, les pieds pour marcher, les oreilles pour entendre. Ces gens-là cependant avouaient que les tailleurs leur feſaient des habits pour les vêtir, & les maçons des maiſons pour les loger ; & ils oſaient nier à la nature, au grand Etre, à l'intelligence univerſelle ce qu'ils accordaient tous à leurs moindres ouvriers.

Il ne faut pas ſans doute abuſer des cauſes finales ; nous avons remarqué qu'en vain Mr. *le Prieur*, dans le *Spectacle de la nature*, prétend que les marées ſont données à l'Océan pour que les vaiſſeaux entrent plus aiſément dans les ports, & pour empêcher que l'eau de la mer ne ſe corrompe. En vain dirait-il que les jambes ſont faites pour être bottées, & les nez pour porter des lunettes.

Pour qu'on puiſſe s'aſſurer de la fin véritable pour laquelle une cauſe agit, il faut que cet effet ſoit de tous les tems & de tous les lieux. Il n'y a pas eu des vaiſſeaux en tout tems & ſur toutes les mers ; ainſi l'on ne

peut pas dire que l'Océan ait été fait pour les vaiſſeaux. On ſent combien il ſerait ridicule de prétendre que la nature eût travaillé de tout tems pour s'ajuſter aux inventions de nos arts arbitraires, qui tous ont paru ſi tard; mais il eſt bien évident que ſi les nez n'ont pas été faits pour les béſicles, ils l'ont été pour l'odorat, & qu'il y a des nez depuis qu'il y a des hommes. De même les mains n'ayant pas été données en faveur des gantiers, elles ſont viſiblement deſtinées à tous les uſages que le métacarpe & les phalanges de nos doigts, & les mouvemens du muſcle circulaire du poignet nous procurent.

Cicéron qui doutait de tout, ne doutait pas pourtant des cauſes finales.

Il paraît bien difficile ſurtout, que les organes de la génération ne ſoient pas deſtinées à perpétuer les eſpèces. Ce mécaniſme eſt bien admirable, mais la ſenſation que la nature a jointe à ce mécaniſme eſt plus admirable encore. *Epicure* devait avouer que le plaiſir eſt divin, & que ce plaiſir eſt une cauſe finale, par laquelle ſont produits ſans-ceſſe ces êtres ſenſibles qui n'ont pu ſe donner la ſenſation.

Cet *Epicure* était un grand-homme pour ſon tems; il vit ce que *Deſcartes* a nié, ce que *Gaſſendi* a affirmé, ce que *Newton* a démontré, qu'il n'y a point de mouvement ſans vuide. Il conçut la néceſſité des atômes pour

ſervir de parties conſtituantes aux eſpèces invariables. Ce ſont là des idées très philoſophiques. Rien n'était ſurtout plus reſpectable que la morale des vrais épicuriens ; elle conſiſtait dans l'éloignement des affaires publiques incompatibles avec la ſageſſe, & dans l'amitié, ſans laquelle la vie eſt un fardeau. Mais pour le reſte de la phyſique d'*Epicure*, elle ne paraît pas plus admiſſible que la matière cannelée de *Deſcartes*. C'eſt, ce me ſemble, ſe boucher les yeux & l'entendement que de prétendre qu'il n'y a aucun deſſein dans la nature ; &, s'il y a du deſſein, il y a un DIEU.

On nous objecte les irrégularités du globe, les volcans, les plaines de ſables mouvans, quelques petites montagnes abimées & d'autres formées par des tremblemens de terre &c. Mais de ce que les moyeux des roues de votre carroſſe auront pris feu, s'enſuit-il que votre carroſſe n'ait pas été fait expreſſément pour vous porter d'un lieu à un autre ?

Les chaînes des montagnes qui couronnent les deux hémiſphères, & plus de ſix cent fleuves qui coulent juſqu'aux mers du pied de ces rochers, toutes les rivières qui deſcendent de ces mêmes réſervoirs, & qui groſſiſſent les fleuves après avoir fertiliſé les campagnes ; des milliers de fontaines qui partent de la même ſource, & qui abreuvent le genre animal & le

végétal, tout cela ne paraît pas plus l'effet d'un cas fortuit & d'une déclinaiſon d'atômes, que la rétine qui reçoit les rayons de la lumière, le criſtalin qui les réfracte, l'enclume, le marteau, l'étrier, le tambour de l'oreille qui reçoit les ſons, les routes du ſang dans nos veines, la ſiſtole & la diaſtole du cœur, ce balancier de la machine qui fait la vie.

SECTION SECONDE.

Mais, dit-on, ſi DIEU a fait viſiblement une choſe à deſſein, il a donc fait toutes choſes à deſſein. Il eſt ridicule d'admettre la providence dans un cas, & de la nier dans les autres. Tout ce qui eſt fait a été prévu, a été arrangé. Nul arrangement ſans objet, nul effet ſans cauſe; donc tout eſt également le réſultat, le produit d'une cauſe finale; donc il eſt auſſi vrai de dire que les nez ont été faits pour porter des lunettes, & les doigts pour être ornés de bagues, qu'il eſt vrai de dire que les oreilles ont été formées pour entendre les ſons, & les yeux pour recevoir la lumière.

Il ne réſulte de cette objection, rien autre, ce me ſemble, ſinon que tout eſt l'effet prochain ou éloigné d'une cauſe finale générale; que tout eſt la ſuite des loix éternelles.

Les pierres en tout lieu & en tout tems, ne composent pas des bâtimens ; tous les nez ne portent pas des lunettes ; tous les doigts n'ont pas une bague ; toutes les jambes ne sont pas couvertes de bas de soye. Un ver à soye n'est donc pas fait pour couvrir mes jambes, précisément comme votre bouche est faite pour manger, & votre derrière pour aller à la garderobe. Il y a donc des effet immédiats produits par les causes finales ; & des effets en très grand nombre qui sont des produits éloignés de ces causes.

Tout ce qui appartient à la nature est uniforme, immuable, est l'ouvrage immédiat du maître ; c'est lui qui a créé les loix par lesquelles la lune entre pour les trois quarts dans la cause du flux & du reflux de l'Océan, & le soleil pour son quart : c'est lui qui a donné un mouvement de rotation au soleil, par lequel cet astre envoye en cinq minutes & demie des rayons de lumière dans les yeux des hommes, des crocodiles & des chats.

Mais, si après bien des siécles nous nous sommes avisés d'inventer des ciseaux & des broches, de tondre avec les uns la laine des moutons, & de les faire cuire avec les autres pour les manger, que peut-on en inférer autre chose, sinon, que DIEU nous a faits de façon qu'un jour nous deviendrions né-

néceſſairement induſtrieux & carnaſſiers ?

Les moutons n'ont pas ſans doute été faits abſolument pour être cuits & mangés, puiſque pluſieurs nations s'abſtiennent de cette horreur. Les hommes ne ſont pas créés eſſentiellement pour ſe maſſacrer, puiſque les brames & les quakers ne tuent perſonne : mais la pâte dont nous ſommes paîtris produit ſouvent des maſſacres, comme elle produit des calomnies, des vanités, des perſécutions & des impertinences. Ce n'eſt pas que la formation de l'homme ſoit préciſément la cauſe finale de nos fureurs & de nos ſotiſes ; car une cauſe finale eſt univerſelle & invariable en tout tems & en tout lieu. Mais les horreurs & les abſurdités de l'eſpèce humaine n'en ſont pas moins dans l'ordre éternel des choſes. Quand nous battons notre bled, le fléau eſt la cauſe finale de la ſéparation du grain. Mais ſi ce fléau, en battant mon grain écraſe mille inſectes, ce n'eſt pas par ma volonté déterminée, ce n'eſt pas non plus par hazard ; c'eſt que ces inſectes ſe ſont trouvés cette fois ſous mon fléau, & qu'ils devaient s'y trouver.

C'eſt une ſuite de la nature des choſes, qu'un homme ſoit ambitieux, que cet homme enrégimente quelquefois d'autres hommes, qu'il ſoit vainqueur, ou qu'il ſoit battu ; mais jamais on ne pourra dire ; L'hom-

me a été créé de DIEU pour être tué à la guerre.

Les inſtrumens que nous a donnés la nature ne peuvent être toûjours des cauſes finales en mouvement. Les yeux donnés pour voir ne ſont pas toûjours ouverts ; chaque ſens a ſes tems de repos. Il y a même des ſens dont on ne fait jamais d'uſage. Par exemple, une malheureuſe imbécille enfermée dans un cloître à quatorze ans, ferme pour jamais chez elle la porte dont devait ſortir une génération nouvelle ; mais la cauſe finale n'en ſubſiſte pas moins ; elle agira dès qu'elle ſera libre.

CERÉMONIES, TITRES, PRÉÉMINENCE, &c.

TOutes ces choſes qui ſeraient inutiles, & même fort impertinentes dans l'état de pure nature, ſont fort utiles dans l'état de notre nature corrompue & ridicule.

Les Chinois ſont de tous les peuples celui qui a pouſſé le plus loin l'uſage des cérémonies : il eſt certain qu'elles ſervent à calmer l'eſprit autant qu'à l'ennuier. Les porte-faix, les charetiers Chinois ſont obligés au moindre embarras qu'ils cauſent dans

les rues, de ſe mettre à genoux l'un devant l'autre, & de ſe demander mutuellement pardon ſelon la formule preſcrite. Cela prévient les injures, les coups, les meurtres ; ils ont le tems de s'appaiſer, après quoi ils s'aident mutuellement.

Plus un peuple eſt libre, moins il a de cérémonies ; moins de titres faſtueux ; moins de démonſtration d'anéantiſſement devant ſon ſupérieur. On diſait à Scipion, *Scipion* ; & à Céſar, *Céſar* : & dans la ſuite des tems on dit aux empereurs, *Votre majeſté*, *votre divinité*.

Les titres de *St. Pierre* & de *St. Paul* étaient *Pierre* & *Paul*. Leurs ſucceſſeurs ſe donnèrent réciproquement le titre de *votre ſainteté* que l'on ne voit jamais dans les *Actes des apôtres*, ni dans les écrits des diſciples.

Nous liſons dans l'*Hiſtoire d'Allemagne* que le dauphin de France qui fut depuis le roi *Charles V*, alla vers l'empereur *Charles IV*. à Metz, & qu'il paſſa après le cardinal de *Périgord*.

Il fut enſuite un tems où les chanceliers eurent la préſéance ſur les cardinaux, après quoi les cardinaux l'emportèrent ſur les chanceliers.

Les pairs précédèrent en France les princes du ſang, & ils marchèrent tous en ordre de pairie juſqu'au ſacre de *Henri III*.

La dignité de la pairie était avant ce tems si éminente, qu'à la cérémonie du sacre d'*Elizabeth* épouse de *Charles IX*, en 1571, décrite par *Simon Bouquet* échevin de Paris, il est dit que *les dames & damoiselles de la reine ayant baillé à la dame d'honneur le pain, le vin & le cierge avec l'argent pour l'offerte pour être présentés à la reine par la dite dame d'honneur; cette dite dame d'honneur, pour ce qu'elle était duchesse, commanda aux dames d'aller porter elles-mêmes l'offerte aux princesses*, &c. Cette dame d'honneur était la connétable de *Montmorency*.

Le fauteuil à bras, la chaise à dos, le tabouret, la main droite, & la main gauche, ont été pendant plusieurs siécles d'importans objets de politique, & d'illustres sujets de querelles. Je crois que l'ancienne étiquette concernant les fauteuils vient de ce que chez nos barbares de grands-pères, il n'y avait qu'un fauteuil tout au plus dans une maison, & ce fauteuil même ne servait que quand on était malade. Il y a encor des provinces d'Allemagne & d'Angleterre, où un fauteuil s'appelle *une chaise de doléance*.

Longtems après *Attila* & *Dagobert*, quand le luxe s'introduisit dans les cours, & que les grands de la terre eurent deux ou trois fauteuils dans leurs donjons, ce fut une belle distinction de s'asseoir sur un de ces trônes; & tel seigneur châtelain prenait

acte, comment ayant été à demi-lieue de ſes domaines faire ſa cour à un comte, il avait été reçu dans un fauteuil à bras.

On voit par les mémoires de *Mademoiſelle*, que cette auguſte princeſſe paſſa un quart de ſa vie dans les angoiſſes mortelles des diſputes pour des chaiſes à dos. Devait-on s'aſſeoir dans une certaine chambre ſur une chaiſe ou ſur un tabouret, ou même ne point s'aſſeoir ? Voilà ce qui intriguait toute une cour. Aujourd'hui les mœurs ſont plus unies ; les canapés & les chaiſes longues ſont employées par les dames, ſans cauſer d'embarras dans la ſociété.

Lorſque le cardinal de *Richelieu* traita du mariage de *Henriette de France* & de *Charles I* avec les ambaſſadeurs d'Angleterre, l'affaire fut ſur le point d'être rompuë, pour deux ou trois pas de plus que les ambaſſadeurs exigeaient auprès d'une porte ; & le cardinal ſe mit au lit pour trancher toute difficulté. L'hiſtoire a ſoigneuſement conſervé cette précieuſe circonſtance. Je crois que ſi on avait propoſé à *Scipion* de ſe mettre nud entre deux draps pour recevoir la viſite d'*Annibal*, il aurait trouvé cette cérémonie fort plaiſante.

La marche des carroſſes, & ce qu'on appelle le *haut du pavé*, ont été encor des

témoignages de grandeur, des ſources de prétentions, de diſputes & de combats pendant un ſiécle entier. On a regardé comme une ſignalée victoire de faire paſſer un carroſſe devant un autre carroſſe. Il ſemblait à voir les ambaſſadeurs ſe promener dans les ruës, qu'ils diſputaſſent le prix dans des cirques; & quand un miniſtre d'Eſpagne avait pu faire reculer un cocher Portugais, il envoyait un courier à Madrid informer le roi ſon maître de ce grand avantage.

Nos hiſtoires nous réjouïſſent par vingt combats à coups de poing pour la préſéance, le parlement contre les clercs de l'évêque à la pompe funèbre de *Henri IV*, la chambre des comptes contre le parlement dans la cathédrale quand *Louïs XIII* donna la France à la Vierge, le duc d'*Epernon* dans l'égliſe de St. Germain contre le garde des ſceaux *Du Vair*. Les préſidens des enquêtes gourmèrent dans Notre-Dame le doyen des conſeillers de grand'chambre *Savare*, pour le faire ſortir de ſa place d'honneur; (tant l'honneur eſt l'ame des gouvernemens monarchiques) & on fut obligé de faire empoigner par quatre archers le préſident *Barillon* qui frappait comme un ſourd ſur ce pauvre doyen. Nous ne voyons point de telles conteſtations dans l'aréopage ni dans le ſénat Romain.

A mesure que les pays sont barbares, ou que les cours sont faibles, le cérémonial est plus en vogue. La vraie puissance & la vraie politesse dédaignent la vanité.

Il est à croire qu'à la fin on se défera de cette coutume qu'ont encor quelquefois les ambassadeurs, de se ruiner pour aller en procession par les rues avec quelques carrosses de louage rétablis & redorés, précédés de quelques laquais à pied. Cela s'appelle *faire son entrée*; & il est assez plaisant de faire son entrée dans une ville sept ou huit mois après qu'on y est arrivé.

Cette importante affaire du *Punctilio*, qui constitue la grandeur des Romains modernes; cette science du nombre des pas qu'on doit faire pour reconduire un *Monsignor*, d'ouvrir un rideau à moitié ou tout-à-fait, de se promener dans une chambre à droite ou à gauche; ce grand art que les *Fabius* & les *Catons* n'auraient jamais deviné, commence à baisser: & les caudataires des cardinaux se plaignent que tout annonce la décadence.

Un colonel Français était dans Bruxelles un an après la prise de cette ville par le maréchal de *Saxe*; & ne sachant que faire, il voulut aller à l'assemblée de la ville. Elle se tient chez une princesse, lui dit-on. Soit, répondit l'autre, que m'importe? Mais

il n'y a que des princes qui aillent là ; êtes-vous prince ? Va, va, dit le colonel, ce ſont de bons princes ; j'en avais l'année paſſée une douzaine dans mon antichambre, quand nous eumes pris la ville, & ils étaient tous fort polis.

En reliſant *Horace* j'ai remarqué ces vers dans une épitre à Mécène : *Te dulcis amice reviſam.* J'irai vous voir, mon bon ami. Ce *Mécène* était la ſeconde perſonne de l'empire Romain, c'eſt-à-dire un homme plus conſidérable & plus puiſſant que ne l'eſt aujourd'hui le plus grand monarque de l'Europe.

En reliſant *Corneille*, j'ai remarqué que dans une lettre au grand *Scuderi* gouverneur de Notre Dame de la Garde, il s'exprime ainſi au ſujet du cardinal de Richelieu, *Monſieur le cardinal votre maître & le mien.* C'eſt peut être la première fois qu'on a parlé ainſi d'un miniſtre, depuis qu'il y a dans le monde des miniſtres, des rois, & des flatteurs. Le même *Pierre Corneille*, auteur de *Cinna*, dédie humblement ce *Cinna* au Sr. de *Montauron* tréſorier de l'épargne, qu'il compare ſans façon à *Auguſte.* Je ſuis faché qu'il n'ait pas appellé *Montauron* monſeigneur.

On conte qu'un vieil officier qui ſavait peu le protocole de la vanité, ayant écrit au marquis de Louvois, *Monſieur*, & n'ayant

point eu de réponſe, lui écrivit *Monſeigneur*, & n'en obtint pas davantage, parce que le miniſtre avait encor le *Monſieur* ſur le cœur. Enfin il lui écrivit, *à mon* DIEU, *mon* DIEU *Louvois*; & au commencement de la lettre il mit, *Mon* DIEU *mon* CREATEUR. Tout cela ne prouve-t-il pas que les Romains du bon tems étaient grands & modeſtes, & que nous ſommes petits & vains ?

Comment vous portez-vous, mon cher ami ? diſait un duc & pair à un gentilhomme; A votre ſervice, mon cher ami, répondit l'autre; & dès ce moment il eut ſon *cher ami* pour ennemi implacable. Un grand de Portugal parlait à un grand d'Eſpagne, & lui diſait à tout moment, *Votre excellence.* Le Caſtillan lui répondait, Votre courtoiſie, *Vueſtra merced*; c'eſt le titre que l'on donne aux gens qui n'en ont pas. Le Portugais piqué appella l'Eſpagnol à ſon tour, *Votre courtoiſie*; l'autre lui donna alors de l'*excellence.* A la fin le Portugais laſſé lui dit, Pourquoi me donnez-vous toûjours de la courtoiſie, quand je vous donne de l'excellence ? & pourquoi m'appellez-vous, Votre excellence, quand je vous dis Votre courtoiſie ? C'eſt que tous les titres me ſont égaux, répondit humblement le Caſtillan, pourvu qu'il n'y ait rien d'égal entre vous & moi.

La vanité des titres ne s'introduisit dans nos climats septentrionaux de l'Europe que quand les Romains eurent fait connaissance avec la sublimité asiatique. La plûpart des rois de l'Asie étaient, & sont encor cousins germains du soleil & de la lune : leurs sujets n'osent jamais prétendre à cette alliance ; & tel gouverneur de province qui s'intitule, *Muscade de consolation* & *Rose de plaisir*, serait empalé, s'il se disait parent le moins du monde de la lune & du soleil.

Constantin fut, je pense, le premier empereur Romain, qui chargea l'humilité chrétienne d'une page de noms fastueux. Il est vrai qu'avant lui on donnait du *Dieu* aux empereurs. Mais ce mot *Dieu* ne signifiait rien d'approchant de ce que nous entendons. *Divus Augustus*, *Divus Trajanus*, voulaient dire, *St. Auguste*, *St. Trajan.* On croyait qu'il était de la dignité de l'empire Romain, que l'ame de son chef allât au ciel après sa mort ; & souvent même on accordait le titre de *Saint*, de *Divus*, à l'empereur, en avancement d'hoirie. C'est à-peu-près par cette raison, que les premiers patriarches de l'église chrétienne s'appellaient tous, *votre sainteté.* On les nommait ainsi pour les faire souvenir de ce qu'ils devaient être.

On ſe donne quelquefois à ſoi-même des titres fort humbles, pourvu qu'on en reçoive de fort honorables. Tel abbé qui s'intitule *frère*, ſe fait appeller *monſeigneur* par ſes moines. Le pape ſe nomme *ſerviteur des ſerviteurs* de DIEU. Un bon prêtre du Holſtein écrivit un jour au pape Pie IV: *A Pie IV ſerviteur des ſerviteurs de* DIEU. Il alla enſuite à Rome ſolliciter ſon affaire, & l'inquiſition le fit mettre en priſon pour lui apprendre à écrire.

Il n'y avait autrefois que l'empereur qui eût le titre de *majeſté.* Les autres rois s'appellaient *votre alteſſe*, *votre ſérénité*, *votre grace.* Louïs XI fut le premier en France qu'on appella communément *majeſté*, titre non moins convenable en effet à la dignité d'un grand royaume héréditaire qu'à une principauté élective. Mais on ſe ſervait du terme d'*alteſſe* avec les rois de France longtems après lui; & on voit encor des lettres à *Henri III*, dans leſquelles on lui donne ce titre. Les états d'Orléans ne voulurent point que la reine *Catherine de Médicis* fût appellée *majeſté.* Mais peu-à-peu cette dernière dénomination prévalut. Le nom eſt indifférent; il n'y a que le pouvoir qui ne le ſoit pas.

La chancellerie allemande, toûjours invariable dans ſes nobles uſages, a préten-

du jusqu'à nos jours ne devoir traiter tous les rois que de *sérénité*. Dans le fameux traité de Vestphalie, où la France & la Suède donnèrent des loix au saint empire Romain, jamais les plénipotentiaires de l'empereur ne présentèrent de mémoires latins où sa *sacrée majesté impériale* ne traitat avec les *sérénissimes rois de France & de Suéde*; mais de leur côté les Français & les Suédois ne manquaient pas d'assurer que leurs *sacrées majestés de France & de Suède* avaient beaucoup de griefs contre le *sérénissime empereur*. Enfin dans le traité tout fut égal de part & d'autre. Les grands souverains ont depuis ce tems passé dans l'opinion des peuples pour être tous égaux; & celui qui a battu ses voisins a eu la prééminence dans l'opinion publique.

Philippe II fut la première *majesté* en Espagne; car la *sérénité* de *Charles V* ne devint *majesté* qu'à cause de l'empire. Les enfans de *Philippe II* furent les premières *altesses*, & ensuite ils furent *altesses royales*. Le duc d'Orléans frère de *Louïs XIII*, ne prit qu'en 1631 le titre d'*altesse royale* : alors le prince de *Condé* prit celui d'*altesse sérénissime*, que n'osèrent s'arroger les ducs de Vendôme. Le duc de Savoye fut alors *altesse royale*, & devint ensuite *majesté*. Le grand-duc de Florence en fit autant, à la *majesté*

près ; & enfin le czar, qui n'était connu en Europe que sous le nom de grand-duc, s'est déclaré *empereur*, & a été reconnu pour tel.

Il n'y avait anciennement que deux marquis d'Allemagne, deux en France, deux en Italie. Le marquis de Brandebourg est devenu *roi*, & *grand roi* ; mais aujourd'hui nos marquis Italiens & Français sont d'une espèce un peu différente.

Qu'un bourgeois Italien ait l'honneur de donner à dîner au légat de sa province, & que le légat en buvant lui dise, *Monsieur le marquis, à votre santé*, le voilà marquis lui & ses enfans à tout jamais. Qu'un provincial en France, qui possédera pour tout bien dans son village la quatriéme partie d'une petite châtellenie ruinée, arrive à Paris, qu'il y fasse un peu de fortune, ou qu'il ait l'air de l'avoir faite, il s'intitule dans ses actes, *Haut & puissant seigneur, marquis & comte* ; & son fils sera chez son notaire, *Très haut & très puissant seigneur* ; & comme cette petite ambition ne nuit en rien au gouvernement ni à la société civile, on n'y prend pas garde. Quelques seigneurs Français se vantent d'avoir des *barons* Allemans dans leurs écuries : quelques seigneurs Allemans disent qu'ils ont des *marquis* Français dans leurs cuisines ; il n'y a pas longtems, qu'un étran-

ger étant à Naples fit ſon cocher *duc.* La coutume en cela eſt plus forte que l'autorité royale. Soyez peu connu à Paris, vous y ſerez *comte* ou *marquis*, tant qu'il vous plaira; ſoyez homme de robe ou de finance, & que le roi vous donne un marquiſat bien réel, vous ne ſerez jamais pour cela *monſieur le marquis.* Le célèbre *Samuel Bernard* était plus *comte* que cinq cent *comtes* que nous voyons qui ne poſſèdent pas quatre arpens de terre; le roi avait érigé pour lui ſa terre de Coubert en bonne comté. S'il ſe fût fait annoncer dans une viſite, *le comte Bernard*, on aurait éclaté de rire. Il en va tout autrement en Angleterre. Si le roi donne à un négociant un titre de *comte* ou de *baron*, il reçoit ſans difficulté de toute la nation le nom qui lui eſt propre. Les gens de la plus haute naiſſance, le roi lui-même, l'appellent *mylord*, monſeigneur. Il en eſt de même en Italie : il y a le protocole des *monſignori.* Le pape lui-même leur donne ce titre. Son médecin eſt *monſignor*, & perſonne n'y trouve à redire.

En France le *monſeigneur* eſt une terrible affaire. Un évêque n'était avant le cardinal de *Richelieu* que mon *reverendiſſime père en* DIEU.

Avant l'année 1635, non-ſeulement les évêques ne ſe monſeigneuriſaient pas, mais

ils ne donnaient point du *monſeigneur* aux cardinaux. Ces deux habitudes s'introduiſirent par un évêque de Chartres, qui alla en camail & en rochet appeller *monſeigneur* le cardinal de *Richelieu*; ſur quoi *Louis XIII* dit, (ſi l'on en croit les mémoires de l'archeveque de Touloufe Montchal.) *Ce chartrain irait baiſer le derrière du cardinal, & pouſſerait ſon nez dedans jufqu'à ce que l'autre lui dît, c'eſt aſſez.*

Ce n'eſt que depuis ce tems que les évêques ſe donnerent réciproquement du *monſeigneur*.

Cette entrepriſe n'eſſuya aucune contradiction dans le public. Mais comme c'était un titre nouveau que les rois n'avaient pas donné aux évêques, on continua dans les édits, déclarations, ordonnances, & dans tout ce qui émane de la cour, à ne les appeller que *ſieurs* : & meſſieurs du conſeil n'écrivent jamais à un évêque que *monſieur*.

Les ducs & pairs ont eu plus de peine à ſe ſoumettre en poſſeſſion du *monſeigneur*. La grande nobleſſe, & ce qu'on appelle la *grande robe*, leur refuſent tout net cette diſtinction. Le comble des ſuccès de l'orgueil humain, eſt de recevoir des titres d'honneur de ceux qui croyent être vos égaux; mais il eſt bien difficile d'arriver à ce point : on trouve partout l'orgueil qui combat l'orgueil.

Quand les ducs exigèrent que les pauvres gentilshommes leur écrivissent *monseigneur*, les présidens à mortier en demandèrent autant aux avocats & aux procureurs. On a connu un président, qui ne voulut pas se faire saigner, parce que son chirurgien lui avait dit, „ Monsieur, de quel bras „ voulez-vous que je vous saigne ? " Il y eut un vieux conseiller de la grand'chambre qui en usa plus franchement. Un plaideur lui dit, *Monseigneur*, *monsieur votre secrétaire*. . . . Le conseiller l'arrêta tout court ; Vous avez dit trois sotises en trois paroles : je ne suis point *monseigneur*, mon secrétaire n'est point *monsieur*, c'est mon *clerc*.

Pour terminer ce grand procès de la vanité, il faudra un jour que tout le monde soit *monseigneur* dans la nation ; comme toutes les femmes, qui étaient autrefois *mademoiselle*, sont actuellement *madame*. Lorsqu'en Espagne un mendiant rencontre un autre gueux, il lui dit, „ Seigneur, *votre* „ *courtoisie* a-t-elle pris son chocolat ? " Cette manière polie de s'exprimer élève l'ame, & conserve la dignité de l'espèce.

Nous avons dit ailleurs une grande partie de ces choses. Il est bon de les inculquer pour corriger au moins quelques coqs-d'Inde qui passent leur vie à faire la roue.

CER-

CERTAIN, CERTITUDE.

JE ſuis certain, j'ai des amis, ma fortune eſt ſûre; mes parens ne m'abandonneront jamais; on me rendra juſtice; mon ouvrage eſt bon, il ſera bien reçu; on me doit, on me payera; mon amant ſera fidèle, il l'a juré; le miniſtre m'avancera, il l'a promis en paſſant: toutes paroles qu'un homme qui a un peu vécu raye de ſon dictionnaire.

Quand les iuges condamnèrent *Danglade*, *le Brun*, *Calas*, *Sirven*, *Martin*, & tant d'autres, reconnus depuis pour innocens, ils étaient certains, ou ils devaient l'être, que tous ces infortunés étaient coupables; cependant ils ſe trompèrent.

Il y a deux manières de ſe tromper de mal juger, de s'aveugler; celle d'errer en homme d'eſprit, & celle de décider comme un ſot.

Les juges ſe trompèrent en gens d'eſprit dans l'affaire de *Danglade*, ils s'aveuglèrent ſur des apparences qui pouvaient éblouir; ils n'examinèrent point aſſez les apparences contraires, ils ſe ſervirent de leur eſprit pour ſe croire certains que *Danglade* avait commis un vol, qu'il n'avait certainement pas commis: & ſur cette pauvre certitude incertai-

ne de l'eſprit humain, un gentilhomme fut appliqué à la queſtion ordinaire & extraordinaire. De là replongé ſans ſecours dans un cachot & condamné aux galères où il mourut ; ſa femme renfermée dans un autre cachot avec ſa fille âgée de ſept ans, laquelle depuis épouſa un conſeiller au même parlement qui avait condamné le père aux galères & la mère au banniſſement.

Il eſt clair que les juges n'auraient pas prononcé cet arrêt s'ils n'avaient été *certains*. Cependant, dès le tems même de cet arrêt, pluſieurs perſonnes ſavaient que le vol avait été commis par un prêtre nommé *Gagnat* aſſocié avec un voleur de grand chemin : & l'innocence de *Danglade* ne fut reconnue qu'après ſa mort.

Ils étaient de même *certains*, lorſque par une ſentence en première inſtance, ils condamnèrent à la roue l'innocent *le Brun*, qui par appel fut briſé dans les tortures, & en mourut.

L'exemple des *Calas* & des *Sirven* eſt aſſez connu ; celui de *Martin* l'eſt moins. C'était un bon agriculteur d'auprès de Bar en Lorraine. Un ſcélerat lui dérobe ſon habit, & va, ſous cet habit, aſſaſſiner ſur le grand chemin un voyageur qu'il ſavait chargé d'or, & dont il avait épié la marche. *Martin* eſt accuſé ; ſon habit dépoſe contre lui ; les ju-

ges regardent cet indice comme une certitude. Ni la conduite paſſée du priſonnier, ni une nombreuſe famille qu'il élevait dans la vertu, ni le peu de monnoie trouvé chez lui, probabilité extrême qu'il n'avait point volé le mort; rien ne peut le ſauver. Le juge ſubalterne ſe fait un mérite de ſa rigueur. Il condamne l'innocent à être roué; &, par une fatalité malheureuſe, la ſentence eſt confirmée à la Tournelle. Le vieillard *Martin* eſt rompu vif en atteſtant DIEU de ſon innocence juſqu'au dernier ſoupir. Sa famille ſe diſperſe; ſon petit bien eſt confiſqué. A peine ſes membres rompus ſont-ils expoſés ſur le grand chemin, que l'aſſaſſin qui avait commis le meurtre & le vol eſt mis en priſon pour un autre crime; il avoue ſur la roue à laquelle il eſt condamné à ſon tour, que c'eſt lui ſeul qui eſt coupable du crime pour lequel *Martin* a ſouffert la torture & la mort.

Ecartons ici la foule de ces avantures funeſtes qui font gémir ſur la condition humaine. Mais gémiſſons du moins ſur la *certitude* prétendue que les juges croyent avoir quand ils rendent des pareilles ſentences.

Il n'y a nulle certitude, dès qu'il eſt phyſiquement & moralement poſſible que la choſe ſoit autrement. Quoi! il faut une démonſtration pour oſer aſſurer que la ſurface d'une

ſphère eſt égale à quatre fois l'aire de ſon grand cercle, & il n'en faudra pas pour arracher la vie à un citoyen par un ſupplice affreux ?

Si tel eſt le malheur de l'humanité qu'on ſoit obligé de ſe contenter d'extrêmes probabilités, il faut du moins conſulter l'âge, le rang, la conduite de l'accuſé, l'intérêt qu'il peut avoir eu à commettre le crime, l'intérêt de ſes ennemis à le perdre : il faut que chaque juge ſe diſe ; La poſtérité, l'Europe entière ne condamnera-t-elle pas ma ſentence ! dormirai-je tranquille les mains teintes du ſang innocent ?

Paſſons de cet horrible tableau à d'autres exemples d'une certitude qui conduit droit à l'erreur.

Pourquoi te charges-tu de chaînes, fanatique & malheureux Santon ? Pourquoi as-tu mis à ta vilaine verge un gros anneau de fer ? C'eſt que je ſuis certain d'être placé un jour dans le premier des paradis à côté du grand prophête. Hélas ! mon ami, viens avec moi dans ton voiſinage au mont Athos, & tu verras trois mille gueux qui ſont certains que tu iras dans le gouffre qui eſt ſous le pont aigu, & qu'ils iront tous dans le premier paradis.

Arrête, miſérable veuve Malabare ; ne crois point ce fou qui te perſuade que tu ſeras

réunie à ton mari dans les délices d'un autre monde ſi tu te brûles ſur ſon bucher. Non, je me brûlerai; je ſuis certaine de vivre dans les délices avec mon époux; mon brame me l'a dit.

Prenons des certitudes moins affreuſes, & qui ayent un peu plus de vraiſemblance.

Quel âge a votre ami *Chriſtophe*? Vingt-huit ans; j'ai vû ſon contract de mariage, ſon extrait-batiſtaire, je le connais dès ſon enfance; il a vingt-huit ans, j'en ai la certitude, j'en ſuis certain..

A peine ai-je entendu la réponſe de cet homme ſi ſûr de ce qu'il dit, & de vingt autres qui confirment la même choſe, que j'apprends qu'on a antidaté par des raiſons ſecrettes, & par un manège ſingulier, l'extrait-batiſtaire de *Chriſtophe.* Ceux à qui j'avais parlé n'en ſavent encor rien; cependant, ils ont toûjours la certitude de ce qui n'eſt pas.

Si vous aviez demandé à la terre entière avant le tems de *Copernic*, Le ſoleil eſt-il levé? s'eſt-il couché aujourd'hui? tous les hommes vous auraient répondu, nous en avons une certitude entière; ils étaient certains, & ils étaient dans l'erreur.

Les ſortilèges, les divinations, les obſeſſions, ont été longtems la choſe du monde la plus certaine aux yeux de tous les peu-

ples. Quelle foule innombrable de gens qui ont vu toutes ces belles choſes, qui en ont été certains! aujourd'hui cette certitude eſt un peu tombée.

Un jeune homme qui commence à étudier la géométrie vient me trouver; il n'en eſt encor qu'à la définition des triangles: N'êtes-vous pas certain, lui dis-je, que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits? Il me répond que non-ſeulement il n'en eſt point certain, mais qu'il n'a pas même d'idée nette de cette propoſition; je la lui démontre, il en devient alors très certain, & il le ſera pour toute ſa vie.

Voilà une certitude bien différente des autres; elles n'étaient que des probabilités; & ces probabilités examinées ſont devenues des erreurs; mais la certitude mathématique eſt immuable & éternelle.

J'exiſte, je penſe, je ſens de la douleur, tout cela eſt-il auſſi certain qu'une vérité géométrique? Oui; tout douteur que je ſuis, je l'avoue. Pourquoi? C'eſt que ces vérités ſont prouvées par le même principe qu'une choſe ne peut être, & n'être pas en même tems. Je ne peux en même tems exiſter & n'exiſter pas, ſentir, & ne ſentir pas. Un triangle ne peut en même tems avoir cent quatre vingt degrés, qui ſont la ſomme de deux angles droits, & ne les avoir pas.

La certitude phyſique de mon exiſtence, de mon ſentiment, & la certitude mathématique ſont donc de même valeur, quoiqu'elles ſoient d'un genre différent.

Il n'en eſt pas de même de la certitude fondée ſur les apparences, ou ſur les rapports unanimes, que nous font les hommes.

Mais quoi, me dites-vous, n'êtes-vous pas certain que Pekin exiſte? n'avez-vous pas chez vous des étoffes de Pekin? des gens de différens pays, de différentes opinions, & qui ont écrit violemment les uns contre les autres en prêchant tous la vérité à Pekin, ne vous ont-ils pas aſſuré de l'exiſtence de cette ville? Je réponds qu'il m'eſt extrêmement probable qu'il y avait alors une ville de Pekin; mais je ne voudrais pas parier ma vie que cette ville exiſte; & je parierai quand on voudra ma vie, que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits.

On a imprimé dans le Dictionnaire encyclopédique une choſe fort plaiſante; on y ſoutient qu'un homme devrait être auſſi ſûr, auſſi certain que le maréchal de *Saxe* eſt reſſuſcité, ſi tout Paris le lui diſait, qu'il eſt ſûr que le maréchal de *Saxe* a gagné la bataille de Fontenoy, quand tout Paris le lui dit. Voyez, je vous prie, combien ce raiſonnement eſt admirable; je crois tout Paris quand il me dit une choſe moralement poſſible; donc je

dois croire tout Paris quand il me dit une chose moralement & physiquement impossible.

Apparemment que l'auteur de cet article voulait rire, & que l'autre auteur qui s'extasie à la fin de cet article, & écrit contre lui-même, voulait rire aussi. *a*)

Pour nous, qui n'avons entrepris ce petit Dictionnaire que pour faire des questions, nous sommes bien loin d'avoir de la *certitude*.

CÉSAR.

On n'envisage point ici dans *César* le mari de tant de femmes & la femme de tant d'hommes, le vainqueur de *Pompée* & des *Scipions*, l'écrivain satyrique qui tourne *Caton* en ridicule, le voleur du trésor public qui se servit de l'argent des Romains pour asservir les Romains, le triomphateur clément qui pardonnait aux vaincus, le savant qui réforma le calendrier, le tyran & le père de sa patrie, assassiné par ses amis & par son bâtard. Ce n'est qu'en qualité de descendant des pauvres barbares, subjugués par lui, que je considère cet homme unique.

a) Voyez l'article *Certitude*, Dictionnaire encyclopédique.

Vous ne paſſez pas par une ſeule ville de France ou d'Eſpagne ou des bords du Rhin, ou du rivage d'Angleterre vers Calais, que vous ne trouviez de bonnes gens qui ſe vantent d'avoir eu *Céſar* chez eux. Des bourgeois de Douvre ſont perſuadés que *Céſar* a bâti leur château, & des bourgeois de Paris croyent que le grand Châtelet eſt un de ſes beaux ouvrages. Plus d'un ſeigneur de paroiſſe en France montre une vieille tour qui lui ſert de colombier, & dit que c'eſt *Céſar* qui a pourvu au logement de ſes pigeons. Chaque province diſpute à ſa voiſine l'honneur d'être la première en date à qui *Céſar* donna les étrivières ; c'eſt par ce chemin, non c'eſt par cet autre qu'il paſſa pour venir nous égorger, & pour careſſer nos femmes & nos filles, pour nous impoſer des loix par interprètes, & pour nous prendre le très peu d'argent que nous avions.

Les Indiens ſont plus ſages ; nous avons vu qu'ils ſavent confuſément qu'un grand brigand nommé *Alexandre* paſſa chez eux après d'autres brigands : & ils n'en parlent preſque jamais.

Un antiquaire Italien, en paſſant il y a quelques années par Vannes en Bretagne, fut tout émerveillé d'entendre les ſavans de Vannes s'enorgueillir du ſéjour de *Céſar* dans leur ville. Vous avez ſans doute, leur dit-il, quelques monumens de ce grand-homme ?

Oui, répondit le plus notable ; nous vous montrerons l'endroit où ce héros fit pendre tout le ſénat de notre province au nombre de ſix cent.

Des ignorans qui trouvèrent dans le chenal de Kerantrait une centaine de poutres en 1755, avancèrent dans les journaux que c'étaient des reſtes d'un pont de *Céſar* ; mais je leur ai prouvé dans ma diſſertation de 1756, que c'étaient les potences où ce héros avait fait attacher notre parlement. Où ſont les villes en Gaule qui puiſſent en dire autant ? Nous avons le témoignage du grand *Céſar* lui-même ; il dit dans ſes commentaires, que *nous ſommes inconſtans, & que nous préférons la liberté à la ſervitude.* Il nous accuſe d'avoir été aſſez inſolens pour prendre des ôtages des Romains à qui nous en avions donné, & de n'avoir pas voulu les rendre à moins qu'on ne nous remît les nôtres. Il nous apprit à vivre.

De bello gallico. lib. III.

Il fit fort bien, repliqua le virtuoſe, ſon droit était inconteſtable. On le lui diſputait pourtant. Car lorſqu'il eut vaincu les Suiſſes émigrans, au nombre de trois cent ſoixante & huit mille, & qu'il n'en reſta plus que cent dix mille, vous ſavez qu'il eut une conférence en Alzace avec *Arioviſte* roi Germain ou Allemand, & que cet *Arioviſte* lui dit ; je viens piller les Gaules, & je ne ſouffrirai pas qu'un autre que moi les pille. Après quoi

ces bons Germains qui étaient venus pour dévaſter le pays, mirent entre les mains de leurs ſorcières deux chevaliers Romains ambaſſadeurs de *Céſar*; & ces ſorcières allaient les brûler & les ſacrifier à leurs Dieux, lorſque *Céſar* vint les délivrer par une victoire. Avouons que le droit était égal des deux côtés; & que *Tacite* a bien raiſon de donner tant d'éloges aux mœurs des anciens Allemans.

Cette converſation fit naître une diſpute aſſez vive entre les ſavans de Vannes & l'antiquaire. Pluſieurs Bretons ne concevaient pas quelle était la vertu des Romains d'avoir trompé toutes les nations des Gaules l'une après l'autre, de s'être ſervi d'elles tour-à-tour pour leur propre ruine, d'en avoir maſſacré un quart & d'avoir réduit les trois autres quarts en ſervitude.

Ah! rien n'eſt plus beau, repliqua l'antiquaire; j'ai dans ma poche une médaille à fleur de coin qui repréſente le triomphe de *Céſar* au capitole. C'eſt une des mieux conſervées; il montra ſa médaille. Un Breton un peu bruſque la prit & la jetta dans la rivière. Que ne puis-je, dit-il, y noyer tous ceux qui ſe ſervent de leur puiſſance & de leur adreſſe pour opprimer les autres hommes? Rome autrefois nous trompa, nous déſunit, nous maſſacra, nous enchaîna. Et Rome aujourd'hui diſpoſe encor de pluſieurs

de nos bénéfices. Eſt-il poſſible que nous ayons été ſi longtems & en tant de façons pays d'obédience ?

Je n'ajouterai qu'un mot à la converſation de l'antiquaire Italien & du Breton ; c'eſt que Perrot d'Ablancourt, le traducteur des *Commentaires de Céſar*, dans ſon épitre dédicatoire au grand Condé, lui dit ces propres mots ; *Ne vous ſemble-t-il pas, monſeigneur, que vous liſiez la vie d'un philoſophe chrétien ?* Quel philoſophe chrétien que *Céſar !* je m'étonne qu'on n'en ait pas fait un ſaint. Les feſeurs d'épitres dédicatoires diſent de belles choſes, & fort à propos.

CHAINE DES ÊTRES CRÉÉS.

CEtte gradation d'êtres qui s'élèvent depuis le plus léger atôme juſqu'à l'Etre ſuprême ; cette échelle de l'infini frappe d'admiration. Mais quand on la regarde attentivement, ce grand fantôme s'évanouït, comme autrefois toutes les apparitions s'enfuyaient le matin au chant du coq.

L'imagination ſe complait d'abord à voir le paſſage imperceptible de la matière brute, à la matière organiſée, des plantes aux zoophites, de ces zoophites aux animaux, de ceux-ci à

l'homme, de l'homme aux génies, de ces génies revétus d'un petit corps aërien à des ſubſtances immatérielles ; & enfin mille ordres différens de ces ſubſtances, qui de beautés en perfections s'élèvent juſqu'à DIEU même. Cette hiérarchie plait beaucoup aux bonnes gens, qui croyent voir le pape & ſes cardinaux ſuivis des archevêques, des évêques ; après quoi viennent les curés, les vicaires, les ſimples prêtres, les diacres, les ſous-diacres, puis paraiſſent les moines, & la marche eſt fermée par les capucins.

Mais il y a peut-être un peu plus de diſtance entre DIEU & ſes plus parfaites créatures, qu'entre le ſaint père & le doyen du ſacré collège : ce doyen peut devenir pape, mais le plus parfait des génies créés par l'Etre ſuprême, peut-il devenir DIEU ? n'y a-t-il pas l'infini entre DIEU & lui ?

Cette chaîne, cette gradation prétendue n'exiſte pas plus dans les végétaux & dans les animaux ; la preuve en eſt qu'il y a des eſpèces de plantes & d'animaux qui ſont détruites. Nous n'avons plus de murex. Il était défendu aux Juifs de manger du griffon & de l'ixion ; ces deux eſpèces ont probablement diſparu de ce monde, quoi qu'en diſe *Bochart* : où donc eſt la chaîne ?

Quand même nous n'aurions pas perdu quelques eſpèces, il eſt viſible qu'on en peut

détruire. Les lions, les rinoceros commencent à devenir fort rares. Si le reste du monde avait imité les Anglais, il n'y aurait plus de loups sur la terre.

Il est probable qu'il y a eu des races d'hommes qu'on ne retrouve plus ; mais je veux qu'elles ayent toutes subsisté, ainsi que les blancs, les Nègres, les Cafres à qui la nature a donné un tablier de leur peau, pendant du ventre à la moitié des cuisses, & les Samoyèdes dont les femmes ont un mammelon d'un bel ébène, &c.

N'y a-t-il pas visiblement un vuide entre le singe & l'homme ? n'est-il pas aisé d'imaginer un animal à deux pieds sans plumes, qui serait intelligent sans avoir ni l'usage de la parole, ni notre figure, que nous pourions apprivoiser, qui répondrait à nos signes & qui nous servirait ? & entre cette nouvelle espèce & celle de l'homme, n'en pourait-on pas imaginer d'autres ?

Par de-là l'homme, vous logez dans le ciel, divin *Platon*, une file de substances célestes ; nous croyons nous autres à quelques-unes de ces substances, parce que la foi nous l'enseigne. Mais vous, quelle raison avez-vous d'y croire ? vous n'avez pas parlé apparemment au génie de *Socrate* ; & le bon homme *Heres* qui ressuscita exprès pour vous apprendre les secrets de l'au-

tre monde, ne vous a rien appris de ces ſubſtances.

La prétendue chaîne n'eſt pas moins interrompue dans l'univers ſenſible.

Quelle gradation, je vous prie, entre vos planètes! la Lune eſt quarante fois plus petite que notre globe. Quand vous avez voyagé de la Lune dans le vuide, vous trouvez Vénus; elle eſt environ auſſi groſſe que la Terre. De-là vous allez chez Mercure, il tourne dans une ellipſe qui eſt fort différente du cercle que parcourt Vénus; il eſt vingt-ſept fois plus petit que nous, le Soleil un million de fois plus gros, Mars cinq fois plus petit; celui-là fait ſon tour en deux ans, Jupiter ſon voiſin en douze, Saturne en trente; & encor Saturne, le plus éloigné de tous, n'eſt pas ſi gros que Jupiter. Où eſt la gradation prétendue?

Et puis, comment voulez-vous que dans de grands eſpaces vuides il y ait une chaîne qui lie tout? s'il y en a une, c'eſt certainement celle que *Newton* a découverte; c'eſt elle qui fait graviter tous les globes du monde planétaire les uns vers les autres dans ce vuide immenſe.

O *Platon* tant admiré! j'ai peur que vous ne nous ayez conté que des fables, & que vous n'ayez jamais parlé qu'en ſophiſmes. O *Platon!* vous avez fait bien plus de mal que vous ne croyez. Comment cela? me demandera-t-on; je ne le dirai pas.

CHAINE, OU GÉNÉRATION DES ÉVÉNEMENS.

LE préſent accouche, dit-on, de l'avenir. Les événemens ſont enchaînés les uns aux autres, par une fatalité invincible; c'eſt le deſtin qui, dans *Homère*, eſt ſupérieur à *Jupiter* meme. Ce maître des Dieux & des hommes, déclare net, qu'il ne peut empêcher *Sarpédon* ſon fils de mourir dans le tems marqué. *Sarpédon* était né dans le moment qu'il falait qu'il náquit, & ne pouvait pas naître dans un autre; il ne pouvait mourir ailleurs que devant Troye; il ne pouvait être enterré ailleurs qu'en Lycie; ſon corps devait dans le tems marqué produire des légumes qui devaient ſe changer dans la ſubſtance de quelques Lyciens; ſes héritiers devaient établir un nouvel ordre dans ſes états; ce nouvel ordre devait influer ſur les royaumes voiſins; il en réſultait un nouvel arrangement de guerre & de paix avec les voiſins des voiſins de la Lycie: ainſi de proche en proche la deſtinée de toute la terre a dépendu de la mort de *Sarpédon*, laquelle dépendait de l'enlévement d'*Hélène*: & cet enlévement était néceſſairement lié au mariage d'*Hé-*

d'*Hécube*, qui en remontant à d'autres événemens était lié à l'origine des chofes.

Si un feul de ces faits avait été arrangé différemment, il en aurait réfulté un autre univers : or il n'était pas poffible que l'univers actuel n'exiftât pas : donc il n'était pas poffible à *Jupiter* de fauver la vie à fon fils, tout *Jupiter* qu'il était.

Ce fyftème de la néceffité & de la fatalité, a été inventé de nos jours par *Leibnitz*, à ce qu'on dit, fous le nom de *raifon fuffifante* ; il eft pourtant fort ancien ; ce n'eft pas d'aujourd'hui qu'il n'y a point d'effet fans caufe, & que fouvent la plus petite caufe produit les plus grands effets.

Mylord *Bolingbroke* avoue que les petites querelles de Mad. *Marlboroug*, & de Mad. *Masham*, lui firent naître l'occafion de faire le traité particulier de la reine *Anne* avec *Louïs XIV* : ce traité amena la paix d'Utrecht ; cette paix d'Utrecht affermit *Philippe V* fur le trône d'Efpagne. *Philippe V* prit Naples & la Sicile fur la maifon d'Autriche ; le prince Efpagnol qui eft aujourd'hui roi de Naples, doit évidemment fon royaume à mylady *Masham* : & il ne l'aurait pas eu, il ne ferait peut-être même pas né, fi la ducheffe de *Marlboroug* avait été plus complaifante envers la reine d'Angleterre. Son exiftence

à Naples dépendait d'une sotise de plus ou de moins à la cour de Londres.

Examinez les situations de tous les peuples de l'univers, elles sont ainsi établies sur une suite de faits qui paraissent ne tenir à rien, & qui tiennent à tout. Tout est rouage, poulie, corde, ressort dans cette immense machine.

Il en est de même dans l'ordre physique. Un vent qui souffle du fond de l'Afrique & des mers australes, amène une partie de l'atmosphère africain, qui retombe en pluie dans les vallées des Alpes ; ces pluies fécondent nos terres ; notre vent du nord à son tour envoye nos vapeurs chez les Nègres ; nous fesons du bien à la Guinée, & la Guinée nous en fait. La chaîne s'étend d'un bout de l'univers à l'autre.

Mais il me semble qu'on abuse étrangement de la vérité de ce principe. On en conclut qu'il n'y a si petit atôme dont le mouvement n'ait influé dans l'arrangement actuel du monde entier ; qu'il n'y a si petit accident, soit parmi les hommes, soit parmi les animaux, qui ne soit un chaînon essentiel de la grande chaîne du destin.

Entendons-nous : tout effet a évidemment sa cause, à remonter de cause en cause dans l'abime de l'éternité ; mais toute cause n'a pas son effet, à descendre jusqu'à la fin des

ſiécles. Tous les événemens ſont produits les uns par les autres, je l'avoue ; ſi le paſſé eſt accouché du préſent, le préſent accouche du futur ; tout a des pères, mais tout n'a pas toûjours des enfans. Il en eſt ici précisément comme d'un arbre généalogique ; chaque maiſon remonte, comme on ſait, à *Adam* ; mais dans la famille il y a bien des gens qui ſont morts ſans laiſſer de poſtérité.

Il y a un arbre généalogique des événemens de ce monde. Il eſt inconteſtable que les habitans des Gaules & de l'Eſpagne deſcendent de *Gomer* ; & les Ruſſes de *Magog* ſon frère cadet : on trouve cette généalogie dans tant de gros livres ! ſur ce pied-là, on ne peut nier que le grand Turc qui deſcend auſſi de *Magog*, ne lui ait l'obligation d'avoir été bien battu en 1769 par l'impératrice de Ruſſie *Catherine II*. Cette avanture tient évidemment à d'autres grandes avantures ; mais que *Magog* ait craché à droite ou à gauche, auprès du mont Caucaſe, & qu'il ait fait deux ronds dans un puits ou trois, qu'il ait dormi ſur le côté gauche ou ſur le côté droit ; je ne vois pas que cela ait influé beaucoup ſur les affaires préſentes.

Il faut ſonger que tout n'eſt pas plein dans la nature comme *Newton* l'a démontré, & que tout mouvement ne ſe communique pas de proche en proche, juſqu'à faire le tour du

monde comme il l'a démontré encore. Jettez dans l'eau un corps de pareille denſité, vous calculez aiſément qu'au bout de quelque tems le mouvement de ce corps, & celui qu'il a communiqué à l'eau, ſont anéantis; le mouvement ſe perd & ſe répare; donc le mouvement que put produire *Magog* en crachant dans un puits, ne peut avoir influé ſur ce qui ſe paſſe aujourd'hui en Moldavie & en Valachie. Donc, les événemens préſens ne ſont pas les enfans de tous les événemens paſſés; ils ont leurs lignes directes; mais mille petites lignes collatérales ne leur ſervent à rien. Encor une fois, tout être a ſon père, mais tout être n'a pas des enfans. Voyez *Deſtin.*

CHANGEMENS ARRIVÉS DANS LE GLOBE.

QUand on a vu de ſes yeux une montagne s'avancer dans une plaine, c'eſt-à-dire un immenſe rocher de cette montagne ſe détacher & couvrir des champs, un château tout entier enfoncé dans la terre, un fleuve englouti qui ſort enſuite de ſon abîme, des marques indubitables qu'un vaſte amas d'eaux inondait autrefois un pays ha-

bité aujourd'hui, & cent veſtiges d'autres révolutions, on eſt alors plus diſpoſé à croire les grands changemens qui ont altéré la face du monde, que ne l'eſt une dame de Paris qui ſait ſeulement que la place où eſt bâtie ſa maiſon était autrefois un champ labourable. Mais une dame de Naples, qui a vu ſous terre les ruines d'Herculaneum, eſt encor moins aſſervie au préjugé qui nous fait croire que tout a toûjours été comme il eſt aujourd'hui.

Y a-t-il eu un grand embraſement du tems d'un *Phaëton?* Rien n'eſt plus vraiſemblable; mais ce ne fut ni l'ambition de *Phaëton*, ni la colère de *Jupiter* foudroyant, qui cauſèrent cette cataſtrophe; de même qu'en 1755 ce ne furent point les feux allumés ſi ſouvent dans Lisbonne par l'inquiſition qui ont attiré la vengeance divine; qui ont allumé les feux ſouterrains & qui ont détruit la moitié de la ville. Car Mequinès, Tétuan & des hordes conſidérables d'Arabes furent encor plus maltraitées que Lisbonne; & il n'y avait point d'inquiſition dans ces contrées.

L'iſle de St. Domingue, toute bouleverſée depuis peu, n'avait pas plus déplû au Grand-Etre que l'iſle de Corſe. Tout eſt ſoumis aux loix phyſiques éternelles.

Le ſouphre, le bitume, le nitre, le fer renfermés dans la terre, ont par leurs mélan-

ges & par leurs explosions renversé mille cités, ouvert & fermé mille gouffres, & nous sommes menacés tous les jours de ces accidens attachés à la manière dont ce monde est fabriqué, comme nous sommes menacés dans plusieurs contrées des loups & des tygres affamés pendant l'hyver.

Si le feu que *Démocrite* croyait le principe de tout, a bouleversé une partie de la terre, le premier principe de *Thalès*, l'eau a causé d'aussi grands changemens.

La moitié de l'Amérique est encor inondée par les anciens débordemens du Maragnon, de Rio de la Plata, du fleuve St. Laurent, du Missisipi & de toutes les rivières perpétuellement augmentées par les neiges éternelles des montagnes les plus hautes de la terre, qui traversent ce continent d'un bout à l'autre. Ces déluges accumulés ont produit presque partout de vastes marais. Les terres voisines sont devenues inhabitables ; & la terre, que les mains des hommes auraient dû fertiliser, a produit des poisons.

La même chose était arrivée à la Chine & à l'Egypte ; il falut une multitude de siécles pour creuser des canaux & pour dessécher les terres. Joignez à ces longs désastres les irruptions de la mer, les terrains qu'elle a envahis, & qu'elle a désertés, les isles qu'elle a détachées du continent, vous trouverez qu'el-

le a dévasté plus de quatre-vingt mille lieuës quarrées d'orient en occident depuis le Japon jusqu'au mont Atlas.

L'engloutissement de l'isle Atlantide par l'Océan, peut être regardé avec autant de raison comme un point d'histoire, que comme une fable. Le peu de profondeur de la mer Atlantide jusqu'aux Canaries, pourait être une preuve de ce grand événement; & les isles Canaries pouraient bien être des restes de l'Atlantide.

Platon prétend dans son *Timée*, que les prêtres d'Egypte, chez lesquels il a voyagé, conservaient d'anciens registres qui fesaient foi de la destruction de cette isle abîmée dans la mer. Cette catastrophe, dit *Platon*, arriva neuf mille ans avant lui. Personne ne croira cette chronologie sur la foi seule de *Platon*; mais aussi personne ne peut apporter contre elle aucune preuve physique, ni même aucun témoignage historique tiré des écrivains prophanes.

Pline, dans son livre III, dit, que de tout tems les peuples des côtes espagnoles méridionales ont cru que la mer s'était fait un passage entre Calpé & Abila : *Indigenæ columnas Herculis vocant, creduntque perfossas exclusa anteà admisisse maria & rerum naturæ mutasse faciem.*

Un voyageur attentif peut se convaincre par ses yeux que les Ciclades, les Sporades

fesaient autrefois une partie du continent de la Grèce, & surtout que la Sicile était jointe à l'Appulie. Les deux volcans de l'Etna & du Vésuve qui ont les mêmes fondemens sous la mer, le petit gouffre de Caribde, seul endroit profond de cette mer; la parfaite ressemblance des deux terrains, sont des témoignages non recusables : les déluges de Deucalion & d'Ogigès sont assez connus; & les fables inventées d'après cette vérité sont encor l'entretien de tout l'Occident.

Les anciens ont fait mention de plusieurs autres déluges en Asie. Celui dont parle *Bérose* arriva, selon lui, en Caldée environ quatre mille trois ou quatre cent ans avant notre ère vulgaire; & l'Asie fut inondée de fables au sujet de ce déluge, autant qu'elle le fut des débordemens du Tigre & de l'Euphrate, & de tous les fleuves qui tombent dans le Pont-Euxin. Voyez *Déluge*.

Il est vrai que ces débordemens ne peuvent couvrir les campagnes que de quelques pieds d'eau; mais la stérilité qu'ils apportent, la destruction des maisons & des ponts, la mort des bestiaux, sont des pertes qui demandent près d'un siécle pour être réparées. On sait ce qu'il en a coûté à la Hollande; elle a perdu plus de la moitié d'elle-même depuis l'an 1050. Il faut encor qu'elle combatte tous les jours contre la mer qui la menace;

& elle n'a jamais employé tant de ſoldats pour réſiſter à ſes ennemis, qu'elle employe de travailleurs à ſe défendre continuellement des aſſauts d'une mer toûjours prête à l'engloutir.

Le chemin par terre d'Egypte en Phénicie, en côtoyant le lac Sirbon, était autrefois très praticable; il ne l'eſt plus depuis très longtems. Ce n'eſt plus qu'un ſable mouvant abreuvé d'une eau croupiſſante. En un mot, une grande partie de la terre ne ſerait qu'un vaſte marais empoiſonné & habité par des monſtres, ſans le travail aſſidu de la race humaine.

On ne parlera point ici du déluge univerſel de Noé. Il ſuffit de lire la ſainte Ecriture avec ſoumiſſion. Le déluge de Noé eſt un miracle incompréhenſible, opéré ſurnaturellement par la juſtice & la bonté d'une providence ineffable, qui voulait détruire tout le genre-humain coupable, & former un nouveau genre-humain innocent. Si la race humaine nouvelle fut plus méchante que la première, & ſi elle devint plus criminelle de ſiécle en ſiécle, & de réforme en réforme, c'eſt encor un effet de cette providence, dont il eſt impoſſible de ſonder les profondeurs, & dont nous adorons, comme nous le devons, les inconcevables myſtères tranſmis aux peuples d'Occident depuis quelques ſiécles, par la traduction latine des Septante. Nous n'entrons

jamais dans ces ſanctuaires redoutables ; nous n'examinons dans nos queſtions que la ſimple nature.

CHANT, MUSIQUE, MÉLOPÉE, GESTICULATION, SALTATION.

QUESTIONS SUR CES OBJETS.

UN Turc poura-t-il concevoir que nous ayons une eſpèce de chant pour le premier de nos myſtères, quand nous le célébrons en muſique ; une autre eſpèce que nous appellons *des motets* dans le même temple, une troiſiéme eſpèce à l'opéra, une quatriéme à l'opéra comique ?

De même pouvons-nous imaginer comment les anciens ſouffIaient dans leurs flûtes, récitaient ſur leurs théâtres la tête couverte d'un énorme maſque, & comment leur déclamation était notée ?

On promulguait les loix dans Athènes à-peu-près comme on chante dans Paris un air du pont-neuf. Le crieur public chantait un édit en ſe feſant accompagner d'une lyre.

C'eſt ainſi qu'on crie dans Paris, *la ro-*

ſe & le bouton ſur un ton, *vieux paſſemens d'argent à vendre* ſur un autre; mais dans les rues de Paris on ſe paſſe de lyre.

Après la victoire de Chéronée, *Philippe* père d'*Alexandre*, ſe mit à chanter le décret par lequel *Démoſthène* lui avait fait déclarer la guerre, & battit du pied la meſure. Nous ſommes fort loin de chanter dans nos carrefours nos édits ſur les finances & ſur les deux ſous pour livre.

Il eſt très vraiſemblable que la *mélopée*, regardée par *Ariſtote* dans ſa *poëtique* comme une partie eſſentielle de la tragedie, était un chant uni & ſimple comme celui de ce qu'on nomme la *préface à la meſſe*, qui eſt, à mon avis, le chant grégorien, & non l'ambroſien, mais qui eſt une vraie mélopée.

Quand les Italiens firent revivre la tragédie au ſeiziéme ſiécle, le récit était une mélopée, mais qu'on ne pouvait noter; car qui peut noter des inflexions de voix qui ſont des huitiémes, des ſeiziémes de ton? on les aprenait par cœur. Cet uſage fut reçu en France quand les Français commencèrent à former un théâtre plus d'un ſiécle après les Italiens. La *Sophonisbe* de *Mairet* ſe chantait comme celle du *Triſſin*, mais plus groſſiérement; car on avait alors

le gozier un peu rude à Paris, ainſi que l'eſprit. Tous les rôles des acteurs, mais ſurtout des actrices, étaient notés de mémoire par tradition. Mlle. *Bauval* actrice du tems de *Corneille*, de *Racine* & de *Moliere*, me récita il y a quelque ſoixante ans & plus, le commencement du rôle d'*Emilie* dans *Cinna*, tel qu'il avait été débité dans les premières repréſentations par la *Beaupré*.

Cette mélopée reſſemblait à la déclamation d'aujourd'hui, beaucoup moins que notre récit moderne ne reſſemble à la manière dont on lit la gazette.

Je ne puis mieux comparer cette eſpèce de chant, cette mélopée, qu'à l'admirable récitatif de *Lulli*, critiqué par les adorateurs des doubles croches, qui n'ont aucune connaiſſance du génie de notre langue, & qui veulent ignorer combien cette mélodie fournit de ſecours à un acteur ingénieux & ſenſible.

La mélopée théatrale périt avec la comédienne *Duclos*, qui n'ayant pour tout mérite qu'une belle voix, ſans eſprit & ſans ame, rendit enfin ridicule ce qui avait été admiré dans la *des Oeuillets* & dans la *Champmêlé*.

Aujourd'hui on joue la tragédie ſéchement; ſi on ne la réchauffait pas par le pathétique du ſpectacle & de l'action, elle ſerait tres inſipide. Notre ſiécle recommandable par d'autres endroits, eſt le ſiécle de la ſéchereſſe.

Eſt-il vrai que chez les Romains un acteur récitait, & un autre feſait les geſtes ?

Ce n'eſt pas par mépriſe que l'abbé *Dubos* imagina cette plaiſante façon de déclamer. *Tite-Live* qui ne néglige jamais de nous inſtruire des mœurs & des uſages des Romains, & qui en cela eſt plus utile que l'ingénieux & ſatyrique *Tacite*; Tite-Live, dis-je, nous apprend qu'*Andronicus* s'étant enroué en chantant dans les intermèdes, obtint qu'un autre chantât pour lui tandis qu'il exécuterait la danſe, & que de-là vint la coutume de partager les intermèdes entre les danſeurs & les chanteurs. *Dicitur cantum egiſſe magis vigente motu cum nihil vocis uſus impediebat.* Il exprima le chant par la danſe. *Cantum egiſſe magis vigente motu* avec des mouvemens plus vigoureux. Liv. VII.

Mais on ne partagea point le récit de la piéce entre un acteur qui n'eût fait que geſticuler, & un autre qui n'eût que déclamé. La choſe aurait été auſſi ridicule qu'impraticable.

L'art des pantomimes qui jouent ſans parler, eſt tout différent, & nous en avons vu des exemples très frappans; mais cet art ne peut plaire que lorſqu'on repréſente une action marquée, un événement théatral qui ſe deſſine aiſément dans l'imagination du ſpectateur. On peut repréſenter *Oroſmane*

tuant *Zaïre*, & ſe tuant lui-même; *Semiramis* ſe trainant bleſſée ſur les marches du tombeau de *Ninus*, & tendant les bras à ſon fils. On n'a pas beſoin de vers pour exprimer ces ſituations par des geſtes, aux ſons d'une ſimphonie lugubre & terrible. Mais comment deux pantomimes peindront-ils la diſſertation de *Maxime* & de *Cinna* ſur les gouvernemens monarchiques & populaires?

A propos de l'exécution théatrale chez les Romains, l'abbé *Dubos* dit, que les danſeurs dans les intermedes étaient toûjours en robe. La danſe exige un habit plus leſte. On conſerve précieuſement dans le pays de Vaud, une grande ſalle de bains bâtie par les Romains, dont le pavé eſt en moſaïque. Cette moſaïque qui n'eſt point dégradée, repréſente des danſeurs vêtus préciſément comme les danſeurs de l'opéra. On ne fait pas ces obſervations pour relever des erreurs dans *Dubos*; il n'y a nul mérite dans le hazard d'avoir vu ce monument antique qu'il n'avait point vu; & on peut d'ailleurs être un eſprit très ſolide & très juſte, en ſe trompant ſur un paſſage de *Tite-Live*.

CHARITÉ,

MAISONS DE CHARITÉ, DE BIENFAISANCE, HOPITAUX, HOTELS DIEU, &c.

CIcéron parle en plusieurs endroits de la charité universelle; *charitas humani generis*; mais on ne voit point que la police & la bienfaisance des Romains ayent établi de ces maisons de charité où les pauvres & les malades fussent soulagés aux dépends du public. Il y avait une maison pour les étrangers au port d'Ostia, qu'on appellait *Xenodokium*. St. Jérôme rend aux Romains cette justice. Les hôpitaux pour les pauvres semblent avoir été inconnus dans l'ancienne Rome. Elle avait un usage plus noble, celui de fournir des blés au peuple. Trois cent vingt-sept greniers immenses étaient établis à Rome. Avec cette libéralité continuelle, on n'avait pas besoin d'hôpital; il n'y avait point de nécessiteux.

On ne pouvait fonder des maisons de charité pour les enfans trouvés; personne n'exposait ses enfans; les maîtres prenaient soin de ceux de leurs esclaves. Ce n'était point une honte à une fille du peuple d'accoucher. Les plus pauvres familles, nourries par la république, & ensuite par les empe-

reurs, voyaient la subsistance de leurs enfans assurée.

Le mot de *maison de charité* suppose, chez nos nations modernes, une indigence que la forme de nos gouvernemens n'a pu prévenir.

Le mot d'*hôpital* qui rappelle celui d'*hospitalité*, fait souvenir d'une vertu célèbre chez les Grecs qui n'existe plus ; mais aussi il exprime une vertu bien supérieure. La différence est grande entre loger, nourrir, guérir tous les malheureux qui se présentent, & recevoir chez vous deux ou trois voyageurs chez qui vous aviez aussi le droit d'être reçu. L'hospitalité, après tout n'était qu'un échange. Les hôpitaux sont des monumens de bienfaisance.

Il est vrai que les Grecs connaissaient les hôpitaux sous le nom de *Xenodokia* pour les étrangers, *Nozocomeia* pour les malades, & de *Ptokia* pour les pauvres. On lit dans Diogène de Laërce concernant Bion ce passage ; *Il souffrit beaucoup par l'indigence de ceux qui étaient chargés du soin des malades.*

L'hospitalité entre particuliers s'appellait *Idioxenia*, & entre les étrangers *Proxenia*. De-là on appellait *Proxenos* celui qui recevait & entretenait chez lui les étrangers au nom de toute la ville ; mais cette institution paraît avoir été fort rare.

Il

Il n'eſt guère aujourd'hui de ville en Europe ſans hôpitaux. Les Turcs en ont, & même pour les bêtes, ce qui ſemble outrer la charité. Il vaudrait mieux oublier les bêtes & ſonger davantage aux hommes.

Cette prodigieuſe multitude de maiſons de charité prouve évidemment une vérité à laquelle on ne fait pas aſſez d'attention, c'eſt que l'homme n'eſt pas ſi méchant qu'on le dit, & que malgré toutes ſes opinions, malgré les horreurs de la guerre, qui le changent en bête féroce, on peut croire que cet animal eſt bon, & qu'il n'eſt méchant que quand il eſt effarouché, ainſi que les autres animaux.

Rome moderne a preſque autant de maiſons de charité que Rome antique avait d'arcs-de-triomphe & d'autres monumens de conquête. La plus conſidérable de ces maiſons eſt une banque qui prête ſur gages à deux pour cent, & qui vend les effets, ſi l'emprunteur ne les retire pas dans le tems marqué. On appelle cette maiſon l'*archihoſpedale*, l'archihôpital. Il eſt dit, qu'il y a preſque toûjours deux mille malades, ce qui ferait la cinquantiéme partie des habitans de Rome pour cette ſeule maiſon, ſans compter les enfans qu'on y élève, & les pélerins qu'on y héberge. De quels calculs ne faut-il pas rabattre !

N'a-t-on pas imprimé dans Rome que l'hôpital de la Trinité avait couché & nourri pendant trois jours quatre cent quarante mille cinq cent pélerins, & vingt-cinq mille cinq cent pélerines au jubilé de l'an 1600? *Miſſon* lui-même, n'a-t-il pas dit que l'hôpital de l'Annonciade à Naples poſſède deux de nos millions de rente?

Peut-être enfin qu'une maiſon de charité fondée pour recevoir des pélerins qui ſont d'ordinaire des vagabonds, eſt plutôt un encouragement à la fainéantiſe qu'un acte d'humanité. Mais ce qui eſt véritablement humain, c'eſt qu'il y a dans Rome cinquante maiſons de charité de toutes les eſpèces. Ces maiſons de charité, de bienfaiſance, ſont auſſi utiles & auſſi reſpectables que les richeſſes de quelques monaſtères & de quelques chapelles ſont inutiles & ridicules.

Il eſt beau de donner du pain, des vêtemens, des remèdes, des ſecours en tout genre à ſes frères; mais quel beſoin un ſaint a-t-il d'or & de diamans? quel bien revient-il aux hommes que Notre-Dame de Lorrette ait un plus beau tréſor que le ſultan des Turcs? Lorrette eſt une maiſon de vanité & non de charité.

Londres, en comptant les écoles de charité, a autant de maiſons de bienfaiſance que Rome.

Le plus beau monument de bienfaiſance qu'on ait jamais élevé, eſt l'Hôtel des invalides fondé par *Louis XIV.*

De tous les hôpitaux, celui où l'on reçoit journellement le plus de pauvres malades, eſt l'Hôtel-Dieu de Paris. Il y en a eu ſouvent entre quatre à cinq mille à la fois. Dans ces cas, la multitude nuit à la charité même. C'eſt en même tems le receptacle de toutes les horribles miſères humaines, & le temple de la vraie vertu qui conſiſte à les ſecourir.

Il faudrait avoir ſouvent dans l'eſprit le contraſte d'une fête de Verſailles, d'un opéra de Paris, où tous les plaiſirs & toutes les magnificences ſont réunis avec tant d'art, & d'un Hôtel-Dieu où toutes les douleurs, tous les dégoûts & la mort ſont entaſſés avec tant d'horreur. C'eſt ainſi que ſont compoſées les grandes villes.

Par une police admirable, les voluptés même & le luxe ſervent la miſère & la douleur. Les ſpectacles de Paris ont payé année commune un tribut de plus de cent mille écus à l'hôpital.

Dans ces établiſſemens de charité, les inconvéniens ont ſouvent ſurpaſſé les avantages. Une preuve des abus attachés à ces maiſons, c'eſt que les malheureux qu'on y tranſporte craignent d'y être.

L'Hôtel-Dieu, par exemple, était très bien placé autrefois dans le milieu de la ville auprès de l'évêché. Il l'eſt très mal quand la ville eſt trop grande, quand quatre ou cinq malades ſont entaſſés dans chaque lit, quand un malheureux donne le ſcorbut à ſon voiſin dont il reçoit la vérole, & qu'un atmoſphère empeſté répand les maladies incurables & la mort, non-ſeulement dans cet hoſpice deſtiné pour rendre les hommes à la vie, mais dans une grande partie de la ville à la ronde.

L'inutilité, le danger même de la médecine en ce cas, ſont démontrés. S'il eſt ſi difficile qu'un médecin connaiſſe & guériſſe une maladie d'un citoyen bien ſoigné dans ſa maiſon, que ſera-ce de cette multitude de maux compliqués, accumulés les uns ſur les autres dans un lieu peſtiféré ?

En tout genre ſouvent plus le nombre eſt grand, plus mal on eſt.

Mr. de *Chamouſſet*, l'un des meilleurs citoyens & des plus attentifs au bien public, a calculé par des relevés fidèles, qu'il meurt un quart des malades à l'Hôtel-Dieu, un huitiéme à l'hôpital de la charité, un neuviéme dans les hôpitaux de Londres, un trentiéme dans ceux de Verſailles.

Dans le grand & célèbre hôpital de Lyon, qui a été longtems un des mieux adminiſtrés

de l'Europe, il ne mourait qu'un quinziéme des malades, année commune.

On a propofé fouvent de partager l'Hôtel-Dieu de Paris en plufieurs hofpices mieux fitués, plus aérés, plus falutaires; l'argent a manqué pour cette entreprife.

Curtæ nefcio quid femper abeft rei.

On en trouve toûjours quand il s'agit d'aller faire tuer des hommes fur la frontière; il n'y en a plus quand il faut les fauver. Cependant l'Hôtel-Dieu de Paris poffède plus d'un million de revenu qui augmente chaque année; & les Parifiens l'ont doté à l'envi.

On ne peut s'empêcher de remarquer ici que *Germain Brice*, dans fa *Defcription de Paris*, en parlant de quelques legs faits par le premier-préfident de *Bellièvre* à la falle de l'Hôtel-Dieu, nommée *St. Charles*, dit, „ qu'il faut lire cette belle infcription gravée „ en lettres d'or dans une grande table de „ marbre de la compofition d'*Olivier Patru* „ de l'académie Françaife, un des plus beaux „ efprits de fon tems, dont on a des plai-„ doyers fort eftimés. "

Qui que tu fois qui entres dans ce faint lieu, tu n'y verras prefque partout que des fruits de la charité du grand Pomponne; les brocards d'or & d'argent, & les beaux meubles qui paraient autrefois fa chambre, par une heu-

reuse métamorphose, servent maintenant aux nécessités des malades. Cet homme divin qui fut l'ornement & les delices de son siécle, dans le combat même de la mort, a pensé au soulagement des affligés. Le sang de Bellièvre s'est montré dans toutes les actions de sa vie. La gloire de ses ambassades n'est que trop connue, &c.

L'utile *Chamousset* fit mieux que *Germain Brice* & *Olivier Patru* l'un de plus beaux esprits du tems ; voici le plan dont il proposa de se charger à ses frais, avec une compagnie solvable.

Les administrateurs de l'Hôtel-Dieu portaient en compte la valeur de cinquante livres pour chaque malade, ou mort, ou guéri. Mr. de *Chamousset* & sa compagnie offraient de gérer pour cinquante livres seulement par guérison. Les morts allaient pardessus le marché, & étaient à sa charge.

La proposition était si belle, qu'elle ne fut point acceptée. On craignit qu'il ne pût la remplir. Tout abus qu'on veut réformer est le patrimoine de ceux qui ont plus de crédit que les réformateurs.

Une chose non moins singulière, est que l'Hôtel-Dieu a seul le privilège de vendre la chair en carême à son profit ; & il y perd. Mr. de *Chamousset* offrit de faire un marché où l'Hôtel-Dieu gagnerait ; on le refusa, &

on chassa le boucher qu'on soupçonna de lui avoir donné l'avis.

Ainsi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

CHARLATAN.

L'Article *Charlatan* du Dictionnaire encyclopédique, est rempli de vérités utiles, agréablement énoncées. Mr. le chevalier de *Jaucourt* y a développé le charlatanisme de la médecine.

On prendra ici la liberté d'y ajouter quelques réflexions. Le séjour des médecins est dans les grandes villes; il n'y en a presque point dans les campagnes. C'est dans les grandes villes que sont les riches malades; la débauche, les excès de table, les passions causent leurs maladies. *Dumoulin*, non pas le jurisconsulte, mais le médecin, qui était aussi bon praticien que l'autre, a dit en mourant, qu'il laissait deux grands médecins après lui, la diète & l'eau de la rivière.

En 1728, du tems de *Lass* le plus fameux des charlatans de la première espèce; un autre, nommé *Villars*, confia à quelques amis

que ſon oncle qui avait vécu près de cent ans, & qui n'était mort que par accident, lui avait laiſſé le ſecret d'une eau qui pouvait aiſément prolonger la vie juſqu'à cent cinquante années, pourvu qu'on fût ſobre. Lorſqu'il voyait paſſer un enterrement, il levait les épaules de pitié; ſi le défunt, diſait-il, avait bu de mon eau, il ne ſerait pas où il eſt. Ses amis, auxquels il en donna généreuſement, & qui obſervèrent un peu le régime preſcrit, s'en trouvèrent bien, & le prônerent. Alors il vendit la bouteille ſix francs; le débit en fut prodigieux. C'était de l'eau de Seine avec un peu de nitre. Ceux qui en prirent & qui s'aſtreignirent à un peu de régime, ſurtout qui étaient nés avec un bon tempérammenc, recouvrèrent en peu de jours une ſanté parfaite. Il diſait aux autres, c'eſt votre faute ſi vous n'êtes pas entiérement guéris. Vous avez été intempérans & incontinens: corrigez-vous de ces deux vices, & vous vivrez cent cinquante ans pour le moins. Quelques-uns ſe corrigèrent; la fortune de ce bon charlatan s'augmenta comme ſa réputation. L'abbé de *Pons* l'entouſiaſte, le mettait fort au deſſus du maréchal de *Villars*: il fait tuer des hommes, lui dit-il, & vous les faites vivre.

On ſut enfin que l'eau de *Villars* n'était que de l'eau de rivière; on n'en voulut plus; & on alla à d'autres charlatans.

Il eſt certain qu'il avait fait du bien, & qu'on ne pouvait lui reprocher que d'avoir vendu l'eau de la Seine un peu trop cher. Il portait les hommes à la tempérance, & par-là il était ſupérieur à l'apoticaire *Arnoud* qui a farci l'Europe de ſes ſachets contre l'apoplexie, ſans recommander aucune vertu.

J'ai connu un médecin de Londres nommé *Broun*, qui pratiquait aux Barbades. Il avait une ſucrerie & des nègres; on lui vola une ſomme conſidérable; il aſſemble ſes nègres: Mes amis, leur dit-il, le grand ſerpent m'a apparu pendant la nuit, il m'a dit que le voleur aurait dans ce moment une plume de perroquet ſur le bout du nez. Le coupable, ſur le champ porte la main à ſon nez. C'eſt toi qui m'as volé, dit le maître; le grand ſerpent vient de m'en inſtruire; & il reprit ſon argent. On ne peut guères condamner une telle charlatanerie; mais il falait avoir à faire à des nègres.

Scipion le premier Africain, ce grand *Scipion* fort différent d'ailleurs du médecin *Broun*, feſait croire volontiers à ſes ſoldats qu'il était inſpiré par les Dieux. Cette grande charlatanerie était en uſage dès longtems. Peut-on blâmer *Scipion* de s'en être ſervi? il fut peut-être l'homme qui fit le plus d'honneur

à la république Romaine ; mais pourquoi les Dieux lui inſpirèrent-ils de ne point rendre ſes comptes ?

Numa fit mieux ; il falait policer des brigands & un ſénat qui était la portion de ces brigands la plus difficile à gouverner. S'il avait propoſé ſes loix aux tribus aſſemblées, les aſſaſſins de ſon prédéceſſeur lui auraient fait mille difficultés. Il s'adreſſe à la déeſſe *Egerie* qui lui donne des pandectes de la part de *Jupiter* ; il eſt obéi ſans contradiction, & il régne heureux. Ses inſtitutions ſont bonnes, ſon charlataniſme fait du bien ; mais ſi quelque ennemi ſecret avait découvert la fourberie, ſi on avait dit, Exterminons un fourbe qui proſtitue le nom des Dieux pour tromper les hommes, il courait riſque d'être envoyé au ciel avec *Romulus*.

Il eſt probable que *Numa* prit très bien ſes meſures, & qu'il trompa les Romains pour leur profit avec une habileté convenable au tems, aux lieux, à l'eſprit des premiers Romains.

Mahomet fut vingt fois ſur le point d'échouer ; mais enfin il réuſſit avec les Arabes de Médine, & on le crut intime ami de l'ange *Gabriel*. Si quelqu'un venait aujourd'hui annoncer dans Conſtantinople qu'il eſt le favori de l'ange *Raphaël* très ſupérieur

à *Gabriel* en dignité, & que c'eſt à lui ſeul qu'il faut croire, il ſerait empâlé en place publique. C'eſt aux charlatans à bien prendre leur tems.

N'y avait-il pas un peu de charlataniſme dans *Socrate* avec ſon démon familier, & la déclaration préciſe d'*Apollon* qui le proclama le plus ſage de tous les hommes? Comment *Rollin*, dans ſon hiſtoire, peut-il raiſonner d'après cet oracle? comment ne fait-il pas connaître à la jeuneſſe que c'était une pure charlatancrie? *Socrate* prit mal ſon tems. Peut-être cent ans plus tôt il aurait gouverné Athènes.

Tout chef de ſecte en philoſophie a été un peu charlatan; mais les plus grands de tous ont été ceux qui ont aſpiré à la domination. *Cromwell* fut le plus terrible de tous nos charlatans. Il parut préciſément dans le ſeul tems où il pouvait réuſſir: ſous *Elizabeth* il aurait été pendu: ſous *Charles II* il n'eût été que ridicule. Il vint heureuſement dans le tems où l'on était dégoûté des rois; & ſon fils, dans le tems où l'on était las d'un protecteur.

DE LA CHARLATANERIE DES SCIENCES ET DE LA LITTÉRATURE.

Les ſciences ne pouvaient guères être ſans charlatanerie. On veut faire recevoir ſes opi-

nions; le docteur ſubtil veut éclipſer le docteur angelique; le docteur profond veut régner ſeul. Chacun bâtit ſon ſyſtème de phyſique, de métaphyſique, de théologie ſcolaſtique; c'eſt à qui fera valoir ſa marchandiſe. Vous avez des courtiers qui la vantent, des ſots qui vous croyent, des protecteurs qui vous appuient.

Y a-t-il une charlatanerie plus grande que de mettre les mots à la place des choſes, & de vouloir que les autres croyent ce que vous ne croyez pas vous-mêmes?

L'un établit des tourbillons de matière ſubtile rameuſe, globuleuſe, ſtriée, cannelée; l'autre des élémens de matière qui ne ſont point matière, & une harmonie préétablie qui fait que l'horloge du corps ſonne l'heure quand l'horloge de l'ame la montre par ſon éguille. Ces chimères trouvent des partiſans pendant quelques années. Quand ces drogues ſont paſſées de mode, de nouveaux énergumènes montent ſur le théâtre ambulant; ils banniſſent les germes du monde, ils diſent que la mer a produit les montagnes, & que les hommes ont été autrefois poiſſons.

Combien a-t-on mis de charlatanerie dans l'hiſtoire, ſoit en étonnant le lecteur par des prodiges, ſoit en chatouillant la malignité humaine par des ſatyres, ſoit en

flattant des familles de tyrans par d'infames éloges ?

La malheureuſe eſpèce qui écrit pour vivre, eſt charlatane d'une autre manière. Un pauvre homme qui n'a point de métier, qui a eu le malheur d'aller au collège & qui croit ſavoir écrire, va faire ſa cour à un marchand libraire, & lui demande à travailler. Le marchand libraire ſait que la plûpart des gens domiciliés veulent avoir de petites bibliothèques, qu'il leur faut des abrégés & des titres nouveaux ; il ordonne à l'écrivain un abrégé de l'*Hiſtoire de Rapin Toiras*, un abrégé de l'*Hiſtoire de l'égliſe*, un *Recueil de bons mots* tiré de *Ménagiana*, un *Dictionnaire des grands-hommes*, où l'on place un pédant inconnu à côté de Cicéron, & un *ſonnettiero d'Italie* auprès de Virgile.

Un autre marchand libraire commande des romans, ou des traductions de romans. Si vous n'avez pas d'imagination, dit-il à ſon ouvrier, vous prendrez quelques avantures dans *Cyrus*, dans *Guſman d'Alfarache*, dans les *Mémoires ſecrets* d'un homme de qualité ou d'une femme de qualité ; & du total vous ferez un volume de quatre cent pages à vingt ſous la feuille.

Un autre marchand libraire donne les gazettes & les almanachs de dix années à un

homme de génie. Vous me ferez un extrait de tout cela, & vous me le rapporterez dans trois mois sous le nom d'*Histoire fidèle du tems*, par Mr. le chevalier de trois étoiles lieutenant de vaisseau, employé dans les affaires étangères.

De ces sortes de livres il y en a environ cinquante mille en Europe, & tout cela passe comme le secret de blanchir la peau, de noircir les cheveux & la panacée universelle.

CHARLES IX.

CHarles IX roi de France, était, dit-on, un bon poete. Il est sûr que ses vers étaient admirables de son vivant. *Brantôme* ne dit pas à la vérité que ce roi fût le meilleur poete de l'Europe, mais il assure qu'*il fesait surtout fort gentiment des quatrains inpromptu sans songer, (comme il en a vu plusieurs) & quand il fesait mauvais tems ou pluie, ou d'un extrême chaud, il envoyait querir messieurs les poëtes en son cabinet, & là passait son tems avec eux.*

S'il avait toûjours passé son tems ainsi, & surtout s'il avait fait de bons vers, nous

n'aurions pas eu la St. Barthelemi ; il n'aurait pas tiré de ſa fenètre avec une carabine ſur ſes propres ſujets comme ſur des perdreaux. Ne croyez-vous pas qu'il eſt impoſſible qu'un bon poëte ſoit un barbare ? pour moi j'en ſuis perſuadé.

On lui attribue ces vers, faits en ſon nom pour *Ronſard.*

Ta lyre qui ravit par de ſi doux accords,
Te ſoumet les eſprits dont je n'ai que les corps ;
Le maître elle t'en rend, & te fait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

Ces vers ſont bons, mais ſont-ils de lui ? ne ſont-ils pas de ſon précepteur ? en voici de ſon imagination royale qui ſont un peu différens.

Il faut ſuivre ton roi qui t'aime par ſus tous,
Pour les vers qui de toi coulent braves & doux ;
Et crois, ſi tu ne viens me trouver à Pontoiſe,
Qu'entre nous adviendra une très grande noiſe.

L'auteur de la St. Barthelemi pourait bien avoir fait ceux-là. Une application conſtante aux arts aimables adoucit les mœurs.

Emollit mores nec ſinit eſſe feros.

Au reſte, la langue françaiſe ne commença à ſe dérouiller un peu, que longtems après *Charles IX.* Voyez les lettres qu'on nous a

conſervées de François I. *Tout eſt perdu fors l'honneur*, eſt d'un digne chevalier ; mais en voici une qui n'eſt ni de Cicéron, ni de Céſar.

Tout a ſteure ynſi que je me volois mettre o lit eſt arrivé Laval qui m'a aporté la ſerteneté du lévement du ſiége.

Nous avons quelques lettres de la main de *Louis XIII*, qui ne ſont pas mieux écrites. On n'exige pas qu'un roi écrive des lettres comme *Pline*, ni qu'il faſſe des vers comme *Virgile*; mais perſonne n'eſt diſpenſé de bien parler ſa langue. Tout prince qui écrit comme une femme de chambre, a été fort mal élevé.

CHEMINS.

IL n'y a pas longtems que les nouvelles nations de l'Europe ont commencé à rendre les chemins praticables, & à leur donner quelque beauté. C'eſt un des grands ſoins des empereurs Mogols & de ceux de la Chine. Mais ces princes n'ont pas approché des Romains. La voye Appienne, l'Aurélienne, la Flaminienne, l'Emilienne, la Trajane ſubſiſtent encor. Les ſeuls Romains pou-

pouvaient faire de tels chemins, & ſeuls pouvaient les réparer.

Bergier, qui d'ailleurs a fait un livre utile, inſiſte beaucoup ſur ce que *Salomon* employa trente mille Juifs pour couper du bois ſur le Liban, quatre-vingt mille pour maçonner ſon temple, ſoixante & dix mille pour les charrois; & trois mille ſix cent pour préſider aux travaux. Soit: mais il ne s'agiſſait pas là de grands chemins.

Pline dit, qu'on employa trois cent mille hommes pendant vingt ans pour bâtir une pyramide en Egypte: je le veux croire; mais voilà trois cent mille hommes bien mal employés. Ceux qui travaillèrent aux canaux de l'Egypte, à la grande muraille, aux canaux & aux chemins de la Chine; ceux qui conſtruiſirent les voyes de l'empire Romain, furent plus avantageuſement occupés que les trois cent mille miſérables qui bâtirent des tombeaux en pointe pour faire repoſer le cadavre d'un ſuperſtitieux Egyptien.

On connaît aſſez les prodigieux ouvrages des Romains; les lacs creuſés ou détournés, les collines applanies; la montagne percée par *Veſpaſien* dans la voye Flaminienne l'eſpace de mille piés de longueur, & dont l'inſcription ſubſiſte encor. Le Pauſilipe n'en approche pas.

Il s'en faut beaucoup que les fondations de la plûpart de nos maisons soient aussi solides que l'étaient les grands chemins dans le voisinage de Rome; & ces voyes publiques s'étendirent dans tout l'empire, mais non pas avec la même solidité. Ni l'argent, ni les hommes n'auraient pû y suffire.

Presque toutes les chaussées d'Italie étaient relevées sur quatre piés de fondation. Lorsqu'on trouvait un marais sur le chemin, on le comblait. Si on rencontrait un endroit montagneux, on le joignait au chemin par une pente douce. On soutenait en plusieurs lieux ces chemins par des murailles.

Sur les quatre piés de maçonnerie étaient posées de larges pierres de taille, des marbres épais de près d'un pié, & souvent larges de dix; ils étaient piqués au ciseau, afin que les chevaux ne glissassent pas. On ne savait ce qu'on devait admirer davantage ou l'utilité ou la magnificence.

Presque toutes ces étonnantes constructions se firent aux dépends du trésor public. *César* répara & prolongea la voye Appienne de son propre argent; mais son argent n'était que celui de la république.

Quels hommes employait-on à ces travaux? les esclaves, les peuples domptés, les provinciaux qui n'étaient point citoyens

Romains. On travaillait par corvées, comme on fait en France & ailleurs, mais on leur donnait une petite rétribution.

Auguſte fut le premier qui joignit les légions au peuple pour travailler aux grands chemins dans les Gaules, en Eſpagne, en Aſie. Il perça les Alpes à la vallée qui porta ſon nom, & que les Piémontais & les Français appellent par corruption la *vallée d'Aoſte.* Il falut d'abord ſoumettre tous les ſauvages qui habitaient ces cantons. On voit encor entre le grand & le petit St. Bernard l'arc de triomphe que le ſénat lui érigea après cette expédition. Il perça encor les Alpes par un autre côté qui conduit à Lyon, & de là dans toute la Gaule. Les vaincus n'ont jamais fait pour eux-mêmes ce que firent les vainqueurs.

La chute de l'empire Romain fut celle de tous les ouvrages publics, comme de toute police, de tout art, de toute induſtrie. Les grands chemins diſparurent dans les Gaules, excepté quelques chauſſées que la malheureuſe reine *Brunehaut* fit réparer pour un peu de tems. A peine pouvait-on aller à cheval ſur les anciennes voyes qui n'étaient plus que des abîmes de bourbe entremêlées de pierres. Il falait paſſer par les champs labourables; les charrettes feſaient à peine en un mois le chemin qu'elles font aujourd'hui

dans une ſemaine. Le peu de commerce qui ſubſiſta fut borné à quelques draps, quelques toiles, un peu de mauvaiſe quincaillerie qu'on portait à dos de mulet dans des priſons à crenaux & à machicoulis, qu'on appellait *châteaux*, ſitués dans des marais, ou ſur la cime des montagnes couvertes de neige.

Pour peu qu'on voyageât pendant les mauvaiſes ſaiſons ſi longues & ſi rebutantes dans les climats ſeptentrionaux, il falait ou enfoncer dans la fange ou gravir ſur des rocs. Telles furent l'Allemagne & la France entière juſqu'au milieu du dix-ſeptiéme ſiécle. Tout le monde était en bottes : on allait dans les rues ſur des échaſſes dans pluſieurs villes d'Allemagne.

Enfin ſous *Louis XIV*, on commença les grands chemins que les autres nations ont imités. On en a fixé la largeur à ſoixante piés en 1720. Ils ſont bordés d'arbres en pluſieurs endroits juſqu'à trente lieues de la capitale; cet aſpect forme un coup d'œil admirable. Les voyes militaires romaines n'étaient larges que de ſeize piés; mais elles étaient infiniment plus ſolides. On n'était pas obligé de les réparer tous les ans comme les nôtres. Elles étaient embellies de monumens, de colonnes milliaires, & même de tombeaux ſuperbes. Car ni en Grèce

ni en Italie il n'était permis de faire servir les villes de sépultures ; encor moins les temples : c'eût été un sacrilège. Il n'en était pas comme dans nos églises, où une vanité de barbares fait ensevelir à prix d'argent des bourgeois riches qui infectent le lieu même où l'on vient adorer DIEU, & où l'encens ne semble brûler que pour déguiser les odeurs des cadavres, tandis que les pauvres pourissent dans le cimetière attenant, & que les uns & les autres répandent les maladies contagieuses parmi les vivans.

Les empereurs furent presque les seuls dont les cendres reposèrent dans des monumens érigés à Rome.

Les grands chemins de soixante piés de large occupent trop de terrain. C'est environ quarante piés de trop. La France a près de deux cent lieues ou environ de l'embouchure du Rhône au fond de la Bretagne, autant de Perpignan à Dunkerke, en comptant la lieue à deux mille cinq cent toises. Cela fait cent vingt millions de piés quarrés pour deux seuls grands chemins, perdus pour l'agriculture. Cette perte est très considérable dans un pays où les récoltes ne sont pas toûjours abondantes.

On essaya de paver le grand chemin d'Orléans qui n'était pas de cette largeur ; mais on s'apperçut depuis que rien n'était plus

mal imaginé pour une route couverte continuellement de gros charrois. De ces pavés posés tout simplement sur la terre, les uns se baissent, les autres s'élèvent; le chemin devient raboteux, & bientôt impraticable; il a falu y renoncer.

Les chemins recouverts de gravier & de sable exigent un nouveau travail toutes les années. Ce travail nuit à la culture des terres, & ruine l'agriculteur.

Mr. *Turgot*, fils du prévôt des marchands, dont le nom est en bénédiction à Paris, & l'un des plus éclairés magistrats du royaume & des plus zélés pour le bien public, a remédié autant qu'il a pu à ce fatal inconvénient dans la généralité de Limoges, & a été imité.

On a prétendu qu'on devait, à l'exemple d'*Auguste* & de *Trajan*, employer les troupes à la confection des chemins; mais alors il faudrait augmenter la paye du soldat; & un royaume qui n'était qu'une province de l'empire Romain, & qui est souvent obéré, peut rarement entreprendre ce que l'empire Romain fesait sans peine.

C'est une coutume assez sage dans les Pays-Bas d'exiger de toutes les voitures un péage modique pour l'entretien des voyes publiques. Ce fardeau n'est point pesant. Le paysan est à l'abri des vexations. Les chemins y sont une promenade continue très agréable.

CHIEN.

IL ſemble que la nature ait donné le chien à l'homme pour ſa défenſe & pour ſon plaiſir. C'eſt de tous les animaux le plus fidèle: c'eſt le meilleur ami que puiſſe avoir l'homme.

Il paraît qu'il y en a pluſieurs eſpeces abſolument différentes. Comment imaginer qu'un levrier vienne originairement d'un barbet? il n'en a ni le poil, ni les jambes, ni le corſage, ni la tête, ni les oreilles, ni la voix, ni l'odorat, ni l'inſtinct. Un homme qui n'aurait vu en fait de chiens que des barbets ou des épagneuls, & qui verrait un levrier pour la première fois, le prendrait plutôt pour un petit cheval nain que pour un animal de la race épagneule. Il eſt bien vraiſemblable que chaque race fut toûjours ce qu'elle eſt, ſauf le mélange de quelques-unes en petit nombre.

Il eſt étonnant que le chien ait été déclaré immonde dans la loi juive, comme l'ixion, le griffon, le liévre, le porc, l'anguille; il faut qu'il y ait quelque raiſon phyſique ou morale que nous n'ayons pu encor découvrir.

Ce qu'on raconte de la ſagacité, de l'obéïſſance, de l'amitié, du courage des chiens eſt prodigieux, & eſt vrai. Le philoſophe mili-

Voyage d'Ulloa au Pérou, liv. VI.

taire *Ulloa*, nous assure que dans le Pérou les chiens espagnols reconnaissent les hommes de race indienne, les poursuivent & les déchirent ; que les chiens péruviens en font autant des espagnols. Ce fait semble prouver que l'une & l'autre espece de chiens retient encor la haine que lui fut inspirée du tems de la découverte ; & que chaque race combat toûjours pour ses maîtres avec le même attachement & la même valeur.

Pourquoi donc le mot de *chien* est-il devenu une injure ? On dit par tendresse, *mon moineau*, *ma colombe*, *ma poule* ; on dit même *mon chat* ; quoique cet animal soit traître. Et quand on est fâché, on appelle les gens *chiens !* Les Turcs mêmes, sans être en colère, disent par une horreur mêlée au mépris, les *chiens de chrétiens*. La populace Anglaise, en voyant passer un homme qui par son maintien, son habit & sa perruque, a l'air d'être né vers les bords de la Seine ou de la Loire, l'appelle communément *French dog*, chien de Français. Cette figure de rhétorique n'est pas polie & paraît injuste.

Le délicat *Homère* introduit d'abord le divin *Achille* disant au divin *Agamemnon*, *qu'il est impudent comme un chien*. Cela pourait justifier la populace Anglaise.

Les plus zélés partisans du chien doivent confesser que cet animal a de l'audace dans les

yeux, que plusieurs sont hargneux, qu'ils mordent quelquefois des inconnus en les prenant pour des ennemis de leurs maîtres ; comme des sentinelles tirent sur les passans qui approchent trop de la contrescarpe. Ce sont là probablement les raisons qui ont rendu l'épithète de *chien* une injure ; mais nous n'osons décider.

Pourquoi le chien a-t-il été adoré ou révéré (comme on voudra) chez les Egyptiens? C'est, dit-on, que le chien avertit l'homme. *Plutarque* nous apprend qu'après que *Cambyse* eut tué leur bœuf *Apis* & l'eut fait mettre à la broche, aucun animal n'osa manger les restes des convives, tant était profond le respect pour *Apis* ; mais le chien ne fut pas si scrupuleux, il avala du Dieu. Les Egyptiens furent scandalisés comme on le peut croire, & *Anubis* perdit beaucoup de son crédit.

Plutarque ch. p. d'*Isis* & d'*Osiris*.

Le chien conserva pourtant l'honneur d'être toûjours dans le ciel sous le nom du *grand* & du *petit chien*. Nous eumes constamment les jours caniculaires.

Mais de tous les chiens, *Cerbère* fut celui qui eut le plus de réputation ; il avait trois gueules. Nous avons remarqué que tout allait par trois. *Isis*, *Osiris* & *Orus* les trois premières divinités égyptiaques ; les trois frères Dieux du monde grec, *Jupiter*, *Neptune* & *Pluton* ; les trois parques ; les trois furies ; les trois

juges d'enfer ; les trois gueules du chien de là-bas.

Nous nous appercevons ici avec douleur que nous avons omis l'article des *chats* ; mais nous nous consolons en renvoyant à leur histoire. Nous remarquerons seulement qu'il n'y a point de chats dans les cieux, comme il y a des chèvres, des écrevisses, des taureaux, des beliers, des aigles, des lions, des poissons, des liévres & des chiens. Mais en récompense, le chat fut consacré ou révéré, ou adoré du culte de dulie dans quelques villes, & peut-être de latrie par quelques femmes.

DE LA CHINE.

NOus avons assez remarqué ailleurs combien il est téméraire & mal-adroit de disputer à une nation telle que la Chinoise ses titres autentiques. Nous n'avons aucune maison en Europe dont l'antiquité soit aussi bien prouvée que celle de l'empire de la Chine. Figurons-nous un savant maronite du mont Athos qui contesterait la noblesse des *Morozini*, des *Tiepolo* & des autres anciennes maisons de Venise, des princes d'Allemagne, des *Montmorency*, des *Châtillons*,

des *Talerandes* de France, ſous prétexte qu'il n'en eſt parlé ni dans *St. Thomas*, ni dans *St. Bonaventure.* Ce maronite paſſerait-il pour un homme de bon ſens ou de bonne foi ?

Je ne ſais quels lettrés de nos climats ſe ſont effrayés de l'antiquité de la nation Chinoiſe. Mais ce n'eſt point ici une affaire de ſcolaſtique. Laiſſez tous les lettrés, tous les mandarins, tous les empereurs reconnaître *Fohi* pour un des premiers qui donnèrent des loix à la Chine environ deux mille cinq ou ſix cent ans avant notre ère vulgaire. Convenez qu'il faut qu'il y ait des peuples avant qu'il y ait des rois. Convenez qu'il faut un tems prodigieux avant qu'un peuple nombreux, ayant inventé les arts néceſſaires, ſe ſoit réuni pour ſe choiſir un maître. Si vous n'en convenez pas, il ne nous importe. Nous croirons toûjours ſans vous que deux & deux font quatre.

Dans une province d'Occident, nommée autrefois *la Celtique*, on a pouſſé le goût de la ſingularité & du paradoxe juſqu'à dire que les Chinois n'étaient qu'une colonie d'Egypte, ou bien, ſi l'on veut, de Phénicie. On a cru prouver, comme on prouve tant d'autres choſes, qu'un roi d'Egypte appellé *Ménes* par les Grecs, était le roi de la

Chine *Yu*, & qu'*Atoes* était *Ki*, en changeant ſeulement quelques lettres; & voici de plus comme on a raiſonné.

Les Egyptiens allumaient des flambeaux quelquefois pendant la nuit, les Chinois allument des lanternes; donc les Chinois ſont évidemment une colonie d'Egypte. Le jéſuite *Parennin* qui avait deja vécu vingt-cinq ans à la Chine, & qui poſſédait également la langue & les ſciences des Chinois, a réfuté toutes ces imaginations avec autant de politeſſe que de mépris. Tous les miſſionnaires, tous les Chinois à qui l'on conta qu'au bout de l'Occident on feſait la réforme de l'empire de la Chine, ne firent qu'en rire. Le pere *Parennin* répondit un peu plus ſérieuſement. Vos Egyptiens, diſait-il, paſſèrent apparemment par l'Inde pour aller peupler la Chine. L'Inde alors était-elle peuplée ou non? ſi elle l'était, aurait-elle laiſſé paſſer une armée étrangère? ſi elle ne l'était pas, les Egyptiens ne ſeraient-ils pas reſtés dans l'Inde? auraient-ils pénétré par des déſerts & des montagnes impraticables juſqu'à la Chine, pour y aller fonder des colonies, tandis qu'ils pouvaient ſi aiſément en établir ſur les rivages fertiles de l'Inde & du Gange.

Les compilateurs d'une hiſtoire univerſelle imprimée en Angleterre, ont voulu auſſi dépouiller les Chinois de leur antiquité, par-

ce que les jéſuites étaient les premiers qui avaient bien fait connaître la Chine. C'eſt-là ſans doute une bonne raiſon pour dire à toute une nation : *vous en avez menti.*

Il y a, ce me ſemble, une réflexion bien importante à faire ſur les témoignages que *Confutzé*, nommé parmi nous *Confucius*, rend à l'antiquité de ſa nation ; c'eſt que *Contfutzé* n'avait nul intérêt de mentir ; il ne feſait point le prophète, il ne ſe diſait point inſpiré, il n'enſeignait point une religion nouvelle, il ne recourait point aux preſtiges ; il ne flatte point l'empereur ſous lequel il vivait, il n'en parle ſeulement pas. C'eſt enfin le ſeul des inſtituteurs du monde qui ne ſe ſoit point fait ſuivre par des femmes.

J'ai connu un philoſophe qui n'avait que le portrait de *Confucius* dans ſon arrière-cabinet ; il mit au bas ces quatre vers :

De la ſeule raiſon ſalutaire interprête,
Sans éblouïr le monde éclairant les eſprits,
Il ne parla qu'en ſage, & jamais en prophête ;
Cependant on le crut, & même en ſon pays.

J'ai lu ſes livres avec attention, j'en ai fait des extraits ; je n'y ai trouvé que la morale la plus pure, ſans aucune teinture de charlataniſme. Il vivait ſix cent ans avant notre ère vulgaire. Ses ouvrages furent com-

mentés par les plus ſavans hommes de la nation. S'il avait menti, s'il avait fait une fauſſe chronologie, s'il avait parlé d'empereurs qui n'euſſent point exiſté, ne ſe ſerait-il trouvé perſonne dans une nation ſavante qui eût réformé la chronologie de *Confutzé?* Un ſeul Chinois a voulu le contredire, & il a été univerſellement bafoué.

Ce n'eſt pas ici la peine d'oppoſer le monument de la grande muraille de la Chine aux monumens des autres nations qui n'en ont jamais approché, ni de redire que les pyramides d'Egypte ne ſont que des maſſes inutiles & puériles en comparaiſon de ce grand ouvrage, ni de parler de trente-deux éclipſes calculées dans l'ancienne chronique de la Chine, dont vingt-huit ont été vérifiées par les mathématiciens d'Europe, ni de faire voir combien le reſpect des Chinois pour leurs ancêtres aſſure l'exiſtence de ces mêmes ancêtres, ni de répéter au long combien ce même reſpect a nui chez eux au progrès de la phyſique, de la géométrie & de l'aſtronomie.

On ſait aſſez qu'ils ſont encor aujourd'hui ce que nous étions tous il y a environ trois cent ans,. des raiſonneurs très ignorans. Le plus ſavant Chinois reſſemble à un de nos ſavans du quinziéme ſiécle qui poſſédait ſon Ariſtote. Mais on peut être

un fort mauvais phyſicien & un excellent moraliſte. Auſſi c'eſt dans la morale & dans l'économie politique, dans l'agriculture, dans les arts néceſſaires que les Chinois ſe ſont perfectionnés. Nous leur avons enſeigné tout le reſte ; mais dans cette partie nous devions être leurs diſciples.

DE L'EXPULSION DES MISSIONNAIRES DE LA CHINE.

Humainement parlant, & indépendamment des ſervices que les jéſuites pouvaient rendre à la religion chrétienne, n'étaient-ils pas bien malheureux d'être venus de ſi loin porter la diſcorde & le trouble dans le plus vaſte royaume & le mieux policé de la terre? Et n'était-ce pas abuſer horriblement de l'indulgence & de la bonté des peuples orientaux, ſurtout après les torrens de ſang verſés à leur occaſion au Japon? ſcène affreuſe dont cet empire n'a cru pouvoir prévenir les ſuites qu'en fermant ſes ports à tous les étrangers.

Ils avaient obtenu de l'empereur de la Chine *Cambi* la permiſſion d'enſeigner le catholiciſme ; ils s'en ſervirent pour faire croire à la petite portion du peuple dirigé par eux, qu'on ne pouvait ſervir d'autre maître que celui qui tenait la place de DIEU ſur la terre, & qui réſidait en Italie ſur le

bord d'une petite rivière nommée *le Tibre;* que toute autre opinion religieuse, tout autre culte était abominable aux yeux de DIEU, & qu'il punirait éternellement quiconque ne croirait pas aux jésuites; que l'empereur *Cambi* leur bienfaicteur, qui ne pouvait pas prononcer CHRIST parce que les Chinois n'ont point la lettre R, serait damné à tout jamais; que l'empereur *Yontchin* son fils le serait sans miséricorde; que tous les ancètres des Chinois & des Tartares l'étaient, que leurs descendans le seraient ainsi que tout le reste de la terre; & que les révérends pères jésuites avaient une compassion vraiment paternelle de la damnation de tant d'ames.

Ils vinrent à bout de persuader trois princes du sang Tartare. Cependant l'empereur *Cambi* mourut à la fin de 1722. Il laissa l'empire à son quatriéme fils *Yontchin*, qui a été si célebre dans le monde entier par la justice & par la sagesse de son gouvernement, par l'amour de ses sujets & par l'expulsion des jésuites.

Ils commencèrent par batiser les trois princes & plusieurs personnes de leur maison: ces néophites eurent le malheur de désobéir à l'empereur en quelques points qui ne regardaient que le service militaire. Pendant ce tems-là même l'indignation de tout l'em-

l'empire éclata contre les miſſionnaires ; tous les gouverneurs des provinces, tous les colao préſentèrent contre eux des mémoires. Les accuſations furent portées ſi loin qu'on mit aux fers les trois princes diſciples des jéſuites.

Il eſt évident que ce n'était pas pour avoir été batiſés qu'on les traita ſi durement, puiſque les jéſuites eux-mêmes avouent dans leurs lettres, que pour eux ils n'eſſuièrent aucune violence, & que même ils furent admis à une audience de l'empereur qui les honora de quelques préſens. Il eſt donc prouvé que l'empereur *Yontchin* n'était nullement perſécuteur. Et ſi les princes furent renfermés dans une priſon vers la Tartarie, tandis qu'on traitait ſi bien leurs convertiſſeurs, c'eſt une preuve indubitable qu'ils étaient priſonniers d'état & non pas martyrs.

L'empereur céda bientôt après aux cris de la Chine entière ; on demandait le renvoi des jéſuites, comme depuis en France & dans d'autres pays on a demandé leur abolition. Tous les tribunaux de la Chine voulaient qu'on les fît partir ſur le champ pour Macao qui eſt regardé comme une place ſéparée de l'empire, & dont on a laiſſé toûjours la poſſeſſion aux Portugais avec garniſon Chinoiſe.

Yontchin eut la bonté de consulter les tribunaux & les gouverneurs, pour savoir s'il y aurait quelque danger à faire conduire tous les jésuites dans la province de Kanton. En attendant la réponse il fit venir trois jésuites en sa présence, & leur dit ces propres paroles que le père *Parennin* rapporte avec beaucoup de bonne foi : „ Vos Européans dans la pro-
„ vince de Fo-Kien voulaient anéantir nos
„ loix *a*) & troublaient nos peuples ; les
„ tribunaux me les ont déférés ; j'ai dû pour-
„ voir à ces désordres, il y va de l'intérêt de
„ l'empire. . . . Que diriez-vous si j'envoyais
„ dans votre pays une troupe de bonzes &
„ de lamas prêcher leur loi ? comment les re-
„ cevriez-vous ? . . . . Si vous avez su trom-
„ per mon père, n'espérez pas me tromper de
„ même. . . . Vous voulez que les Chinois se
„ fassent chrétiens, votre loi le demande, je
„ le sais bien ; mais alors que deviendrons-
„ nous ? les sujets de vos rois ! Les chré-
„ tiens ne croyent que vous ; dans un tems
„ de trouble ils n'écouteraient d'autre voix
„ que la vôtre. Je sais bien qu'actuellement
„ il n'y a rien à craindre ; mais quand les
„ vaisseaux viendront par mille & dix mil-
„ le, alors il pourait y avoir du désordre.

„ La Chine au nord touche le royaume
„ des Russes qui n'est pas méprisable ; elle a

a) Le pape y avait déja nommé un évêque.

„ au ſud les Européans & leurs royaumes
„ qui ſont encor plus conſidérables ; & à
„ l'oueſt les princes de Tartarie qui nous
„ font la guerre depuis huit ans..... *Lau-*
„ *rent Lange* compagnon du prince *Iſmaelof*
„ ambaſſadeur du czar, demandait qu'on
„ accordât aux Ruſſes la permiſſion d'avoir
„ dans toutes les provinces une factorerie ;
„ on ne le leur permit qu'à Pekin & ſur les
„ limites de Kalkas. Je vous permets de de-
„ meurer de même ici & à Kanton, tant que
„ vous ne donnerez aucun ſujet de plainte ;
„ & ſi vous en donnez, je ne vous laiſſerai
„ ni ici ni à Kanton. "

On abattit leurs maiſons & leurs égliſes dans toutes les autres provinces. Enfin les plaintes contre eux redoublèrent. Ce qu'on leur reprochait le plus, c'était d'affaiblir dans les enfans le reſpect pour leurs pères en ne rendant point les honneurs dûs aux ancêtres, d'aſſembler indécemment les jeunes gens & les filles dans les lieux écartés qu'ils appellaient *égliſes*, de faire agenouiller les filles entre leurs jambes & de leur parler bas en cette poſture. Rien ne paraiſſait plus monſtrueux à la délicateſſe chinoiſe. L'empereur *Yontchin* daigna même en avertir les jéſuites, après quoi il renvoya la plûpart des miſſionnaires à Macao, mais avec des politeſſes & des attentions dont les ſeuls Chinois peut-être ſont capables.

Il retint à Pekin quelques jésuites mathématiciens, & entre autres ce même *Parennin* dont nous avons déja parlé, & qui possédant parfaitement le chinois & le tartare, avait souvent servi d'interprète. Plusieurs jésuites se cachèrent dans des provinces éloignées, d'autres dans Kanton même; & on ferma les yeux.

Enfin, l'empereur *Yontchin* étant mort, son fils & son successeur *Kien-long* acheva de contenter la nation en fesant partir pour Macao tous les missionnaires déguisés qu'on put trouver dans l'empire. Un édit solemnel leur en interdit à jamais l'entrée. S'il en vient quelques-uns, on les prie civilement d'aller exercer leurs talens ailleurs Point de traitement dur, point de persécution. On m'a assuré qu'en 1760 un jésuite de Rome étant allé à Kanton, & ayant été déféré par un facteur des Hollandais, le colao gouverneur de Kanton le renvoya avec un présent d'une piéce de soye, des provisions & de l'argent.

DU PRÉTENDU ATHÉISME DE LA CHINE.

On a examiné plusieurs fois cette accusation d'athéisme, intentée par nos théologaux d'Occident contre le gouvernement chinois *b*) à

b) Voyez le *Siècle de Louïs XIV*, dans l'*Essai sur l'esprit & les mœurs des nations*, & ailleurs.

l'autre bout du monde, c'eſt aſſurément le dernier excès de nos folies & de nos contradictions pédanteſques. Tantôt on prétendait dans une de nos facultés que les tribunaux ou parlemens de la Chine étaient idolâtres, tantôt qu'ils ne reconnaiſſaient point de divinité; & ces raiſonneurs pouſſaient quelquefois leur fureur de raiſonner juſqu'à ſoutenir que les Chinois étaient à la fois athées & idolâtres.

Au mois d'Octobre 1700, la Sorbonne déclara hérétiques toutes les propoſitions qui ſoutenaient que l'empereur & les colao croyaient en DIEU. On feſait de gros livres dans leſquels on démontrait, ſelon la façon théologique de démontrer, que les Chinois n'adoraient que le ciel matériel.

Nil præter nubes & cœli numen adorant.

Mais s'ils adoraient ce ciel matériel, c'était donc là leur Dieu. Ils reſſemblaient aux Perſes qu'on dit avoir adoré le ſoleil; ils reſſemblaient aux anciens Arabes qui adoraient les étoiles: ils n'étaient donc ni fabricateurs d'idoles, ni athées. Mais un docteur n'y regarde pas de ſi près, quand il s'agit dans ſon tripot de déclarer une propoſition hérétique & malſonnante.

Ces pauvres gens qui feſaient tant de fracas en 1700 ſur le ciel matériel des Chinois, ne ſavaient pas qu'en 1689 les Chinois ayant

fait la paix avec les Ruſſes à Niptchou qui eſt la limite des deux empires, ils érigèrent la même année, le 8 Septembre, un monument de marbre, ſur lequel l'on grava en langue chinoiſe & en latin ces paroles mémorables.

Si quelqu'un a jamais la penſée de rallumer le feu de la guerre, nous prions le Seigneur ſouverain de toutes choſes, qui connait les cœurs, de punir ces perfides, &c. c)

Il ſuffiſait de ſavoir un peu de l'hiſtoire moderne pour mettre fin à ces diſputes ridicules; mais les gens qui croyent que le devoir de l'homme conſiſte à commenter *St. Thomas* & *Scot*, ne s'abaiſſent pas à s'informer de ce qui ſe paſſe entre les plus grands empires de la terre.

CHRONOLOGIE.

ON diſpute depuis longtems ſur l'ancienne chronologie, mais y en a-t-il une?

Il faudrait que chaque peuplade conſidérable eût poſſédé & conſervé des régiſtres autentiques bien atteſtés. Mais combien peu de

c) Voyez l'*Hiſtoire de la Ruſſie*, écrite ſur les mémoires envoyés par l'impératrice *Elizabeth*.

peuplades ſavaient écrire ? & dans le petit nombre d'hommes qui cultivèrent cet art ſi rare, s'en eſt-il trouvé qui priſſent la peine de marquer deux dates avec exactitude ?

Nous avons à la vérité dans des tems très récens les obſervations céleſtes des Chinois & des Caldéens. Elles ne remontent qu'environ deux mille ans plus ou moins avant notre ère vulgaire. Mais quand les premières annales ſe bornent à nous inſtruire qu'il y eut une éclipſe ſous un tel prince, c'eſt nous apprendre que ce prince exiſtait, & non pas ce qu'il a fait.

De plus, les Chinois comptent l'année de la mort d'un empereur toute entière, fût-il mort le premier jour de l'an ; & ſon ſucceſſeur date l'année ſuivante du nom de ſon prédéceſſeur. On ne peut montrer plus de reſpect pour ſes ancêtres ; mais on ne peut ſupputer les tems d'une manière plus fautive en comparaiſon de nos nations modernes.

Ajoutez que les Chinois ne commencent leur cicle ſexagenaire, dans lequel ils ont mis de l'ordre, qu'à l'empereur *Iao*, deux mille trois cent cinquante-ſept ans avant notre ère vulgaire. Tout le tems qui précéde cette époque eſt d'une obſcurité profonde.

Les hommes ſe ſont toûjours contentés de l'à peu-près en tout genre. Par exemple, avant les horloges on ne ſavait qu'à-peu-près

les heures du jour & de la nuit. Si on bâtiſſait, les pierres n'étaient qu'à-peu-près taillées, les bois à-peu-près équaris, les membres des ſtatues à-peu-pres dégroſſis, on ne connaiſſait qu'à-peu-près ſes plus proches voiſins ; & malgré la perfection où nous avons tout porté, c'eſt ainſi qu'on en uſe encor dans la plus grande partie de la terre.

Ne nous étonnons donc pas s'il n'y a nulle part de vraie chronologie ancienne. Ce que nous avons des Chinois eſt beaucoup, ſi vous le comparez aux autres nations.

Nous n'avons rien des Indiens ni des Perſes, preſque rien des anciens Egyptiens. Tous nos ſyſtèmes inventés ſur l'hiſtoire de ces peuples, ſe contrediſent autant que nos ſyſtèmes métaphyſiques.

Les olimpiades des Grecs ne commencent que ſept cent vingt-huit ans avant notre manière de compter. On voit ſeulement vers ce tems-là quelques flambeaux dans la nuit, comme l'ère de *Nabonaſſar*, la guerre de Lacédémone & de Meſſène; encor diſpute-t-on ſur ces époques.

Tite-Live n'a garde de dire en quelle année *Romulus* commença ſon prétendu règne. Les Romains, qui ſavaient combien cette époque eſt incertaine, ſe ſeraient moqués de lui s'il eût voulu la fixer.

Il eſt prouvé que les deux cent quarante

ans qu'on attribue au ſept premiers rois de Rome, ſont le calcul le plus faux.

Les quatre premiers ſiécles de Rome ſont abſolument dénués de chronologie.

Si quatre ſiécles de l'empire le plus mémorable de la terre, ne forment qu'un amas indigeſte d'événemens mêlés de fables, ſans preſque aucune date, que ſera-ce des petites nations reſſerrées dans un coin de terre, qui n'ont jamais fait aucune figure dans le monde, malgré tous leurs efforts pour remplacer en charlataneries & en prodiges, ce qui leur manquait en puiſſance & en culture des arts ?

DE LA VANITÉ DES SYSTÊMES, SURTOUT EN CHRONOLOGIE.

Mr. l'abbé de *Condillac* rendit un très grand ſervice à l'eſprit humain, quand il fit voir le faux de tous les ſyſtêmes. Si on peut eſpérer de rencontrer un jour un chemin vers la vérité, ce n'eſt qu'après avoir bien reconnu tous ceux qui mènent à l'erreur. C'eſt du moins une conſolation d'être tranquille, & de ne plus chercher, quand on voit que tant de ſavans ont cherché en vain.

La chronologie eſt un amas de veſſies remplies de vent. Tous ceux qui ont cru y marcher ſur un terrain ſolide, ſont tombés.

Nous avons aujourd'hui quatre-vingt ſyſtêmes, dont il n'y en a pas un de vrai.

Les Babiloniens diſaient, nous comptons quatre cent ſoixante & treize mille années d'obſervations céleſtes. Vient un Pariſien qui leur dit, votre compte eſt juſte ; vos années étaient d'un jour ſolaire ; elles reviennent à douze cent quatre-vingt-dix-ſept des nôtres, depuis *Atlas* roi d'Afrique grand aſtronome, juſqu'à l'arrivée d'*Alexandre* à Babilone.

Mais jamais, quoi qu'en diſe notre Pariſien, aucun peuple n'a pris un jour pour un an ; & le peuple de Babilone encor moins que perſonne. Il falait ſeulement que ce nouveau venu de Paris dît aux Caldéens, vous êtes des exagérateurs, & nos ancêtres des ignorans ; les nations ſont ſujettes à trop de révolutions pour conſerver des quatre mille ſept cent trente-ſix ſiécles de calculs aſtronomiques. Et quant au roi des Maures *Atlas*, perſonne ne ſait en quel tems il a vécu. *Pythagore* avait autant de raiſon de prétendre avoir été coq, que vous de vous vanter de tant d'obſervations.

Le grand ridicule de toutes ces chronologies fantaſtiques, eſt d'arranger toutes les époques de la vie d'un homme, ſans ſavoir ſi cet homme a exiſté.

Langlet répète après quelques autres, dans ſa *Compilation chronologique de l'Hiſtoire uni-*

verſelle, que préciſément dans le tems d'*Abraham*, ſix ans après la mort de *Sara*, très peu connue des Grecs, *Jupiter* âgé de ſoixante & deux ans commença à régner en Theſſalie, que ſon règne fut de ſoixante ans, qu'il épouſa ſa ſœur *Junon*, qu'il fut obligé de céder les côtes maritimes à ſon frère *Neptune*, que les titans lui firent la guerre. Mais y a-t-il eu un *Jupiter*? C'était par-là qu'il falait commencer.

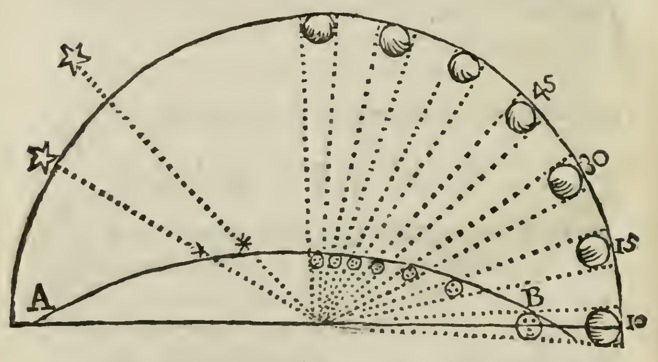
CIEL MATÉRIEL.

LEs loix de l'optique fondées ſur la nature des choſes, ont ordonné que de notre petit globe nous verrons toûjours le ciel matériel, comme ſi nous en étions le centre, quoi que nous ſoyons bien loin d'être centre.

Que nous le verrons toûjours comme une voûte ſurbaiſſée, quoi qu'il n'y ait d'autre voûte que celle de notre atmoſphère, laquelle n'eſt point ſurbaiſſée.

Que nous verrons toûjours les aſtres roulans ſur cette voûte, & comme dans un même cercle, quoi qu'il n'y ait que cinq planètes principales & dix lunes, & un anneau, qui marchent ainſi que nous dans l'eſpace.

Que notre ſoleil & notre lune nous paraîtront toûjours d'un tiers plus grands à l'horiſon qu'au zénith, quoi qu'ils ſoient plus près de l'obſervateur au zénith qu'à l'horiſon; & que les étoiles nous paraîtront toûjours plus rapprochées à l'horiſon qu'au zénith. Voici l'effet que font néceſſairement les aſtres ſur nos yeux.



Cette figure repréſente à-peu-près en quelle proportion le ſoleil & la lune doivent être apperçus dans la courbe A B, & comment les aſtres doivent paraître plus raprochés les uns des autres dans la même courbe.

1°. Telles ſont les loix de l'optique, telle eſt la nature de vos yeux, que premiérement le ciel matériel, les nuages, la lune, le ſoleil qui eſt ſi loin de vous, les planètes qui dans leur apogée en ſont encor plus loin, tous les aſtres placés à des diſtances encor plus im-

menſes, comètes, météores, tout doit vous paraître dans cette voûte ſurbaiſſée compoſée de votre atmoſphère.

2°. Pour moins compliquer cette vérité, obſervons ſeulement ici le ſoleil qui ſemble parcourir le cercle A B.

Il doit vous paraître au zénith plus petit qu'à quinze degrés au deſſous, à trente degrés encor plus gros, & enfin à l'horiſon encor davantage; tellement que ſes dimenſions dans le ciel inférieur décroiſſent en raiſon de ſes hauteurs dans la progreſſion ſuivante;

A l'horiſon - - - - - -	100.
A quinze degrés - - - - -	68.
A trente degrés - - - - -	50.
A quarante-cinq degrés - -	40.

Ses grandeurs apparentes dans la voûte ſurbaiſſée, ſont comme ſes hauteurs apparentes; & il en eſt de même de la lune & d'une comète. (Voyez *Robert Shmith.*)

3°. Ce n'eſt point l'habitude, ce n'eſt point l'interpoſition des terres, ce n'eſt point la réfraction de l'atmoſphère qui cauſent cet effet. *Mallebranche* & *Regis* ont diſputé l'un contre l'autre; mais *Robert Shmith* a calculé.

4°. Obſervez les deux étoiles qui étant à une prodigieuſe diſtance l'une de l'autre, & à des profondeurs très différentes dans l'immenſité de l'eſpace, ſont conſidérées ici comme placées dans le cercle que le ſoleil ſemble parcourir. Vous les voyez diſtantes l'une

de l'autre dans le grand cercle ; se rapprochant dans le petit par les mêmes loix.

C'est ainsi que vous voyez le ciel matériel, C'est par ces règles invariables de l'optique que vous voyez les planètes tantôt rétrogrades, tantôt stationnaires ; elles ne sont rien de tout cela. Si vous étiez dans le soleil, vous verriez toutes les planètes & les comètes rouler réguliérement autour de lui dans les ellipses que DIEU leur assigne. Mais vous êtes sur la planète de la Terre, dans un coin où vous ne pouvez jouïr de tout le spectacle.

N'accusons donc point les erreurs de nos sens avec *Mallebranche* ; des loix constantes de la nature, émanées de la volonté immuable du Tout-puissant, & proportionnées à la constitution de nos organes, ne peuvent être des erreurs.

Nous ne pouvons voir que les apparences des choses, & non les choses mêmes. Nous ne sommes pas plus trompés quand le soleil, ouvrage de DIEU, cet astre un million de fois aussi gros que notre terre, nous parait plat & large de deux pieds, que lorsque dans un miroir convexe, ouvrage de nos mains, nous voyons un homme sous la dimension de quelques pouces.

Si les mages Caldéens furent les premiers qui ſe ſervirent de l'intelligence que DIEU leur donna pour meſurer & mettre à leur place les globes céleſtes, d'autres peuples plus groſſiers ne les imitèrent pas.

Ces peuples enfans & ſauvages imaginèrent la terre plate, ſoutenue dans l'air je ne ſais comment par ſon propre poids ; le ſoleil, la lune & les étoiles marchant continuellement ſur un ceintre ſolide qu'on appella *plaque firmament* ; ce ceintre portant des eaux & ayant des portes d'eſpace en eſpace, les eaux ſortant par ces portes pour humecter la terre.

Mais comment le ſoleil, la lune & tous les aſtres, reparaiſſaient-ils après s'être couchés ? on n'en ſavait rien. Le ciel touchait à la terre plate ; il n'y avait pas moyen que le ſoleil, la lune & les étoiles tournaſſent ſous la terre & allaſſent ſe lever à l'orient après s'être couchés à l'occident. Il eſt vrai qu'ils avaient raiſon par hazard, en ne concevant pas que le ſoleil & les étoiles fixes tournaſſent autour de la terre. Mais ils étaient bien loin de ſoupçonner le ſoleil immobile, & la terre avec ſon ſatellite tournant autour de lui dans l'eſpace avec les autres planetes. Il y avait plus loin de leurs fables au vrai ſyſtême du monde que des ténèbres à la lumière.

Ils croyaient que le ſoleil & les étoiles revenaient par des chemins inconnus, après s'être délaſſés de leur courſe dans la mer Méditerranée, on ne ſait pas préciſément dans quel endroit. Il n'y avait pas d'autre aſtronomie du tems même d'*Homère* qui eſt ſi nouveau. Car les Caldéens tenaient leur ſcience ſecrète pour ſe faire plus reſpecter des peuples. *Homère* dit plus d'une fois, que le ſoleil ſe plonge dans l'Océan ; (& encor cet océan c'eſt le Nil) c'eſt-là qu'il répare par la fraicheur des eaux, pendant la nuit, l'épuiſement du jour ; après quoi il va ſe rendre au lieu de ſon lever par des routes inconnues aux mortels. On a comparé cette idée à celle du baron de *Feneſte*, qui dit, que ſi on ne voit pas le ſoleil quand il revient, *c'eſt qu'il revient de nuit.*

Comme alors la plûpart des peuples de Syrie & les Grecs, connaiſſaient un peu l'Aſie & une petite partie de l'Europe, & qu'ils n'avaient aucune notion de tout ce qui eſt au nord du Pont-Euxin & au midi du Nil, ils établirent d'abord que la terre était plus longue que large d'un grand tiers ; par conſéquent le ciel qui touchait à la terre & qui l'embraſſait. était auſſi plus long que large. De-là nous vinrent les degrés de longitude & de latitude, dont nous avons toûjours conſervé

les

les noms, quoique nous ayons réformé la chofe.

Le livre de *Job*, compofé par un ancien Arabe, qui avait quelque connaiffance de l'aftronomie puifqu'il parle des conftellations, s'exprime pourtant ainfi. „ Où étiez-vous
„ quand je jettais les fondemens de la terre ?
„ qui en a pris les dimenfions ? fur quoi fes
„ bafes portent-elles ? qui a pofé fa pierre
„ angulaire ? "

Le moindre écolier lui répondrait aujourd'hui, La terre n'a ni pierre angulaire, ni bafe, ni fondement ; & à l'égard de fes dimenfions nous les connaiffons très bien, puifque depuis *Magellan* jufqu'à Mr. de *Bougainville*, plus d'un navigateur en a fait le tour.

Le même écolier fermerait la bouche au déclamateur *Lactance* & à tous ceux qui ont dit avant & après lui que la terre eft fondée fur l'eau, & que le ciel ne peut être au-deffous de la terre ; & que par conféquent il eft ridicule & impie de foupçonner qu'il y ait des antipodes.

C'eft une chofe curieufe de voir avec quel dédain, avec quelle pitié *Lactance* regarde tous les philofophes qui depuis quatre cent ans commençaient à connaître le cours apparent du foleil & des planètes, la rondeur de la terre, la liquidité, la non-réfiftance des cieux, à travers defquels les planètes couraient

dans leurs orbites &c. Il recherche *par quels degrés les philosophes sont parvenus à cet excès de folie de faire de la terre une boule, & d'entourer cette boule du ciel.*

Lactance liv. III. ch XXIV.

Ces raisonnemens sont dignes de tous ceux qu'il fait sur les sibylles.

Notre écolier dirait à tous ces docteurs ; Apprenez qu'il n'y a point de cieux solides placés les uns sur les autres, comme on vous l'a dit ; qu'il n'y a point de cercles réels dans lesquels les astres courent sur une prétenduë plaque.

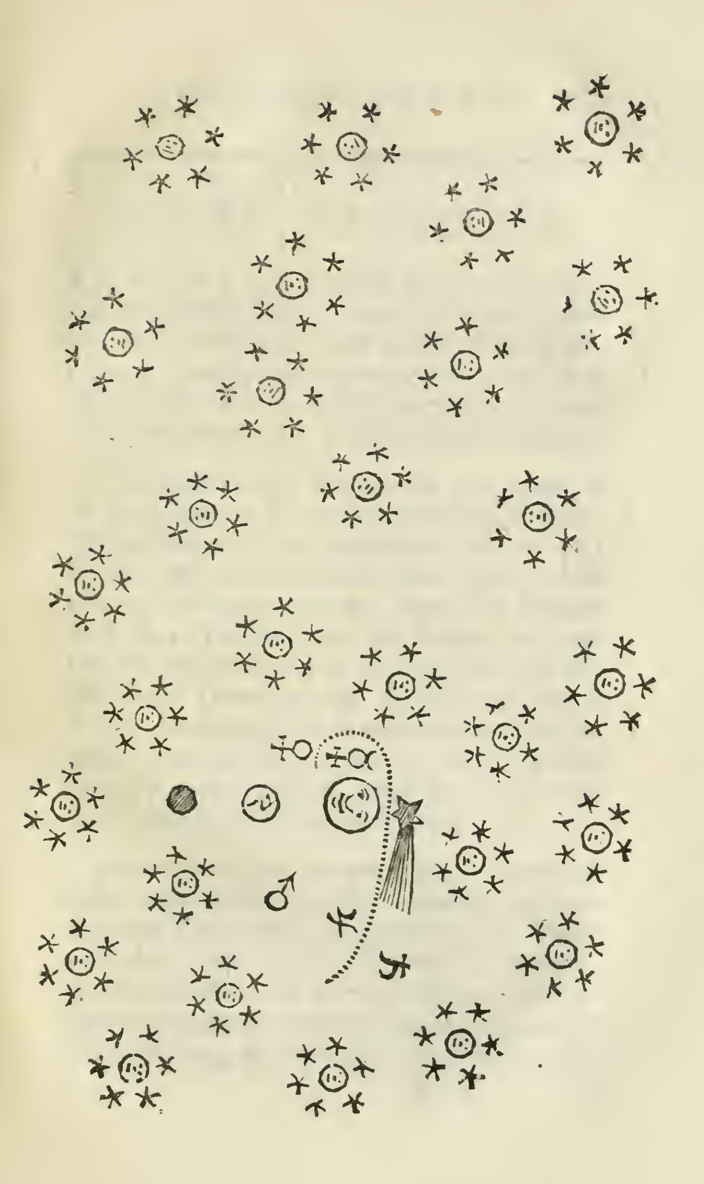
Que le soleil est le centre de notre monde planétaire.

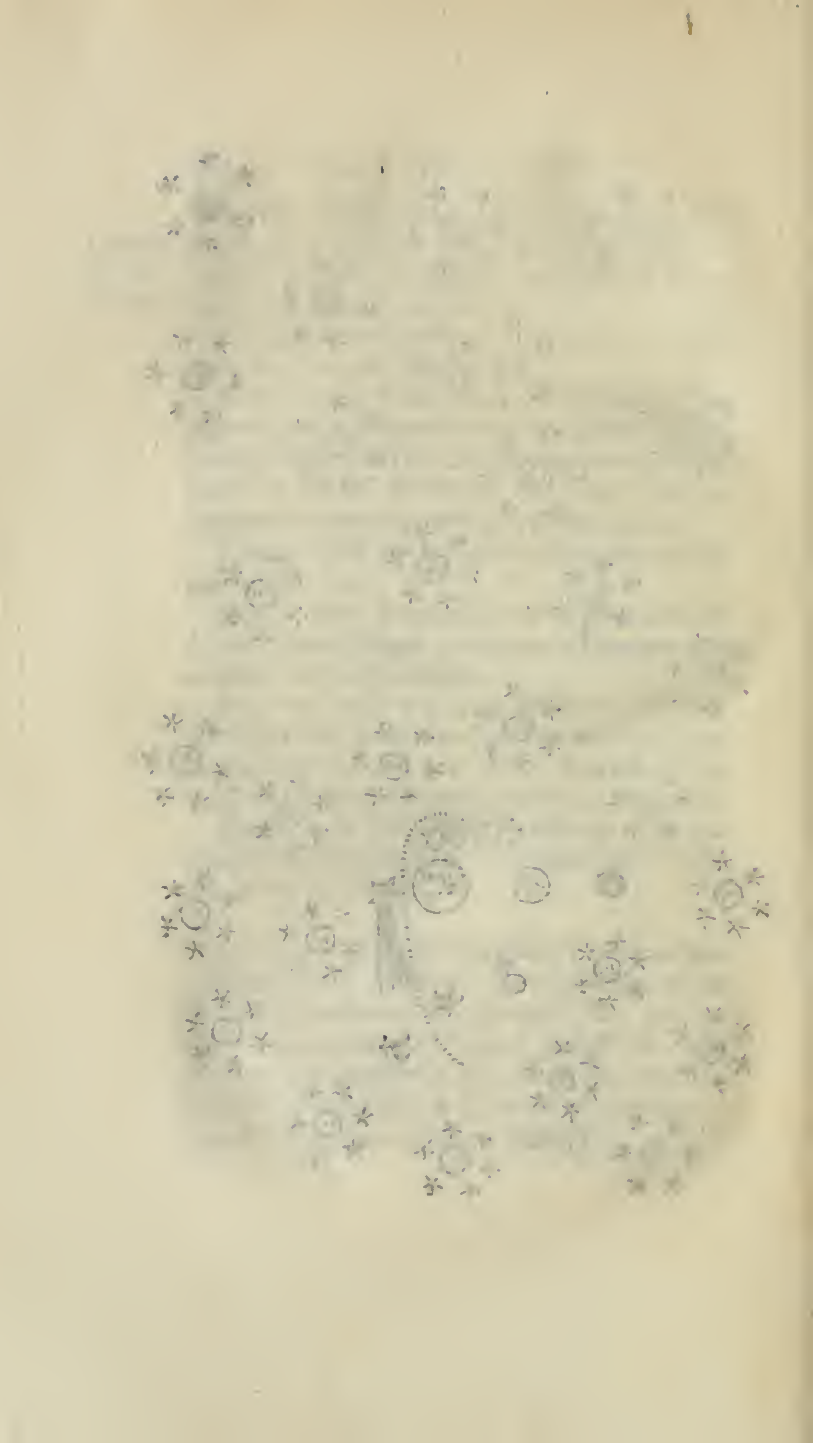
Que la terre & les planètes roulent autour de lui, dans l'espace, non pas en traçant des cercles, mais des ellipses.

Apprenez qu'il n'y a ni dessus ni dessous ; mais que les planètes, les comètes tendent toutes vers le soleil, leur centre, & que le soleil tend vers elles, par une gravitation éternelle.

Lactance & les autres babillards seraient bien étonnés en voyant le systême du monde tel qu'il est.

Cette petite planche représente, quoi qu'imparfaitement, comment notre soleil, notre monde planétaire, nos comètes sont perdus dans l'immensité de l'espace peuplé de tant d'autres univers, & à quel point cette expression commune le ciel & la terre *est impropre, quoique nécessaire à notre faiblesse.*





LE CIEL DES ANCIENS.

SI un ver à ſoye donnait le nom de *ciel* au petit duvet qui entoure ſa coque, il raiſonnerait auſſi-bien que firent tous les anciens, en donnant le nom de *ciel* à l'atmoſphère, qui eſt, comme dit très-bien Mr. de *Fontenelle* dans ſes *mondes*, le duvet de notre coque.

Les vapeurs qui ſortent de nos mers & de notre terre, & qui forment les nuages, les météores & les tonnerres, furent pris d'abord pour la demeure des Dieux. Les Dieux deſcendent toûjours dans des nuages d'or chez *Homère*; c'eſt de là que les peintres les peignent encor aujourd'hui aſſis ſur une nuée. Comment eſt-on aſſis ſur l'eau? Il était bien juſte que le maître des Dieux fût plus à ſon aiſe que les autres: on lui donna un aigle pour le porter, parce que l'aigle vole plus haut que les autres oiſeaux.

Les anciens Grecs voyant que les maîtres des villes demeuraient dans des citadelles, au haut de quelque montagne, jugèrent que les Dieux pouvaient avoir une citadelle auſſi, & la placèrent en Theſſalie ſur le mont Olimpe, dont le ſommet eſt quelquefois caché dans les nués; de ſorte que leur palais était de plain-pied à leur ciel.

Les étoiles & les planètes qui femblent attachées à la voûte bleüe de notre atmofphere, devinrent enfuite les demeures des Dieux ; fept d'entr'eux eurent chacun leur planète, les autres logèrent où ils purent ; le confeil général des Dieux fe tenait dans une grande falle, à laquelle on allait par la voye lactée ; car il falait bien que les Dieux euffent une falle en l'air, puis que les hommes avaient des hôtels-de-ville fur la terre.

Quand les Titans, efpèce d'animaux entre les Dieux & les hommes, déclarèrent une guerre affez jufte à ces Dieux-là, pour réclamer une partie de leur héritage du côté paternel, étant fils du ciel & de la terre, ils ne mirent que deux ou trois montagnes les unes fur les autres, comptant que c'en était bien affez pour fe rendre maître du ciel, & du château de l'Olimpe.

Neve foret terris fecurior arduus æther ;
Affectaffe ferunt regnum cœlefte gigantes,
Altaque congeftos ftruxiffe ad fidera montes.

On attaqua le ciel auffi bien que la terre ;
Les géants, chez les Dieux ofant porter la guerre,
Entaffèrent des monts jufqu'aux aftres des nuits.

Il y a pourtant des fix cent millions de lieues de ces aftres là, & beaucoup plus loin encor de plufieurs étoiles au mont Olimpe.

Virgile ne fait point de difficulté de dire

Sub pedibusque videt nubis & sydera Daphnis.

Daphnis voit sous ses pieds les astres & les nües.

Mais où donc était Daphnis ?

Cette physique d'enfans & de vieilles, était prodigieusement ancienne ; cependant on croit que les Caldéens avaient des idées presqu'aussi saines que nous de ce qu'on appelle *le ciel* ; ils plaçaient le soleil au centre de notre monde planétaire, à-peu-près à la distance de notre globe que nous avons reconnue ; ils fesaient tourner la terre, & quelques planètes autour de cet astre ; c'est ce que nous apprend *Aristarque* de Samos : c'est à-peu-près le systême du monde que *Copernic* a perfectionné depuis ; mais les philosophes gardaient le secret pour eux, afin d'être plus respectés des rois & du peuple, ou plutôt pour n'être pas persécutés.

Le langage de l'erreur est si familier aux hommes, que nous appellons encor nos vapeurs, & l'espace de la terre à la lune, du nom de *ciel* ; nous disons, monter au ciel, comme nous disons que le soleil tourne, quoiqu'on sache bien qu'il ne tourne pas. Nous sommes probablement le ciel pour les habitans de la lune, & chaque planète place son ciel dans la planète voisine.

Si on avait demandé à *Homère* dans quel ciel était allée l'ame de *Sarpédon*, & où était celle d'*Hercule*, Homère eût été bien embarrassé ; il eût répondu par des vers harmonieux.

Quelle ſûreté avait-on que l'ame aërienne d'*Hercule* ſe fût trouvée plus à ſon aiſe dans Vénus, dans Saturne, que ſur notre globe ? Aurait-elle été dans le ſoleil ? la place ne parait pas tenable dans cette fournaiſe. Enfin, qu'entendaient les anciens par le ciel ? ils n'en ſavaient rien, ils criaient toûjours *le ciel & la terre* ; c'eſt comme ſi on criait l'infini & un atôme. Il n'y a point, à proprement parler, de ciel, il y a une quantité prodigieuſe de globes qui roulent dans l'eſpace vuide ; & notre globe roule comme les autres.

Les anciens croyaient qu'aller dans les cieux c'était monter ; mais on ne monte point d'un globe à un autre ; les globes céleſtes ſont tantôt au-deſſus de notre horiſon, tantôt au-deſſous. Ainſi, ſuppoſons que *Vénus* étant venue à Paphos, retournât dans ſa planète quand cette planète était couchée, la déeſſe *Vénus* ne montait point alors par rapport à notre horiſon ; elle deſcendait, & on devait dire en ce cas *deſcendre au ciel.* Mais les anciens n'y entendaient pas tant de fineſſe ; ils avaient des notions vagues, incertaines, contradictoires ſur tout ce qui tenait à la phyſique. On a fait des volumes immenſes pour ſavoir ce qu'ils penſaient ſur bien des queſtions de cette ſorte. Quatre mots auraient ſuffi ; *ils ne penſaient pas.*

Fin de la troiſiéme Partie.

TABLE DES ARTICLES

contenus dans cette troisiéme partie.

ERRATA

du troiſiéme volume.

Page 18. *ligne antepénult.* L'or & le plomb, *corrigez*, On voit l'or & le plomb.

page 28. *lig.* 10. aucune baiſer, *corr.* aucun baiſer.

page 32. *lig.* 22. caquis, *corr.* exquis.

page 80. *lig.* 3. quingenta, *corr.* quinquagenta.

page 102. *lig.* 9. coné, *corr.* cône.

page 144. *lig.* 6. Montelar, *corr.* Montclar.

ibid. *lig.* 7. Pati, *corr.* Du Paty.

page 149. *lig.* 12. *Sicci man*, corr. *Sicci mane.*

page 153. *lig.* 18. Duſay, *corr.* Dufay.

page 182. *lig. dernière.* un atmoſphère brûlant, *corr.* une atmoſphère brûlante.

page 256. *lig.* 21. en cinq, *corr.* en ſept.

page 271. *lig.* 23. à ſe ſoumettre, *corr.* à ſe mettre.

page 275. *lig.* 26. des pareilles, *corr.* de pareilles.

page 290. *lig.* 12. Africain, *corr.* Africaine.

page 308. *lig.* 7. qu'un, *corr.* qu'une.